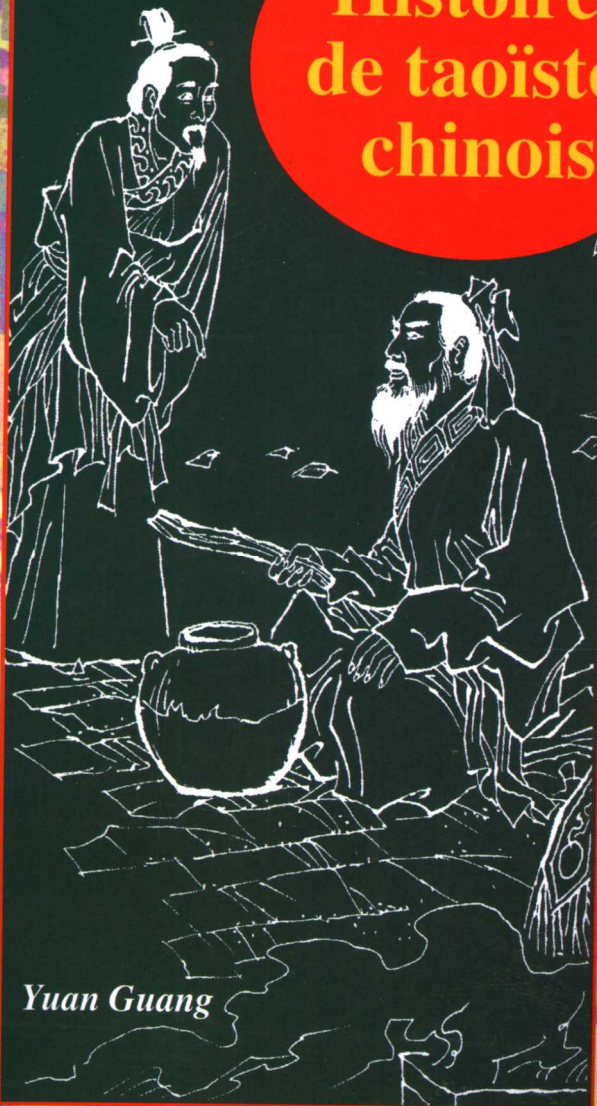


Histoires de taoïstes chinois



Yuan Guang

Editions en Langues étrangères

Histoires de taoïstes chinois

Le présent livre rassemble une centaine de contes dont le sujet central concerne la doctrine taoïste et mentionne également la pensée de Confucius, de Mozi, des nominalistes et des légistes. Ces contes extraits de biographies rédigées d'après les livres historiques, de classiques confucéens ou d'œuvres littéraires et philosophiques, révèlent la sagesse du taoïsme qui inclut une doctrine politique et une méthode de penser. Bien que ces contes soient courts, ils présentent un contenu riche et varié et proposent au lecteur des clés pour comprendre l'esprit taoïste. Il s'agit de vivre avec simplicité et dans le respect des lois de la Nature, de vivre paisiblement aussi, dans un total renoncement aux choses de ce monde.

ISBN 7-119-02164-8



9 787119 021645 >

10-F-3258P

Editions en Langues étrangères

Histoires de



EDITIONS EN LANGUES ETRANGERES BEIJING

图书在版编目 (CIP) 数据

中国道家故事选：法文 / 元光编. — 北京：

外文出版社

ISBN 7-119-02164-8

I. 中… II. 元… III. 故事—作品集—中国—当代—法文 IV. I247.8

中国版本图书馆 CIP 数据核字(1999)第 03595 号

责任编辑 吴灿飞

封面设计 王 志

插图绘制 李士俊

中国道家故事选

元光 编

*

© 外文出版社

外文出版社出版

(中国北京百万庄大街 24 号)

邮政编码 100037

北京外文印刷厂印刷

中国国际图书贸易总公司发行

(中国北京车公庄西路 35 号)

北京邮政信箱第 399 号 邮政编码 100044

2006 年(36 开)第 1 版

2006 年第 1 版第 1 次印刷

(法)

ISBN 7-119-02164-8/I · 498(外)

04800(平)

10-F-3258P

Dans le même collection

Histoires de l'Empereur Shihuangdi des Qin
Impératrices et concubines de l'ancienne Chine

Un chat pour prince

La Cité interdite

La Grande Muraille et ses légendes

Histoires des empereurs chinois

Le cavalier et la demoiselle derrière le mur

– Histoires tirées du théâtre de la Chine antique

Le Mistère de la pilule rouge

– Affaires mystérieuses sous les Ming et les Qing

L'Eventail aux Fleurs de Pêcher

– Recueil des tragédies de la Chine antique

Histoires d'immortels de la Chine

Préface

Le taoïsme, le confucianisme et le bouddhisme sont considérés depuis toujours comme trois grands piliers de la culture traditionnelle chinoise. La culture taoïste avec pour principe « l'inaction » et l'être « tel » (laisser chaque chose être ce qu'elle est) a exercé une grande influence dans l'histoire du développement culturel et idéologique de la Chine. Le taoïsme, l'une des trois principales écoles de pensée, occupe sans aucun doute une place prépondérante dans la tradition culturelle chinoise.

C'est au cours d'une évolution progressive que s'est formée la théorie taoïste. Sous la dynastie des Qin (221 – 206 av. J.-C.) et celle des Han (206 av. J.-C. – 220 ap. J.-C.), l'idéologie taoïste est appelée habituellement l'école de Huanglao (L'empereur Jaune et Laozi). L'empereur Jaune, considéré comme l'ancêtre de la nation chinoise, est un personnage des temps préhistoriques. A une époque très reculée, l'union du culte des dieux et de la politique rendait inséparables l'histoire et la mythologie. Voilà la raison pour laquelle il n'est pas étonnant de voir la descendance de l'empereur Jaune créer différents contes et légendes à son sujet.

Le chef-d'œuvre de l'école taoïste est le *Laozi*, du nom de son auteur. Cet ouvrage fut réalisé à la fin de l'époque des Printemps et Automnes (770 – 476 av. J.-C.) et quelques chapitres auraient été écrits à

l'époque des Royaumes combattants (475 – 221 av. J.-C.).

Sima Tan, père de Sima Qian, célèbre historio-
graphe de la dynastie des Han de l'Ouest (206 av. J.-C.
– 24 ap. J.-C.), affirmait : « La pensée taoïste permet
à l'esprit de se concentrer, de rendre le mouvement et
le repos imperceptibles et d'englober tout l'univers.
La doctrine taoïste suit le principe de l'école du *yin* et
du *yang*, assimile les idées du confucianisme et du
mohisme, la quintessence de l'école des nominalistes
et de celle des légistes. Elle peut s'adapter à
l'évolution du temps et des choses de l'univers et
permet de régler des affaires variées. Tout lui convient.
Simple et facile à suivre, la doctrine taoïste nous
permet d'obtenir plus de résultats en déployant moins
d'efforts. » Etant donné que l'école taoïste intégrait
dans sa doctrine les qualités de différentes idéologies,
son art de gouverner, caractérisé par les principes de
« diriger le pays en suivant la loi naturelle » et « se
comporter de façon sincère et honnête », fut apprécié
et adopté par les premiers souverains de la dynastie
des Han de l'Ouest à une époque où le peuple aspirait
à vivre en paix, après avoir souffert des troubles de la
guerre. C'est ainsi que la doctrine taoïste se répandit
largement à cette époque.

La doctrine de Huanglao contient des observa-
tions riches et complexes que les ancêtres du peuple
chinois avaient faites sur la nature, le développement
social et les relations entre les hommes. La « voie »
que le taoïsme préconise signifie à la fois les lois de la
Nature, celles du développement de l'univers, du
changement de la société, de l'administration des

affaires de l'Etat ainsi que les principes permettant de se cultiver et de tenir un ménage ; en outre, elle propose aussi une « méthode pour assurer la longévité ». Celle-ci, propagée par les taoïstes, reflète les conceptions religieuses de nos ancêtres et incarne le désir de l'homme de prolonger son espérance de vie.

Les documents chinois anciens concernant la médecine et la préservation de la santé sont pour la plupart inspirés de la doctrine de Huanglao. Plus tard, on vit apparaître des œuvres qui expliquèrent le *Laozi* comme un souci de perfection morale et de longévité. Avec le temps, l'empereur Jaune et Laozi furent déifiés. De simple mortel Laozi s'est transformé en immortel. L'école taoïste se rattacha finalement au culte de l'immortel.

Sous la dynastie des Song (960 – 1279), certains prétendirent que la « doctrine taoïste était complexe et variée ». Cette conclusion provient justement de la complexité du contenu de la doctrine taoïste et de ses liens étroits avec d'autres écoles de pensée, notamment avec l'école éclectique. Les visages des taoïstes sont également variés, ce qui les distingue des confucianistes et des bouddhistes, qui restent semblables. Parmi les disciples de l'école taoïste, figurent des érudits, des spécialistes de la magie, des médecins et des herboristes capables de sauver la vie de moribonds, des alchimistes voués à la fabrication de la pilule d'immortalité et aux exercices respiratoires pour entretenir la santé. En ce sens on peut dire que les membres de l'école taoïste sont venus de diverses couches sociales. De toute façon, tous ces personnages ont voué un culte au taoïsme dont ils étaient les

adeptes. Par ailleurs ils ont contribué à enrichir et à développer la doctrine taoïste dans leur domaine.

Cette doctrine fait partie de la culture traditionnelle chinoise. Elle se distingue par un contenu idéologique et une forme d'interprétation particuliers. Dans les ouvrages taoïstes, des fables ont été souvent utilisées pour expliquer des idées consistant à respecter la loi de la Nature et à gouverner le pays suivant le principe d'« inaction ».

Le présent livre rassemble une centaine de contes dont le sujet central concerne la doctrine taoïste et mentionne également la pensée de Confucius, de Mozi, des nominalistes et des légistes. Ces contes extraits de biographies rédigées d'après les livres historiques, de classiques confucéens ou d'œuvres littéraires et philosophiques, révèlent la sagesse du taoïsme qui inclut une doctrine politique et une méthode de penser. Bien que ces contes soient courts, ils présentent un contenu riche et varié et proposent au lecteur des clés pour comprendre l'esprit taoïste. Il s'agit de vivre avec simplicité et dans le respect des lois de la Nature, de vivre paisiblement aussi, dans un total renoncement aux choses de ce monde. La lecture de ces contes est non seulement instructive, mais le lecteur pourra également ressentir un plaisir esthétique.

Etant donné qu'il existe, entre les doctrines des différents penseurs, assimilation, influence et infiltration réciproques, le taoïsme ne cesse d'absorber les idées des autres écoles philosophiques ; c'est pourquoi les histoires choisies dans ce livre reflètent, outre la doctrine taoïste, le point de vue des autres écoles.

Pour comprendre mieux l'esprit de ces contes, un commentaire est ajouté à la fin de chaque conte.

Yuan Guang

La grosse calebasse et la pommade pour soigner les gerçures

Huizi (370 – 310 av. J.-C.), nommé aussi Hui Shi, était un penseur très éloquent de l'école des nominalistes. Il se spécialisa dans l'étude sur le rapport entre le nom et la vérité. Il avait assumé les fonctions de premier ministre sous le règne du roi Huiwang de l'Etat de Liang (qui s'appelait l'Etat de Wei, avant le transfert de sa capitale à Daliang). Un jour lors d'une rencontre avec son ami Zhuangzi, un homme de lettres, il lui raconta :

– Le roi de Wei m'a donné comme cadeau une bonne calebasse de semence. Après l'avoir semée, la plante donna un fruit si gros que ce dernier pouvait bien contenir cinq cents litres d'eau. Mais il n'était pas assez solide pour être rempli d'eau. Et si on le coupait en deux pour en faire une louche, celle-ci était encore trop grande de sorte qu'on ne savait où la mettre. Malgré sa taille, cette calebasse était donc inutile et c'est pourquoi je l'ai cassée en morceaux.

Après l'avoir écouté, Zhuangzi (ou Zhuang Zhou, 369 – 286 av. J.-C.) lui reprocha :

– Vous ne savez vraiment pas utiliser au maximum les matériaux. Il y a dans le royaume de Song une famille qui exerçait de génération en génération le métier de teinture de la soie. Cette famille avait hérité

de ses ancêtres une méthode pour fabriquer une pommade contre les gerçures aux mains et aux pieds. En apprenant cela, un voyageur voulut acheter à prix exorbitant la recette. Toute la famille se réunit pour en discuter et jugeant qu'ils gagnaient seulement quelques taëls d'argent malgré leur dur labeur de teinture de la soie d'un bout à l'autre de l'année et qu'ils pouvaient maintenant obtenir d'un seul coup une centaine de taëls d'argent, ils décidèrent à l'unanimité de vendre la recette au voyageur. Celui-ci se rendit au royaume de Wu avec la recette qu'il avait achetée. A ce moment-là, le royaume de Wu était en guerre avec le royaume de Yue. C'était au cœur de l'hiver ; un vent glacial soufflait si fort que les soldats du royaume de Wu ayant des crevasses aux mains et aux pieds ne pouvaient porter leurs armes pour se livrer au combat. Le voyageur offrit sa recette au roi de Wu qui le nomma officier chargé de fabriquer la pommade pour soigner les gerçures. L'armée du royaume de Wu vainquit finalement l'armée de Yue. Le roi de Wu octroya au voyageur en récompense un fief de vaste étendue. La famille qui faisait de la teinture de la soie se servait de la pommade pour soigner les gerçures tandis que le voyageur l'a utilisée durant la guerre entre deux pays, ainsi a-t-il pu obtenir un grand territoire en récompense. Tels sont les différents effets de l'utilisation différente d'un même objet. Vous avez obtenu une grossealebasse capable de contenir cinq cents litres d'eau, mais au lieu d'en faire une petite embarcation pour naviguer sur les fleuves ou les lacs, vous la trouvez trop grande et ne savez où la mettre. Cela prouve que votre esprit n'est

pas encore bien éveillé.

— Il y a chez moi, reprit Huizi, un grand arbre dont le tronc est gros et courbé et qu'on ne peut redresser ; ses branches sont trop tortueuses pour être transformées à l'aide d'un rabot en pièces de bois utilisables. L'arbre se dresse au bord de la route ; et quand il passe près de lui le charpentier ne daigne même pas de lui jeter un regard. On considère que cet arbre correspond justement à ce que vous dites : grand mais inutile.

— Avez-vous déjà vu comment le chat sauvage et la belette capturent du gibier ? demanda Zhuangzi. Ils s'allongent sur le sol en attendant que leur proie sorte de son terrier pour chercher des aliments ou s'amuser. Dès qu'ils aperçoivent le gibier, ils le poursuivent deçà delà en bondissant promptement. Mais ils n'ont pas prévu qu'ils pouvaient tomber dans un piège tendu par un chasseur et laisser leur vie dans un filet de chasse.

Zhuangzi ajouta :

— Parlons maintenant du yack : bien qu'il soit d'une taille aussi grande qu'un nuage flottant dans le ciel et doté d'une grande force, il ne peut rien contre un petit rat. Tous les êtres de l'univers ont leurs points forts et leurs points faibles. Maintenant vous avez un grand arbre et vous le jugez inutile. Pourquoi ne pas le déplacer dans un champ désert pour qu'il embellisse le paysage grâce à sa forme originale ? Vous pouvez flâner sans souci autour de cet arbre ou vous coucher tranquillement sous son ombrage. Cet arbre de grande taille ne sera pas abattu par le charpentier ni détruit d'une autre manière. Bien qu'il

n'ait pas d'utilité, il ne vous causera aucun ennui.

*(Textes de Zhuangzi
– Le voyage en toute liberté)*

Commentaire :

Huizi et Zhuangzi sont à la fois amis et adversaires lors du débat. Si Huizi dit que la calebasse est grande mais inutile, c'est pour critiquer la théorie de Zhuangzi qui, d'après lui, est creuse et vide de sens et ne correspond pas à la réalité. Zhuangzi pour sa part apporte une contradiction en montrant l'utilisation différente de la pommade contre les gerçures afin de persuader son ami qu'il ne sait comment utiliser un objet de grande taille. En répondant du tac au tac, le raisonnement de Zhuangzi s'avère convaincant. Les deux hommes exposent chacun leur point de vue. Zhuangzi insiste davantage sur le fait que tous les êtres ont leurs avantages et leurs faiblesses. Il en est de même pour toute chose grande ou petite. Si on connaît de manière approfondie leurs fonctions respectives, on pourra mettre pleinement en valeur leurs avantages. Il précise que toute chose inutile n'est pas nuisible durant son existence.

Le cuisinier Ding et l'abattage des bœufs

Le cuisinier Ding, un serviteur du roi Huiwang de l'Etat de Liang (400 – 319 av. J.-C., règne : 369 – 319 av. J.-C.), avait un don pour abattre les bœufs. Pour ce faire, il saisissait le bœuf avec les mains, appuyait son épaule contre l'animal, posait énergiquement le pied sur lui et l'immobilisait avec ses genoux. Ses gestes étaient si habiles qu'ils faisaient penser à des mouvements de danse. Quand il manipulait son coutelas sur le corps de l'animal, le bruit qu'il faisait en le dépouillant, coupant la viande, ôtant les os et dépeçant la bête, ressemblait à une musique de flûte. On aurait dit que le cuisinier n'était pas occupé à tuer le bœuf mais à donner une représentation musicale et de danse. En un clin d'œil, un bœuf vivant était dépecé.

En voyant cette scène, le roi Huiwang de Liang ne put s'empêcher de s'exclamer :

– Bravo ! C'est formidable ! Comment êtes-vous parvenu à une telle virtuosité ?

Le cuisinier, déposant son coutelas, répondit respectueusement :

– J'aime à connaître la règle de toute chose. Après avoir connu la loi d'une chose, j'en profite pour perfectionner ma technique. C'est alors que je peux agir avec facilité. Quand j'ai commencé à apprendre à abattre les bœufs, je voyais devant mes yeux un bœuf

entier et ne savais pas où couper. Trois ans plus tard, j'ai réussi à savoir sur le corps de l'animal où se trouvaient les os, la chair, les muscles et les entrailles. Ce n'était plus un bœuf entier. Aujourd'hui, je peux bien connaître toutes les parties du corps de bœuf. Même sans regarder et les yeux fermés, je peux manier le coutelas comme il faut. Je le fais pénétrer dans l'interstice entre les muscles et les entrailles du corps de bœuf ; je découpe le long de la fibre naturelle sans heurter avec le coutelas le cartilage, un muscle, et encore moins un gros morceau d'os dur.

— Un bon cuisinier, poursuivait-il, renouvelle son coutelas une fois par an car il l'emploie comme il faut pour découper les bœufs. Un cuisinier ordinaire, une fois par mois, parce qu'il tranche le bœuf avec force. Quant à moi, avec ce coutelas dans la main, j'ai tué un millier de bœufs au cours de ces dix-neuf dernières années. Mais la lame du coutelas est aussi tranchante que si elle venait d'être aiguisée. A mes yeux, bien que la viande et les os du bœuf soient unis, il existe entre eux des failles. J'y enfonce une lame mince et la manipule aisément. Comment pourrais-je l'émousser ? Néanmoins chaque fois que le coutelas pénètre dans l'endroit où les os et les muscles s'entremêlent, j'y prête toute mon attention, retiens mon souffle et enfonce lentement le poignard jusqu'à la position désirée, puis d'un geste adroit, je détache la viande qui se sépare de l'os du bœuf et qui tombe à terre d'un seul pan. C'est alors que j'ai l'impression d'être libéré d'une lourde charge ; je me tiens debout, le coutelas dans la main, satisfait d'avoir accompli une affaire importante. Finalement, j'essuie le coutelas pour le

garder avec précaution !

Après avoir écouté le cuisiner, le roi Huiwang de Liang soupira avec émotion :

– Seigneur ! Les paroles du cuisinier m'ont permis de comprendre beaucoup de choses sur la condition humaine !

(Textes de Zhuangzi

– Comment cultiver son esprit)

Commentaire :

Cette fable révèle que chaque affaire implique sa loi. Aussi difficile et complexe soit-elle, on peut parvenir à la résoudre facilement tant que l'on approfondit l'étude et cherche à connaître sa loi intrinsèque. Zhuangzi donne comme exemple l'abattage de bœufs pour indiquer que, dans une société assez complexe, pour se protéger, il faut agir de la même façon que le cuisinier qui, au moment de tuer le bœuf, enfonce son coutelas dans une faille en évitant tout geste inutile et en utilisant les expériences accumulées pour résoudre le problème facilement.

La mante religieuse prétend arrêter un char

Qu Boyu était un homme vertueux du royaume de Wei (aujourd'hui dans la région de Puyang au Henan). Quand le roi Lingong (534 – 493 av. J.-C.) gouvernait ce royaume, il demanda à Yan He originaire du royaume de Lu (actuellement dans le sud-ouest du Shandong) d'être le précepteur du prince héritier. Yan He demanda conseil à Qu Boyu :

– Il y a un homme qui est de caractère féroce et irascible. Si on ne le soumet pas à la discipline et aux règles rituelles, il peut porter atteinte à l'intérêt de l'Etat ; mais si on l'éduque et le persuade selon la discipline et les règles rituelles, l'éducateur peut s'attirer le malheur. Une personne de ce genre ne peut que constater l'erreur d'autrui sans déceler la cause de l'erreur, ni savoir si son action lui apportera perte ou profit. Que puis-je faire devant ce genre de personne ?

– Vous avez raison de poser cette question, répondit Qu Boyu. Dans ce cas-là, il faut d'abord être exigeant envers soi-même et surveiller ses actes et son langage. Il est recommandé de ne faire preuve d'aucune trace d'acrimonie ; par contre, il faut montrer une allure aimable et accommodante, se garder de l'antipathie et du mépris, et le traiter sincèrement. Mais l'amabilité, l'accessibilité et la sincérité doivent être modérées. Ce serait nuisible si elles étaient exagérées. Si un comportement trop

abordable évolue en désinvolture, cela fait que le malheur ne sera pas loin. Si la sincérité se transforme en manières obséquieuses, cela peut nuire à la bonne réputation et apporter le malheur. Si son comportement est aussi naïf que celui d'un enfant, vous devez le traiter de la même façon avec une attitude enfantine ; s'il n'observe pas de vigilance et de méfiance envers vous, vous pouvez agir de même avec lui ; s'il ne vous méprise pas pour votre basse condition, vous pouvez aussi le traiter sans gêne ; c'est ainsi que vous pouvez l'éduquer et l'aider à corriger ses erreurs en exerçant une influence imperceptible sur lui.

Qu Boyu réfléchit un instant et poursuivit :

— Pouvez-vous imaginer une mante religieuse se dresser devant une grosse roue, en levant sa mince patte ? La mante, qui se targue de courage et de capacité, tente une chose impossible, et elle n'aboutit qu'à se faire écraser. Par conséquent, vous devez vous garder de l'imprudence et de la présomption. Il est dangereux de se vanter souvent de sa capacité au point d'offenser d'autres personnes. Celui qui élève un tigre n'ose pas alimenter celui-ci avec des animaux vivants, parce qu'il craint d'irriter la sauvagerie du tigre ; il n'ose pas non plus alimenter le tigre avec un mouton ou un bœuf entier, de crainte d'exciter l'appétit du tigre. Le dompteur de tigre sait contrôler la faim de l'animal, car il en connaît la férocité. Le tigre et l'homme ne sont pas de la même espèce ; et le dompteur peut pourtant élever le tigre, parce qu'il connaît son caractère. Beaucoup de personnes sont blessées par le tigre, parce qu'elles agissent à



l'opposé du caractère de ce dernier, si bien qu'elles s'attirent un grand malheur.

– D'autre part, ajouta-t-il, il y a des gens qui aiment les chevaux ; ils utilisent un panier de bambou soigneusement tressé pour ramasser les excréments du cheval, une grande bassine pour recueillir son urine, et quand ils voient des taons le piquer, ils s'empressent de les chasser. Mais ils n'ont pas prévu que malgré leur bonne volonté, ils pouvaient effrayer le cheval qui pouvait casser son mors avec sa mâchoire et briser sa bride. Bien que ces gens-là aiment les chevaux, ils ont un résultat justement contraire à leur volonté. Faut-il donc agir avec imprudence ?

*(Textes de Zhuangzi
– A propos des affaires du monde)*

Commentaire :

Cette fable persifle les gens qui font des choses hors de leur portée et connaissent finalement l'échec. Par cette comparaison, l'auteur indique que face à une affaire qui ne peut être réalisée, il vaut mieux y renoncer. Le tigre est féroce, mais il obéit à l'homme si on connaît son caractère ; le cheval s'emballe, si on l'irrite. Cette comparaison répétée a pour but d'insister sur la nécessité de respecter les lois de la Nature.

Le rêve d'un charpentier

Un charpentier du nom de Shi, qu'on appelait maître Shi, alla une fois au royaume de Qi (aujourd'hui dans la région nord du Shandong). En passant par la région de Quyuan, il vit au bord de la route un chêne extrêmement grand, considéré par les villageois comme le dieu de la terre. L'ombrage de l'arbre pouvait abriter des milliers de bœufs contre le soleil ; le tronc était d'une circonférence d'une centaine de pieds, se ramifiait à partir de huit *zhang* (plus de vingt mètres) de la hauteur, et la cime de cet arbre avait la même hauteur que le sommet d'une colline. Si on l'avait coupé pour construire des bateaux, on aurait pu au moins en fabriquer dix. Des gens se pressaient sous l'arbre, l'admiraient et en célébraient le culte ; le spectacle animé faisait penser à une foire commerciale. Le charpentier passa près de l'arbre sans y jeter un regard, absorbé par la poursuite de son chemin. Son disciple s'arrêta sous l'arbre et le regarda un long moment, puis il rattrapa en courant son maître et lui demanda :

— Maître, j'ai appris le métier de charpentier auprès de vous depuis plusieurs années, jamais je n'ai vu un arbre si gros. Pourquoi dédaignez-vous d'y jeter un coup d'œil, et ne vous arrêtez-vous même pas un instant ?

Le charpentier, avec un sourire, dit à son disciple :

– Assez de paroles ! C'est un arbre inutile ; si on veut fabriquer un bateau, celui-ci coulera ; si on en fait un cercueil, celui-ci sera pourri peu après ; si on en fait un récipient, celui-ci ne sera pas solide ; si on en fait un pilier, celui-ci sera rongé par les insectes. C'est un bois qui ne sert à rien. A cause de son inutilité, il peut rester à côté de la route pendant longtemps et personne ne le coupera.

Le charpentier, de retour à la maison, fit un rêve au milieu de la nuit, et vit le dieu du chêne venir lui dire : « Sur quels critères me jugez-vous ? Me comparez-vous avec les arbres soi-disant utiles ? Les arbres fruitiers comme l'aubépinier, le poirier, l'oranger, le mandarinier, sont des arbres utiles. Chaque année, quand les fruits sont mûrs, on vient les cueillir. Les fruits récoltés, les feuilles et branches sont également cassées et fanées. L'arbre fruitier souffre de son utilité, il meurt souvent rapidement et ne peut préserver sa longévité. En ce monde, s'il arrive des malheurs à certains êtres, c'est purement leur faute. Depuis des années, je cherche toujours à me protéger en montrant mon inutilité. Après avoir traversé de dures épreuves, je peux survivre tel que je suis et c'est bien cette inutilité que je désire. Si j'avais été utile, aurais-je pu exister encore aujourd'hui ? Vous et moi, nous sommes tous des êtres créés par Dieu, comment pouvez-vous me juger selon vos critères ? Vous n'êtes qu'un homme inutile qui mourra bientôt ; comment pouvez-vous savoir si un arbre est inutile ? »

Réveillé, le charpentier chercha soigneusement à se rappeler ce qu'il avait rêvé. Ayant compris soudain

le sens du rêve, il révéla à son disciple les paroles du dieu de l'arbre. Le disciple, dubitatif, demanda :

– Comment est-ce qu'un arbre qui désire être inutile a pu devenir le dieu de l'arbre ?

Le charpentier le réprimanda :

– Tais-toi et ne dis pas d'absurdités ! Il désire réaliser son propre objectif, mais il doit faire face aux critiques des gens qui ne le comprennent pas. S'il n'était pas un arbre divinisé, ne serait-il pas coupé depuis longtemps ? C'est une méthode particulière choisie par l'arbre pour se protéger. Naturellement, elle est incompatible avec l'opinion des hommes ordinaires.

(Textes de Zhuangzi

– A propos des affaires du monde)

Commentaire :

La fable cherche à montrer l'utilité d'une chose inutile. L'auteur considère que l'utilité et la capacité sont sources de malheur, mais ce qui est inutile et improductif peut être à l'origine du bonheur. L'auteur cite le dieu de l'arbre comme exemple pour indiquer que les arbres utiles dépérissent pendant leur existence, alors que les arbres inutiles survivent et évitent le malheur ; ceci s'explique par le fait que quelque chose d'inutile peut être transformée en quelque chose de très utile.

Le creuset pour fondre le fer et le destin

Il y avait quatre amis appelés Zisi, Ziyu, Zili, Zilai qui, nourris d'un même idéal, se réunissaient souvent pour discuter sur la théorie taoïste et le secret de la vie. Ils tombèrent d'accord sur le principe suivant : pour être amis, il fallait considérer le néant comme la tête, la vie comme l'épine dorsale, « la mort » comme les vertèbres coccygiennes, et comprendre que la vie et la mort, l'existence et la disparition constituaient un tout organique. Après avoir admis ce principe, ces quatre amis se regardèrent et rirent tacitement pour témoigner de leur compréhension.

Peu après, Zilai tomba malade, il était à l'agonie. Son épouse, pleine d'inquiétude, pleura à ses côtés. A cette nouvelle, Zili s'empressa de lui rendre visite. A l'arrivée chez Zilai, voyant la femme de celui-ci pleurer sans arrêt, il la consola et lui proposa de se retirer pour ne pas tourmenter son mari qui allait mourir. Puis adossé contre la porte, Zili s'adressa à Zilai :

– Vous avez la chance de pouvoir vous réincarner. On ne sait pas pourtant dans quel sens vous changerez ni quel aspect vous prendrez, les entrailles d'un rat ou les pattes d'un insecte ?

Zilai restait au lit et dit :

– Un fils se doit de respecter ses parents et

d'obéir à leurs ordres, où qu'il soit. La relation entre l'homme et le destin n'est pas différente de celle existant entre le fils et ses parents. Si le destin veut qu'un homme meure et que celui-ci désobéit, cela ressemble à une désobéissance à ses parents. Tout changement de la nature correspond à une loi naturelle qui n'est jamais erronée ; l'erreur est que l'homme ignore cette loi naturelle. La Nature crée la physionomie de l'homme, et celui-ci doit vivre pour travailler, puis jouir de la vie oisive et confortable dans sa vieillesse, et se reposer après la mort. Vivre est une chose heureuse, la mort l'est aussi. Par exemple, quand un forgeron fond du fer, si le fer fondu sautait du four, et obligeait le forgeron à le transformer en une épée aussi tranchante que la célèbre épée Moye, le forgeron penserait sûrement que c'est une aberration. Il en est de même pour l'homme, la Nature lui attribue une forme physique, mais il va à l'encontre de la loi de la vie et de la mort et il s'obstine à devenir une personne hors du commun. Il est donc aussi aberrant que le fer qui saute du four. Par conséquent, l'homme doit vivre dans le grand creuset constitué du ciel et de la terre ; c'est le destin qui impose son contrôle à l'homme ; quel que soit l'endroit ou la manière dont l'homme vit. A plus forte raison, ceux qui vivent en ermite considèrent la vie et la mort comme un rêve, tantôt ils s'éveillent, tantôt ils s'endorment.

Ceci dit, Zilai mourut sereinement.

*(Textes de Zhuangzi
– A propos d'un grand maître)*

Commentaire :

La mort est la cessation définitive de la vie. Pour atteindre la perfection morale, il faut bien faire face à ce problème. La fable nous montre qu'un homme doit agir conformément à la loi de la Nature, ce qui lui permet de vivre sans souci et de mourir sans crainte, au lieu de transgresser la volonté du destin. Dans ce cas, on peut dire qu'il prend conscience des lois de la Nature. L'auteur, estimant que la vie s'apparente à un rêve, manifeste une attitude d'indifférence à l'égard de toute chose.

Le poisson et l'eau, l'homme et ses idées

Zi Sanghu, Meng Zifan, Zi Qinzhang étaient des amis intimes. Ils étaient nourris d'une même idée : les amis devaient se comprendre au moindre signe, maintenir une relation à la fois proche et distante, s'aider dans les affaires ordinaires ; ils désiraient aussi se comporter d'une façon détachée, et vivre dans une situation d'esprit large, sans égoïsme pour parvenir à un cycle de vie infini, sans début ni fin.

Quelques années plus tard, Zi Sanghu mourut de maladie. Avant qu'il fût mis en bière, la nouvelle de son décès parvint à Confucius, qui envoya son élève appelé Zigong aider à s'occuper des funérailles. Quand celui-ci franchit le seuil de chez Zi Sanghu, il vit Meng Zifan et Zi Qinzhang l'un exécuter de la musique et l'autre chanter devant le cadavre de leur ami :

– Oh, Sanghu ! Oh, Sanghu ! Vous êtes retourné sans souci dans le monde originel, mais nous vivons encore comme des hommes !

A la fin du récital, les deux personnes éclatèrent de rire.

Zigong, étonné de les voir chanter et exécuter de la musique, fut plus étourdi par leurs paroles. Il s'avança pour leur demander :

– Excusez-moi, Messieurs, de vous poser une question. Chanter, bavarder et rire devant la dépouille

mortelle d'un ami, est-ce que cela correspond au rituel ?

Négligeant cette question, ces deux personnes, en lui jetant un regard, interrogèrent Zigong :

– Connaissez-vous la signification du rituel ?

Zigong resta bouche bée, plus tard, il informa Confucius en détail de l'affaire et demanda :

– D'où viennent ces gens-là ? Ils sont si insensés qu'ils ne font que chanter comme si de rien n'était, sans tenir compte de la dépouille de Sanghu, j'ignore vraiment de quel rite il s'agit ?

Confucius lui répondit avec regret :

– Comment peux-tu les comprendre ? Ce sont des personnes qui vivent en ermites tandis que vous et moi, nous sommes des personnes de ce monde vulgaire. Il nous est difficile de communiquer avec eux. Je vous prie, selon l'usage traditionnel, d'aller porter mes condoléances et d'aider à vous occuper des funérailles, notre action paraît effectivement superficielle et vulgaire. Mais ils ont une opinion différente de celle des hommes vulgaires ; ils préconisent de tenir compagnie au Créateur, d'agir au même rythme que celui du ciel et de la terre, et de parvenir à l'union du *yin* et du *yang*, ils jugent que « vivre » signifie faire travailler le corps et que « mourir », c'est se dégager de la peine comme si un furoncle était crevé. La vie et la mort sont unies l'une à l'autre, il n'existe pas de différence entre elles. En outre, ils regardent la « forme du corps » comme un objet hétérogène faisant fonction de support de l'esprit. Il est peu important qu'un homme ait une « forme du corps ». Qu'il ait un foie ou non, qu'il lui manque une oreille

ou un œil, c'est de toute façon un homme. Il n'est pas nécessaire de se rappeler la vie ou de penser à la mort. Il suffit de savoir que la vie et la mort sont un mouvement cyclique qui se répète infiniment. Ils ne se préoccupent d'aucune chose dans le monde vulgaire, et vivent librement et sans souci. Penses-tu qu'ils peuvent respecter le rituel du monde vulgaire ?

Zigong, en hochant la tête, posa encore une question :

– Et alors, Maître, suivez-vous la règle rituelle de ce monde vulgaire ou la règle au delà de ce monde vulgaire ?

Confucius leva la tête vers le ciel et soupira :

– Je suis un homme condamné par le Ciel. Bien que je ne puisse me détacher de l'usage traditionnel du monde vulgaire, j'espère vivre avec toi dans ce monde et prétendre à ce qui est au delà de lui.

– Mais comment expliquez-vous votre parole ?

– Le poisson évolue dans l'eau du lac, poursuit Confucius, l'homme s'adapte à la nature hors du monde humain. Pour qui s'adapte à l'eau, la baignade dans l'eau lui procure des sensations agréables ; pour qui s'adapte à la nature, vivre sans souci est le reflet de son caractère naturel. Comme on le sait, le poisson nage librement dans le lac et la rivière, c'est son bonheur ; l'homme en se fondant dans la grande nature, en oubliant tout, trouve là sa liberté et son bonheur.

Zigong demanda encore :

– Ne serait-ce pas ce qu'on appelle l'homme extraordinaire ?

– Oui, c'est ça. L'homme extraordinaire, c'est

bien l'homme hors du commun. Il se comporte selon la loi naturelle, à la différence de l'homme du monde. « L'homme vulgaire dans le Ciel est justement l'homme noble dans le monde ; et l'homme noble dans le monde est l'homme vulgaire dans le Ciel. » C'est bien ce qui caractérise l'homme hors du commun.

*(Textes de Zhuangzi
– A propos d'un grand maître)*

Commentaire :

Cette histoire établit une comparaison entre le poisson et l'eau, l'homme et la loi naturelle, dont procède l'aspiration à la liberté et au bonheur. L'auteur considère la vie et la mort comme une unité, jugeant qu'elles se répètent sans début ni fin, et que suivre la loi naturelle consiste à vivre sans faire ce qui est contre nature.

Huzi prédit le destin d'après la physionomie

Il y avait dans le royaume de Zheng (situé aujourd'hui dans les environs de Xinzheng au Henan) un magicien du nom de Ji Xian, qui excellait à prédire le destin d'un homme d'après sa physionomie ; il pouvait préciser l'espérance de vie et prédire sans se tromper si on serait heureux ou malheureux et quel jour de quel mois de quelle année on mourrait, comme la prévision divine d'un génie. La population du royaume de Zheng craignant qu'il ne dénonce ses secrets ou lui dise des paroles de mauvais augure au moment de leur rencontre, évitait de le voir, sauf Liezi, disciple du noble maître taoïste Huzi. Fasciné par sa capacité magique, il éprouvait pour lui un grand respect, et en parla à son maître Huzi :

– Je pensais auparavant que votre doctrine était un profond mystère, mais je m'étonne qu'un nommé Ji Xian soit plus capable et plus érudit.

Huzi esquissa un léger sourire, et dit sans gêne :

– Ce que je te professe n'est que la connaissance superficielle destinée à un élève débutant, sans toucher le noyau de la philosophie taoïste. Crois-tu que, ayant acquis un savoir peu profond, tu sois assez intelligent pour faire une critique irréfléchie ? Pourquoi ne pas réfléchir au fait qu'une nuée d'oiseaux femelles ne peuvent donner naissance à une nouvelle vie, si elles ne s'accouplent pas avec des

mâles ? Tu abandonnes la loi philosophique profonde et, n'en ayant qu'une connaissance superficielle, tu cherches à la comparer à la pratique vulgaire du monde ; il est naturel que tu rendes hommage à Ji Xian. Mais moi, je ne le crois pas ! Fais le venir pratiquer la physiognomonie avec moi !

Le lendemain, Liezi amena effectivement Ji Xian voir Huzi. Un instant après, Ji Xian sortit de la chambre intérieure pour dire à Liezi :

– Hé, le visage de votre maître a un trait bizarre, son front présente une couleur terne, je crains qu'il ne puisse vivre plus de dix jours.

Liezi pleura avec affliction, des larmes imprégnaient les pans de sa veste, il entra dans la chambre pour informer son maître de la prévision de Ji Xian. Ce dernier dit alors en souriant :

– Comment peut-il percevoir le secret de l'affaire ? Je viens d'affecter un aspect terrestre révélant la plénitude du *yin* et la défaillance du *yang*, ce qui est révélateur à la fois d'immobilité et de mobilité, par conséquent, il estime que c'est un signe dangereux manifestant l'extinction de la vitalité et signifiant que mes jours sont comptés.

Puis, Huzi demanda à Liezi d'inviter Ji Xian à venir pour une nouvelle entrevue.

Le lendemain, après avoir examiné Huzi, Ji Xian dit à Liezi :

– Quelle chance ! Quelle chance ! Votre maître a de la veine de m'avoir rencontré ; c'est pourquoi il est possible que sa situation ait changé, le souffle vital qui stagnait chez lui se met déjà à circuler.

Liezi transmit comme l'autre fois ses paroles à

Huzi, et celui-ci dit :

– Je viens de manifester un aspect céleste révélant la plénitude du *yang* et la défaillance du *yin*, il ne peut le discerner, ni expliquer la cause de cette physionomie. Il peut seulement juger que, d'après un souffle ascendant partant de mon pied, j'ai de nouveau une bonne espérance de vie. S'il revenait encore me juger d'après ma physionomie, il ne pourrait pas non plus comme ces dernières fois expliquer le pourquoi.

Suivant l'instruction du maître, Liezi invita pour la troisième fois Ji Xian à venir. Celui-ci vit à peine Huzi qu'il sortit pour dire :

– Votre maître a une physionomie changeante, qui m'empêche de prévoir son avenir. Je reviendrai quand il manifestera une physionomie stable.

Puis, il leur dit adieu avant de s'éloigner.

Huzi s'adressa à Liezi :

– Je viens de manifester devant lui un aspect Taichong qui révèle l'accord du *yin* et du *yang*. C'est un signe insondable, donc, il annonce une physionomie changeante. En fait, la force vitale comprend neuf gouffres, celle de Taichong en représente trois : le premier est formé par les vagues ondulantes entraînées par la nage du poisson dans le lac ; le deuxième est le courant d'eau sous la surface d'une eau stagnante ; le troisième vient des remous des eaux. Ne connaissant pas cette loi de la Nature, bien sûr il ne sait quoi dire. Demain, tu vas l'inviter de nouveau.

Ce jour-là, Liezi accompagna Ji Xian voir Huzi dans sa chambre. A la vue de ce dernier, Ji Xian fut si effrayé qu'il se hâta de s'en aller. Huzi demanda à

Liezi de le rattraper pour avoir un renseignement clair.

Quand Liezi atteignit la porte, Ji Xian avait disparu.

– Je viens de lui présenter une physionomie qui ne révèle pas l'essence de la loi de la Nature. Au lieu de révéler un signe réel, je me moque de lui, avec un aspect superficiel et je change inconsciemment selon la situation. Ne pouvant comprendre la cause de ce changement, il a dû se retirer à la hâte, dit Huzi.

A ce moment, Liezi réalisa que le savoir du maître était profond et insondable, il fut honteux de ses connaissances superficielles. Il se décida de rester à la maison pour aider sa femme à réchauffer de l'eau, préparer le repas et élever les animaux domestiques. Trois ans plus tard, il épura son cœur en éliminant la poussière du monde vulgaire et retrouva un esprit candide et innocent ; il vécut sans se préoccuper des affaires du monde vulgaire jusqu'à la fin de sa vie.

(Textes de Zhuangzi – Réponse au roi)

Commentaire :

Ji Xian se vante de sa capacité à calculer l'espérance de vie d'une personne, mais il finit par reconnaître son échec devant le maître Huzi. C'est la faillite de la prévisibilité (l'homme ne peut faire une chose qui est contre nature). Par contre, cela démontre qu'en suivant les lois de la Nature on peut éviter un éventuel échec. L'histoire révèle que les lois de la

Nature sont insondables et que c'est seulement en suivant l'évolution normale d'une chose qu'on peut revenir dans le monde originel et retrouver son caractère inné.

L'empereur Jaune apprend la loi de la Nature

Dans l'antiquité il y a quatre à cinq mille ans, l'empereur Jaune, qui régna pendant dix-neuf ans, parvint à civiliser le pays et à le gouverner de façon méthodique. Toute la population le soutint et obéit à ses ordres. Ayant entendu dire plus tard qu'un noble et érudit patriarche appelé Guangchengzi vivait en ermite dans le mont Kongdong (dans l'ouest du district de Pingliang au Gansu), il alla lui rendre visite. Lors de leur entrevue, l'empereur Jaune demanda :

– J'ai appris que le maître vénérable a atteint le plus haut niveau de la perfection morale. Veuillez me dire quelle est la signification réelle de la perfection morale ? Peut-on l'utiliser pour cultiver la quintessence du Ciel et de la Terre et en faire profiter la croissance des céréales et l'alimentation de la population ? En outre, comment faire pour atteindre l'accord du *yin* et du *yang* dans la Nature, et suivre la loi de développement des êtres de l'Univers ?

Guangchengzi lui répondit :

– Ce que vous me demandez, c'est comment savoir le caractère des êtres de l'Univers ; ce que vous voulez faire, c'est connaître la cause de la formation des choses. Depuis que vous gouvernez le pays, les nuages et l'air ne se réunissent pas, le temps est pluvieux ; les plantes cultivées, avant la saison de la récolte, dépérissent. Cela est dû au désaccord du

temps et au déséquilibre du lever et du coucher du soleil et de la lune. Quant à la signification réelle de la perfection morale, avec votre vision étroite et votre intelligence limitée, vous ne pourrez comprendre même si je vous l'explique.

Au retour de sa visite, l'empereur Jaune renonça à s'occuper des affaires du pays ; il fit construire une chaumière propre et calme où, assis sur un tapis d'herbes séchées, il pratiquait la méditation du matin au soir. Trois mois ayant passé, l'empereur Jaune alla de nouveau chez Guangchengzi. Mais celui-ci se reposait allongé vers le sud. L'empereur Jaune agenouillé, s'avança respectueusement en rampant et frappant la terre de son front, il demanda :

— J'ai tenté en vain d'apprendre auprès de vous la doctrine de la perfection morale lors de ma visite précédente, pouvez-vous me l'enseigner aujourd'hui ?

A ces paroles, Guangchengzi se dressa, lui demanda de s'approcher de lui, et dit :

— Cette fois, votre question correspond parfaitement à votre intention. Ecoutez-moi, le secret de la perfection morale est si profond qu'on ne peut en trouver la racine ; sa signification réelle est si recherchée qu'on ne peut la préciser. En ce qui concerne la perfection morale, on ne cherche pas à la voir ni à l'entendre, mais à concentrer son esprit ; cela conduit à la pureté et à la maîtrise de la loi de la Nature, dans ce cas-là, il est naturel que la forme du corps soit modifiée. Et avec un corps modifié, un esprit serein, un cœur pur, il n'est pas nécessaire de fatiguer son corps ou de troubler son esprit ; si on ne voit rien, ni n'entend rien, on n'a aucun souci au fond

du cœur et l'esprit et la forme physique peuvent dès lors s'unir. Grâce à une forme physique solide à l'extérieur et à une volonté ferme à l'intérieur, si l'on refuse de constater et de connaître les choses à l'extérieur et l'on se garde d'être influencé par celles-ci, on aura un moral parfait. L'usage excessif de l'intelligence entraîne toujours la défaillance de la forme physique. Je veux bien vous emmener dans le paradis céleste pour ressentir l'effet de la perfection du *yang* ; puis dans le monde infernal pour ressentir celui de la perfection du *yin*. Et après, vous constaterez probablement que le Soleil, la Lune et les autres astres sont des choses naturelles, qu'ils font naître d'innombrables êtres de l'univers, et que le *yin* et le *yang* sont en accord, ce qui vous permettra de connaître une philosophie selon laquelle les êtres de l'Univers existent comme il faut, et qu'il n'est pas nécessaire de se préoccuper d'eux. Je respecte cette loi et vis dans une situation douce et naturelle ; j'ai vécu mille deux cents ans sans montrer de signes de vieillissement.

L'empereur Jaune se prosterna à nouveau en disant avec respect :

– N'est-ce pas que cela signifie l'union avec le Ciel ?

– Les êtres dans l'Univers changent indéfiniment, répondit Guangchengzi, les gens dans le monde considèrent également le changement des êtres incommensurable, mais il y a un commencement, une fin et des limites. Celui qui s'initie à la théorie que j'enseigne peut devenir l'empereur céleste en haut et le roi, en bas. Celui qui ne s'initie pas à ma théorie est

ignorant, il ne voit que les lumières du Soleil et de la Lune quand il est vivant, et se transforme en poussière quand il est mort. Pour tous les êtres de l'Univers, la source de vie provient de la Terre, et après leur mort, ils retournent à la Terre. Si on adoptait ma théorie, on pourrait quitter le monde humain pour errer dans l'immensité de l'Univers, puis revenir dans un endroit paisible et sans bornes ; on pourrait être aussi rayonnant que le Soleil et la Lune et vivre aussi longtemps que le Soleil et la Terre. Son cœur serait limpide comme un miroir clair et le hasard pourrait influencer son esprit sensible à tous les signes du monde. Celui qui est profane en ma théorie ne peut déceler les signes du hasard et reste stupide. Par conséquent, on dit qu'il y a la vie et la mort, et qui vit mourra. Mais selon ma théorie, la vie et la mort sont inséparables l'une de l'autre, et elles sont de même nature. Celui qui le comprend pourra avoir une vie éternelle.

L'empereur Jaune garda le silence comme s'il était plongé dans une profonde réflexion.

*(Textes de Zhuangzi
– A propos de la méditation)*

Commentaire :

Une personne qui accorde plus d'importance à elle-même qu'à son pays ne peut bien administrer le pays. C'est pourquoi Guangchengzi ne répond pas à l'empereur Jaune quand celui-ci lui demande la

méthode pour gouverner un pays. Quand l'empereur Jaune l'interroge sur la méthode de la longévité, Guangchengzi lui dit : « Il faut garder la pureté et faire selon la loi de la Nature, ne pas se préoccuper trop pour son pays au point que cela devienne une charge écrasante ». En d'autres termes, il faut faire toute chose selon la loi de la Nature, permettre à chaque chose de l'Univers de se développer normalement, au lieu de limiter ou d'accélérer son développement en fonction des désirs de l'homme.

Confucius veut mettre ses livres en dépôt

Confucius (551– 479 av. J.-C.), pédagogue et fondateur de l'école confucianiste, espérait que ses livres seraient conservés dans la bibliothèque royale des Zhou de l'Ouest (XI^e siècle – 771 av. J.-C.). Son élève nommé Zilu le conseilla :

– On dit que Lao Dan, l'ancien conservateur de la bibliothèque des Zhou de l'Ouest, a pris sa retraite dans son pays natal. Monsieur, vous cherchez à mettre vos livres en dépôt dans la bibliothèque royale, mais pourquoi ne pas lui demander d'abord conseil quand nous passerons par son pays ?

Confucius, brusquement réveillé, ne cessait de hocher la tête affirmativement.

Ce jour-là, quand Confucius alla rendre visite à Lao Dan (fondateur de l'école taoïste, appelé également Laozi) en apportant ses livres, il s'étonna que Lao Dan restât muet en sa présence. Confucius s'empessa de faire connaître ses livres et de les lui expliquer, mais Lao Dan l'interrompit et dit sans ambages :

– Votre explication est trop compliquée. Je voudrais savoir ce qui est le plus important.

– Bien, bien, ces livres traitent essentiellement de la théorie de l'humanité et de la justice.

Lao Dan interrogea après l'avoir écouté :

– Voulez-vous dire, Monsieur, que cette théorie

de la bienveillance et de la justice correspond au caractère fondamental de l'homme ?

Confucius acquiesça et poursuivit :

– Si un homme n'est pas bienveillant, il ne peut obtenir la réussite de son œuvre ; s'il n'a pas le sens de la justice, il ne peut vivre honorablement dans la société. La bienveillance et la justice sont les traits caractéristiques du comportement d'un homme honnête, et également le caractère fondamental de l'homme. Que pourrait-il faire s'il ne respectait pas ces deux choses-là ?

– Et comment se concrétisent la bienveillance et la justice ?

– L'impartialité et non l'égoïsme, l'équité sans manquer d'humanité, c'est là le sens essentiel de la bienveillance et de la justice.

Lao Dan l'interrogea d'un air méfiant :

– Baste ! C'est vraiment du badinage ! N'est-il pas ridicule de dire qu'il n'y pas d'égoïsme et de liens personnels ? Demander à autrui de ne pas être égoïste, c'est se permettre de l'être. Selon votre exigence, tout le monde ici-bas adopte un comportement civilisé et respecte le caractère fondamental de la bienveillance et de la justice ; est-ce que cela ne ressemble pas à nier la vérité que le Ciel et la Terre existent, que le Soleil et la Lune brillent, que les constellations sont réparties de façon ordonnée, que des oiseaux et des fauves vivent en groupe et que des arbres forment la forêt ? Par conséquent, vous devez, Monsieur, faire ce qui correspond à la loi de la Nature, avancer ou reculer selon cette loi, sans besoin d'exalter ou de propager la théorie de la bienveillance et de la justice

qui ne s'identifient pas au caractère fondamental de l'homme. Vous voulez déposer des livres à ce sujet dans la bibliothèque royale des Zhou pour que votre doctrine soit diffusée, n'est-ce pas une situation pareille à faire battre le tambour et sonner la trompette pour s'emparer des évadés ? Plus retentissant est le battement du tambour, plus les évadés s'éloignent. La bienveillance et la justice vous éloignent d'autant plus loin de la vérité que vous les propagerez. Est-ce que cela n'aboutit pas aussi à troubler la pensée des hommes et à jeter la confusion sur le caractère fondamental de l'homme ?

*(Textes de Zhuangzi
– A propos de la voie céleste)*

Commentaire :

A travers la critique faite par Lao Dan, l'auteur indique que les idées de Confucius représentées par la bienveillance et la justice aboutissent à troubler la nature humaine. Il existe une règle naturelle entre le Ciel et la Terre ; il n'est pas nécessaire de la perturber par l'intervention de l'homme.

La vantardise du dieu du Fleuve

Les pluies ont lieu au printemps et sont diluviennes en automne, une saison qui marque le début de la défaillance du *yang* et l'accès à la plénitude du *yin*. Il pleut sans cesse et les crues sont impétueuses. Des ruisseaux et des rivières se jettent dans le fleuve Jaune qui devient si large qu'on ne peut, d'une rive, distinguer les chevaux et les bœufs sur l'autre rive.

Un jour, le dieu du Fleuve qui se chargeait des affaires du fleuve quitta sa résidence pour faire une tournée d'inspection. En contemplant les eaux impétueuses, il ne put s'empêcher d'être fier, croyant qu'il n'y avait pas de spectacles naturels plus magnifiques que le sien. Excité d'émotion, il descendit vers l'est le long du fleuve dans la direction de la mer. Arrivé à l'embouchure, il contempla la mer déferlante qui, s'étendant à perte de vue, l'emportait de loin sur le spectacle du fleuve. Le dieu du Fleuve, déçu, s'adressa au dieu de la Mer qui était venu à sa rencontre :

— Après avoir connu la doctrine de la grande Voie, on risque de s'oublier. Il semble que c'est une critique à mon égard. Auparavant, je considérais toujours que la rédaction des six textes classiques témoignait de l'érudition de Confucius, que l'abdication volontaire de Boyi montrait sa droiture et sa bienveillance, si bien que je ne partageais pas l'opinion de certains savants, selon laquelle l'action de Boyi n'était pas un

exemple à suivre et l'œuvre réalisée par Confucius n'était pas digne de foi. Maintenant que je contemple votre immensité, je me rends compte qu'il y a des paysages plus grandioses que le fleuve, et qu'il y a des personnes plus intelligentes parmi la population. La critique faite par ces gens-là n'est pas déraisonnable. C'est vous qui avez élargi ma vision et m'avez instruit. Sinon, la fierté avec laquelle je regardais le paysage du fleuve aurait toujours été la risée des personnes intelligentes.

Le dieu de la Mer dit :

– On ne peut discuter de la grandeur du Ciel avec la grenouille dans le puits, parce qu'elle vit dans un espace limité ; on ne peut faire croire au froid rigoureux de l'hiver aux insectes qui vivent en été, parce qu'ils sont éphémères ; il est difficile de discuter de la loi naturelle avec celui qui a une vue étroite, parce qu'il est obnubilé par la doctrine et les rites traditionnels. Si vous sortez de chez vous, vous ne faites pas grand cas du dieu du Fleuve ; de plus, vous voyez la mer elle-même, ce qui vous aide à rectifier votre erreur. Nous avons donc un sujet commun de conversation et un motif de discussion.

– A propos de l'eau sous le ciel, poursuivit-il, la mer n'a pas de concurrent ; tous les cours d'eau se déversent dans la mer, jour et nuit, sans interruption. La mer n'est pas pleine à tout moment au point que l'eau déborde, ou s'évacue par le fond jusqu'à tarir. Pendant les quatre saisons, ni l'inondation ni la sécheresse n'affectent le volume d'eau. La mer contient une quantité d'eau impossible à évaluer par mois ou par an, mais je n'en tire aucune fierté ni n'en

suis grisé. Je sais que, par rapport au ciel et à la terre, la mer n'est pas plus grande qu'un dix millième de leur surface ; par comparaison à l'univers cultivé par le souffle *yin* et *yang*, elle est très petite, comme une petite pierre ou un morceau de bois dans la montagne ou dans la forêt. Etant si petite, de quoi oserais-je faire étalage ? D'autant qu'il y a quatre mers, et que je suis l'une d'entre elles ; même si les quatre mers se réunissent, elles sont pareilles à une fourmilière dans le grand marais de l'espace terrestre.

— Quant à l'homme, il vit sur un continent au milieu de la mer immense et ce continent est sans commune mesure avec le Ciel et la Terre, et tout au plus, représente un grain de riz dans un grenier. Sur ce continent de la grandeur d'un grain de riz, les êtres comptent dix mille espèces, dont l'homme représente l'une d'entre elles. Des milliers d'êtres se réunissent sur ce continent, toutes sortes de cultures et de plantes poussent dans le sol ; des bateaux naviguent sur les eaux et des voitures roulent sur les routes. En comparaison avec des milliers d'êtres et l'espace de l'univers, l'homme, un élément entre dix mille espèces d'êtres vivants, et l'espace qu'il occupe, sont vraiment d'une importance dérisoire, comme s'ils étaient le bout d'un poil de cheval. Un poil de cheval est peu important : comment alors peut-on faire l'éloge du bout du poil que sont les anciens souverains et leurs actions ? par exemple l'empereur Jaune, Zhuanxu, Diku, Yao et Shun, qui firent successivement des démarches de politesses pour abdiquer leur couronne, ou les trois rois, Tang de la dynastie des Shang, Wenwang et Wuwang de celle

des Zhou, qui provoquèrent la guerre pour se disputer l'hégémonie, ou encore le souci des vassaux fidèles pour leur pays, le travail assidu des personnes intelligentes à leur poste. En fin de compte, Boyi a acquis une bonne réputation après avoir cédé la place de roi à autrui et Confucius a gagné le respect pour la rédaction de six textes classiques ; ce sont les actions vaniteuses des personnes ordinaires. Est-ce que cela est différent de l'orgueil dont vous avez fait étalage ?

*(Textes de Zhuangzi
– A propos des crues d'automne)*

Commentaire :

Si on ne fait pas de comparaison, on ne peut distinguer ce qui est grand ou petit, ce qui est profond ou peu profond. Certaines personnes oubliant qu'elles sont ignorantes, se croient supérieures et se laissent griser par leur fatuité ; c'est parce qu'elles ne connaissent pas l'immensité de l'univers. L'auteur indique, en comparant la mer avec le fleuve, la grandeur de l'univers avec le bout du poil d'un cheval, que par leur importance, tous les êtres semblent opposés ; qu'ils soient nobles ou simples, justes ou injustes, mais du point de vue taoïste, ils sont égaux et sur le même plan.

Chanter en battant le vase

La femme de Zhuangzi était morte. Huizi alla faire ses condoléances et vit Zhuangzi, assis en tailleur, en train de chanter en battant le vase. Huizi dit avec mécontentement :

– Votre épouse a vécu avec vous depuis si longtemps, elle a fait des enfants et les a élevés, il faut alors que vous ressentiez de l'amour à son égard ! Elle était vieille et maintenant la voilà morte. Au lieu de pleurer de chagrin, vous battez le vase et chantez, ne trouvez-vous pas que vous exagérez ?

– Votre parole n'est pas juste, lui dit Zhuangzi. Est-ce que je n'ai pas été triste quand elle a rendu son dernier souffle ? Puis, je me dis qu'il fallait observer l'origine de toute affaire, du début à la fin, ce qui m'a permis de transformer la tristesse en joie. Pour ma femme, il n'y avait rien originellement, ni la vie ; avant sa naissance, il n'y avait pas de corps, ni de souffle. Puis, dans l'obscurité du Ciel et de la Terre, l'union du souffle *yin* et du souffle *yang*, c'est à dire un souffle pur et flou, aboutit à la formation de l'énergie vitale, d'où provient l'aspect physique, puis une vie. A travers cette évolution de la vie, elle a été mise au monde, puis s'en est allée dans l'autre monde. Les étapes de la vie se succèdent de la même façon que se répètent les quatre saisons. Maintenant, suivant la loi de la Nature, elle est partie sans souci et repose paisiblement entre le Ciel et la Terre. Pourquoi



devais-je suivre l'exemple des hommes ordinaires qui, ignorant l'évolution cyclique de la vie, éclatent en sanglots ? Et pourquoi ne pas battre le vase ni ne chanter pour souhaiter qu'elle revienne à la Nature ?

A ces mots, Huizi, resta bouche bée et reparti.

*(Textes de Zhuangzi
– A propos de la joie sincère)*

Commentaire :

Zhuangzi se met en scène lui-même pour dégager un concept tiré de la Nature concernant le problème de la vie et de la mort. D'après lui, la vie est une transformation du souffle et après la mort, elle se change en souffle. Il s'agit d'un changement naturel, ce n'est pas la peine d'être attristé par la mort.

L'arbre dans la montagne et l'oie trucidée

Zhuangzi se promenait avec un disciple dans la montagne. Il aperçut des charpentiers qui, debout sous un gros arbre au feuillage abondant, portaient une hache mais ne le coupaient pas ; intrigué, il leur demanda pourquoi ils n'abattaient pas l'arbre. Les charpentiers répondirent que l'arbre était certes de grande taille mais son bois ne pouvait servir à rien, et qu'il était inutile de le couper. Zhuangzi hocha la tête, disant :

– Cet arbre étant de mauvaise qualité ne sert pas de bois d'œuvre ; il peut donc prolonger son existence sans souci.

Zhuangzi sortit de la montagne et rendit visite à son ami. Celui-ci au comble de l'émotion, le reçut avec hospitalité, et ordonna au serviteur de tuer une oie pour fêter l'invité.

Le serviteur demanda au maître :

– Il y a deux oies à la maison, l'une peut crier, l'autre non. Laquelle faut-il tuer ?

– Tuez l'oie qui ne cacarde pas, fit le maître.

Le lendemain, Zhuangzi dit adieu à son ami et en route, son disciple l'interrogea :

– L'arbre qu'on a vu dans la montagne hier, considéré comme inutile, peut préserver sa longévité et chez votre ami, l'oie qui ne cacardait pas a été tuée, car elle est considérée comme inutile. Voulez-vous

m'expliquer, Maître, pourquoi ces deux choses inutiles ont des fins différentes et comment distinguer ce qui est utile et ce qui est inutile ?

Zhuangzi répondit en souriant :

– Ce qui est utile, on l'appelle une qualité et celle-ci peut être utilisée car elle donne un résultat. Ce qui est inutile, on l'appelle un déchet ; on ne peut s'en servir, donc il n'y a pas de résultat. Si j'étais au milieu, à savoir entre l'objet utile et le déchet inutile, il existerait entre eux une voie médiane, qui s'approcherait de la grande Voie mais ne l'est pas, car elle y est aussi directement impliquée. Mais pour un homme qui suit la loi de la Nature et s'éloigne de toutes choses, il ne peut donc être impliqué. Suivre la loi de la Nature et s'éloigner de toutes choses, c'est autrement dit, oublier l'honneur et l'humiliation, ne pas tenir compte des critiques et des persiflages. On peut, comme le dragon volant ou le serpent qui hiberne, s'adapter au changement de la situation, sans manifester sa volonté personnelle. Dans ce cas-là, on peut contrôler toutes les choses qui adoptent un état soit mobile soit statique, au lieu d'être asservi et impliqué dans ces choses. Tel est le principe d'après lequel les ancêtres de la haute antiquité, Shen Nong (considéré comme le dieu de l'Agriculture) et l'empereur Jaune ont traité les affaires du monde, et c'est également la loi naturelle des êtres, la loi qui guide l'évolution de l'homme et des choses et qui régit le rapport entre les êtres dans l'univers.

En outre, pour toute chose, il y a parfois union et parfois séparation, parfois réussite et parfois échec. Toute chose ne peut se multiplier excessivement, car

elle se dévalorise, puis se détruit ; s'opposant à la loi naturelle, elle est condamnée à la ruine. Un être de talent ne doit pas trop se glorifier car cela lui inspirera de l'orgueil et de la vanité, dans ce cas-là, il ne pourra supporter l'humiliation, et il fera sans doute l'objet de critiques. De même, un homme intelligent peut certes avoir de grandes ambitions, mais il sera sans doute victime des critiques sournoises d'autres personnes ; pour un homme vaniteux et ignorant, s'il désire faire ce qui dépasse ses capacités, il deviendra naturellement la risée d'autres personnes. Tu m'interroges sur la manière de se comporter dans la vie quotidienne, je te propose de ne pas se prendre pour un être de talent. Savoir sciemment que ton comportement doit s'adapter au changement de la situation, c'est atteindre le niveau suprême de la loi naturelle.

*(Textes de Zhuangzi
– A propos de la montagne et de l'arbre)*

Commentaire :

L'histoire démontre que pour un homme, devenir un être de talent lui porte préjudice, et il en est de même pour un homme inutile ; il doit se trouver entre le talent et le déchet. Même dans ce cas-là, il est possible de se trouver dans l'embarras. Le mieux est de parvenir au niveau moral qui consiste à se comporter comme il faut, et à ne pas faire ce qui est contre la loi de la Nature.

La mante saisit la cigale

Un jour, Zhuangzi, alors qu'il se promenait dans un jardin appelé Diaoling, vit un oiseau bizarre surgir du sud. L'oiseau avait des ailes larges de trois mètres et le diamètre de ses yeux mesurait cinq centimètres. Il vola dans le bois de châtaigniers après s'être heurté au front de Zhuangzi. Ce dernier, curieux, pensa : « De quelle espèce d'oiseau s'agit-il ? » Avec ses ailes larges, il ne pouvait s'envoler dans le ciel immense, il avait les yeux grand ouverts, mais son regard était vitreux. En relevant la veste, il se dépêcha de le suivre pour l'attraper à l'aide d'un lance-pierre. Lorsqu'il choisit un endroit pour s'installer, il s'aperçut qu'il y avait une cigale et une mante. La première était si heureuse de rester dans l'ombrage des feuilles qu'elle oubliait de se dissimuler et ne voyait pas la mante grimper près d'elle ; la mante, quant à elle, sous le couvert des feuilles, cherchait à attraper la cigale, sans voir derrière elle un oiseau qui la guettait. L'oiseau, lui aussi, ne faisait attention qu'à la mante pour la saisir, au point qu'il négligeait de se protéger et ne voyait pas Zhuangzi qui, avec un lance-pierre, cherchait à tirer sur lui. Voyant qu'ils cherchaient tous à saisir leur gibier sans tenir compte de leur propre sécurité, Zhuangzi pensa avec consternation : « Ces êtres attirés par le gain, ignorent qu'il y a un danger latent derrière l'intérêt et ne comprennent pas qu'ils cherchent à obtenir un avantage d'autres personnes

mais que celles-ci en tirent aussi parti, et que l'intérêt est toujours contradictoire avec la bienveillance. » A cette idée, Zhuangzi, inquiet, jeta son lance-pierre pour sortir hâtivement. Il n'avait fait que quelques pas quand le gardien du jardin le vit. Celui-ci, étonné de son allure hâtive, le soupçonna d'être un voleur de châtaignes, et le rattrapa pour le lui reprocher.

Quand Zhuangzi fut de retour chez lui, il ressentit de la honte en se rappelant les questions du gardien, et pendant trois mois il ne franchit pas le seuil de la maison. Son disciple Lin Dan lui demanda pourquoi. Il répondit :

– Tout au long de la vie, un homme est soit en paix soit en danger, mais on pense seulement que la vie est paisible ou dangereuse, sans savoir si on vit dans une situation convenable ou non. C'est, comme on dit, s'occuper de l'appât du gain en négligeant la sécurité de la vie. Dans le jardin Diaoling, je n'ai pensé qu'à saisir l'objet hors de ma portée, en oubliant la situation où je me trouvais, comme on est attiré par l'eau limpide quand on est habitué de voir l'eau trouble de la rivière. Mon maître Lao Dan m'avait instruit ainsi : il faut se renseigner sur la coutume d'un pays étranger quand on y arrive. En arrivant dans un endroit, on doit connaître et suivre les coutumes locales. Mais j'ai oublié ses conseils. Au moment de ma promenade dans le jardin Diaoling, j'aurais dû connaître, avant tout, la coutume locale et la situation du jardin. Mais quand l'oiseau bizarre m'a touché le front, je l'ai suivi dans le bois de châtaigniers, un endroit dont l'entrée est interdite à toute personne ; c'est ainsi que j'ai commis une

erreur : pour attraper l'oiseau bizarre, j'ai négligé l'interdiction d'entrer dans le bois de châtaigniers, ainsi je suis honteux d'avoir été blâmé. C'est pour cette raison que je suis triste et que je reste à la maison pour faire mon examen de conscience.

*(Textes de Zhuangzi
– A propos de la montagne et de l'arbre)*

Commentaire :

Celui qui n'est pas prévoyant s'expose au malheur ; celui qui poursuit le gain sans modération en souffrira. Lorsque l'on réfléchit sur un problème ou que l'on traite une affaire, il faut tenir compte de la cause et des conséquences, mesurer sur tous les plans la possibilité de faire une chose, de façon à évaluer aussi bien le côté avantageux que le côté défavorable, le facteur positif comme le facteur négatif, pour éviter l'aveuglement, et pour ne pas abandonner l'intérêt principal à cause de l'intérêt immédiat.

Ne pas savoir quoi dire

Wenxuezi, un fidèle adepte du taoïsme, était originaire du royaume de Chu (un Etat situé dans les régions de la Chine du Centre et du Sud). Une fois, pour gagner le royaume de Qi (dans le nord du Shandong), il traversa le royaume de Lu (dans le sud-ouest du Shandong). Un disciple de Confucius alla lui rendre visite, mais il lui ferma sa porte. Son domestique lui demanda pourquoi, il répondit :

– Le royaume de Lu relève de la région de la Plaine centrale. Les habitants de cette région sont studieux et respectent les rites, mais ils ne font pas d'efforts pour comprendre le caractère de l'homme, c'est pourquoi je dédaigne de m'entretenir avec eux.

Wenxuezi quitta le Qi pour retourner au Chu. Sur le chemin du retour, il se reposa de nouveau au Lu. A cette nouvelle, le disciple de Confucius alla lui rendre visite une nouvelle fois. Wenxuezi se dit : « J'ai refusé de le rencontrer auparavant, mais il revient maintenant. Est-ce qu'il désire me toucher par son action ? »

Il reçut alors le visiteur. Le premier jour après le départ du visiteur, il rentra dans sa chambre, sans articuler un seul mot, et ne cessa de soupirer. Le deuxième jour, après avoir rencontré le visiteur, il retourna dans sa chambre et ne fit encore que soupirer. Son domestique, avec perplexité, l'interrogea :

– Monsieur l'a rencontré deux fois, mais chaque

fois que vous êtes de retour, pour quelle raison ne faites-vous que soupirer sans prononcer un seul mot ?

– Je vous l'avais dit : les gens de la Plaine centrale connaissent les rites mais ils ne connaissent rien au caractère de l'homme. Le visiteur qui est venu deux fois à ma rencontre se comportait de façon élégante et toute son action correspondait aux rites, pourtant sa mine faisait penser à la férocité du dragon et du tigre et il s'exprimait sur un ton rigide comme si le père donnait des conseils à son fils. Je ne peux supporter un tel mauvais traitement sans aucun motif, et c'est pour cette raison que je soupire sans cesse.

Deux jours après, Confucius alla rendre visite à Wenxuezi. Ces deux personnes se saluèrent, puis Confucius revint sans prononcer un mot. A la maison, son élève Zilu lui demanda :

– Monsieur, vous désiriez auparavant vivement voir Wenxuezi, pourquoi aujourd'hui êtes-vous parti aussitôt après l'avoir vu, sans lui adresser la parole ?

– Vous ne savez pas que, pour un homme comme Wenxuezi, la physionomie peut refléter ses grandes connaissances en philosophie. Il m'est impossible de pouvoir communiquer avec lui par le langage, répondit Confucius.

(Textes de Zhuangzi – A propos de Tianzifang)

Commentaire :

Dans cette histoire, l'auteur utilise la parole de Wenxuezi pour persifler les adeptes de Confucius qui

suivent avec rigidité les rites mais ne savent comprendre le sentiment de l'homme. L'auteur fait la critique de l'idéologie confucianiste à partir de la conception taoïste.

Un tireur d'élite vaniteux

Liezi originaire du royaume de Zheng fit une démonstration de tir à l'arc pour Bohun Wuren, qui vivait en ermite dans le royaume de Chu. Il tint l'arc de la main gauche en déposant un verre d'eau sur son bras gauche, et de la main droite, il tira de toute ses forces la corde pour lancer la première flèche. Avant que celle-ci n'ait atteint la cible, il en mit une seconde sur l'arc, et alors qu'il venait de lancer la deuxième, la troisième était déjà placée sur l'arc. Liezi concentrait toute son attention sur le tir à l'arc comme s'il devenait une marionnette. Après avoir vu cette démonstration, Bohun Wuren dit à Liezi :

– En voyant votre tir à l'arc, j'ai l'impression que vous le faites pour donner une démonstration, non pour la pratique. Si vous me suiviez dans la montagne, pourriez-vous, restant au bord de la falaise, tirer de cette manière ?

Cela dit, Wuren grimpa au sommet de la haute montagne, puis, il marcha en arrière à petits pas vers la falaise, jusqu'à ce qu'il se tînt debout sur les orteils au bord de la falaise avec les talons dans le vide, il demanda alors par un geste à Liezi de s'avancer. Terrorisé par l'action de Wuren, Liezi se mit à transpirer et s'effondra à terre. Bohun Wuren dit :

– Une personne d'élite doit connaître les phénomènes astrologiques dans le ciel et, en bas, sur la terre. Elle garde tout son dynamisme dans n'importe

quel endroit et rien à l'extérieur de son corps ne peut troubler son esprit. Regardez donc, vous êtes paniqué, au point que vous risquez de vous évanouir, est-ce que vous pouvez continuer de tirer à l'arc ?

(Textes de Zhuangzi – A propos de Tianzifang)

Commentaire :

Cette histoire montre qu'une personne, bien qu'elle ait du talent, ne pourrait en déployer si elle était en danger de mort.

Le voyage de Zhi dans le nord

Zhi pratiquait le culte du taoïsme, mais il savait très peu de choses sur le taoïsme, c'est pourquoi il s'informait auprès de tous ceux qu'il rencontrait.

Un jour, alors qu'il voyageait vers le nord le long du sombre fleuve Xuanshui et escaladait le mont verdoyant Yinfen, il tomba sur un homme appelé Wu Weiwei. Il lui dit :

– Je suis heureux de vous rencontrer. Je voudrais justement vous demander conseil : primo, comment réfléchir et que faut-il observer pour connaître le taoïsme ; secundo, comment agir et comment se dévouer à la pratique du taoïsme ; tertio, quelle voie suivre et par quel moyen peut-on s'initier au principe du taoïsme ?

Wu Weiwei ne répondit pas à ces trois questions, gardant toujours le silence. Ce n'est pas qu'il ne voulait pas répondre, mais il ne savait pas par où commencer, ni comment répondre.

Dans l'impossibilité d'obtenir une réponse de Wu Weiwei, Zhi continua son voyage vers le côté sud du fleuve limpide Baishui, il escalada le mont Huque dénudé où il aperçut par hasard un homme appelé Kuangqu. Avant que celui-ci ne prononce les formules de politesse, Zhi lui posa les mêmes questions que celles restées sans réponse de Wu Weiwei. Kuangqu réfléchit un moment et dit :

– Je connais la réponse à vos questions, je vous la ferai savoir.

Mais il était sur le point de répondre qu'il ne se rappelait déjà plus ce qu'il devait dire.

Wu Weiwei plongé dans l'obscurité et le noir, ne connaissait pas la réponse concernant le taoïsme ; Kuangqu qui se trouvait dans un espace limpide pouvait répondre mais avait oublié le contenu de la réponse. Zhi, n'ayant rien acquis, fut obligé d'aller demander de l'aide à l'empereur Jaune dans son palais.

L'empereur Jaune lui répondit un seul mot en guise de réponse à ses trois questions : « non ». Non, il n'est pas besoin de réfléchir ou d'observer quoi que ce soit pour connaître le taoïsme ; non, ce n'est pas besoin d'agir ou de pratiquer le taoïsme d'une manière spécifique pour s'y dévouer ; non, il n'est pas besoin d'utiliser une méthode ou de suivre une voie pour s'initier au taoïsme.

Zhi demanda, anxieux :

– Le principe du taoïsme est très simple et très facile. En fait, vous et moi connaissons le taoïsme, Wu Weiwei et Kuangqu l'ignorent. En fin de compte, qu'est-ce qui est vrai, est-ce nous qui connaissons le taoïsme ou eux qui l'ignorent ?

– Ce que Wu Weiwei dit est le « vrai », répondit l'empereur Jaune, celui qui connaît le « vrai » l'ignore. Kuangqu paraît connaître le « vrai », mais il l'a oublié. Vous et moi, nous ne sommes pas dans le « vrai », ni proches du « vrai », donc nous ne sommes pas près du taoïsme, nous en parlons seulement, et cherchons à le connaître. Celui qui le connaît n'en parle pas, et celui

qui en parle l'ignore. Les œuvres nobles et bienveillantes accomplies par les sages relèvent de principes dont on ne parle pas. Le taoïsme, c'est le naturel, ce n'est pas la parole qui peut le traduire ; ce que la parole peut traduire n'est pas le taoïsme. La conduite vertueuse consiste à rester vertueux, ce n'est pas en se disant vertueux qu'on peut le devenir.

— En ce qui concerne la bienveillance, poursuivit-il, elle n'a pas de rapport avec une relation fraternelle ou vague ; la vraie bienveillance aujourd'hui consiste en l'amour qui résulte d'une relation fraternelle ou vague, ce n'est pas l'amour naturel mais c'est l'expression du désir ; la justice consiste à savoir juger : le jugement provoque certes une perte, mais cette perte vient d'un ensemble ; avec les rites il s'agit d'établir des liens de dépendance, ce qui pousse à la vanité et une vanité exagérée engendre une attitude belle et superficielle, ce qui entraîne ensuite la disparition de la vertu. On peut dire que le taoïsme est invisible, la vertu apparaît ; la disparition de cette vertu engendre la bienveillance. Quand la bienveillance n'existe pas, la justice peut la remplacer ; si la justice est mal faite, le rite prospère. Etant donné que la vertu perd de sa sincérité originelle et dégénère en hypocrisie, le rite devient le critère des comportements. Celui qui respecte le taoïsme doit abandonner une attitude frivole et hypocrite afin d'éliminer toute volonté d'intervention pour atteindre l'esprit pur et le respect de la loi de la Nature. Ce processus est, selon le taoïsme, qu'on ne doit rien faire contre la Nature et faire tout ce qui est possible.

– De plus toute chose s'altère quand elle n'est pas utilisée ; il est difficile qu'elle retrouve sa forme originelle. Seule une personne ayant un grand sens moral connaît l'union et la mutation des corps, à savoir comment se transforment les choses ; par exemple pour la vie et la mort, un souffle uni engendre la vie qui est suivie de la mort ; la mort c'est la dispersion du souffle ; elle annonce la reprise de la vie ; la vie et la mort constituent un mouvement cyclique. Celui qui peut s'y initier, connaît plus ou moins le taoïsme n'aura plus de souci ni ne tiendra plus compte du gain ou de la perte.

– A dire vrai, la vie et la mort ne signifient pas deux choses distinctes ; aucun être dans l'univers n'a de rapport avec la mort et la vie ni avec la croissance et le dépérissement et le résultat final n'est pas une division mais une unification. Aucune chose n'est en relation avec le bien ou le mal, c'est en fait l'appréciation de l'homme qui en décide : s'il estime que c'est bien, la chose est alors excellente ; s'il estime que c'est mal, la chose est mauvaise. On oublie que chaque chose a son propre caractère ; un aspect différent de la chose et un jugement différent font toute la différence entre le bien et le mal ; le résultat est qu'une chose excellente est considérée comme une chose infecte et ce qui est malsain considéré comme une excellente chose. Quant au taoïsme, il ne juge pas ce qui est bien ou mal, mais juge tous les êtres dans l'univers à partir de « un », c'est-à-dire du souffle uniforme. Pour le sage, « un » signifie le vrai, ou élément essentiel, ce qui aboutit à l'union de tous les éléments de l'univers.

Zhi ayant écouté jusque-là, demanda avec perplexité :

– J'ai posé des questions à Wu Weiwei et il ne m'a pas répondu, non qu'il refuse de me répondre mais il ignore la réponse. J'ai demandé à Kuangqu. Il voulait me répondre mais finalement n'a pas donné la réponse, non parce qu'il ne voulait pas me répondre mais parce qu'il avait oublié la réponse. Maintenant, je vous interroge et vous parlez beaucoup, pourquoi dites-vous que ni vous ni moi n'avons approché du taoïsme ?

L'empereur Jaune répondit :

– Wu Weiwei est le « vrai » qui connaît l'essence de la doctrine mais ne peut l'exprimer. Kuangqu est « proche du vrai », il semble connaître le taoïsme, mais ce n'est pas le « vrai taoïsme » ; il ne peut pas bien expliquer. Même s'il veut raconter, il oublie ce qu'il veut dire et doit s'interrompre. Vous et moi, nous nous bornons à recourir à l'intelligence pour trouver logiquement une explication au taoïsme. Le taoïsme qui provient de la loi de la Nature ne peut être résumé en paroles. Ce qu'on peut résumer n'est pas le vrai taoïsme, et voire il est encore assez loin de lui.

Kuangqu resté dans les environs avait entendu tout ce que disaient Zhi et l'empereur Jaune sur le taoïsme. Il réfléchit et se laissa convaincre par le discours de l'empereur Jaune.

*(Textes de Zhuangzi
– A propos du voyage de Zhi vers le nord)*

Commentaire :

Cette histoire a pour thème une discussion sur la doctrine taoïste. En matière de taoïsme, elle propose de ne pas parler du taoïsme même si l'on a envie d'en parler, car c'est un moyen de le connaître. Etant donné que le taoïsme existe dans le vide, on ne peut rien demander, ni en parler, ni le voir. Si on ne parle pas ou si on ne fait rien contre la loi naturelle, alors on peut s'initier au taoïsme.

Le principe du taoïsme est contenu dans toute chose

Il y avait jadis une personne qui s'appelait Shunzi. Lui et Zhuangzi habitaient dans la même ville. Shunzi habitait à l'est de la ville, on le surnomma donc Dongguozi (monsieur à l'est de la ville). Un jour, Dongguozi demanda le taoïsme à Zhuangzi :

– Où se trouve la Voie qui, selon l'école taoïste, est invisible mais gouverne tout qui habite ? Pouvez-vous me le dire, Monsieur ?

– Elle est omniprésente, dit Zhuangzi.

– Parlez précisément, je vous prie, le supplia Dongguozi avec insistance.

– Dans les petits insectes comme les fourmis.

– Hélas ! La Voie a-t-elle une valeur aussi insignifiante ? demanda Dongguozi avec étonnement.

– Et ce n'est pas tout, elle est aussi mêlée aux ivraies dans des tas de riz.

– Comme ça, elle est encore plus insignifiante.

– Elle est aussi dans les tuiles et les briques.

– N'est-ce pas qu'elle est encore moins signifiante ?

– Le croyiez-vous ? Elle est même dans l'urine et les excréments.

Ayant cru que la Voie du taoïsme était d'une grande valeur, Dongguozi n'avait pas prévu que la réponse la concernant la placerait à un niveau de plus en plus bas et il n'osa plus poser de questions.

– Votre question ne touche pas l'essence du problème, dit Zhuangzi. Il y avait un commis sur la foire qui demanda à un boucher comment savoir si le cochon était gras ou maigre. Celui-ci lui dit qu'il fallait observer la partie entre la patte et l'arrière-train, là où il y avait moins de grasse près du bas de la jambe. Cela ne diffère pas de ce que je dis, la Voie se trouve même dans l'urine. La Voie taoïste n'est pas en fait une question de place inférieure ou supérieure. Votre question sur la Voie « pure et invisible » est en fait une thèse erronée qui ne correspond pas à la Voie taoïste.

– En outre, ajouta-t-il, on ne peut parler de la Voie en l'isolant d'une chose donnée tant au cours de la discussion sur la Voie que dans son explication. Par exemple, en général, quand nous disons qu'une chose est parfaite ou partielle ou entière, la notion de ces trois mots, « parfait, partiel, entier » est différente, mais ils caractérisent tous l'espace où se situe la chose, et que celle-ci soit importante ou réduite à zéro, tout cela aboutit finalement au même résultat : un seul élément. Imaginez que dans un espace vide et sans borne toute chose perde sa relativité de « parfait, partiel ou entier », comment peut-on distinguer ce qui est « parfait, partiel ou entier » là où il n'y a plus de supérieur ou d'inférieur, de haut et de bas, de plus et de moins : ne serait-ce pas que tout devient indistinct et anéanti au point que toute forme disparaît.

– Quant à la loi taoïste, elle est de caractère doux, serein, équilibré et tendre ; elle dirige l'esprit de l'homme vers le vide et l'insouciance. Quand on sort, on ne sait où aller ; au retour, on ignore le chemin du

retour, on ne fait qu'aller et venir, toujours en mouvement cyclique, sans savoir par où commencer ni par où terminer. Naturellement tout le monde ne peut accéder à cet état d'esprit, seule la grande sagesse qui connaît ces changements infinis peut y parvenir, s'adaptant à l'évolution des choses, sans tenir compte du rapport entre les choses, ou entre elles et moi. Les gens ordinaires considèrent que l'incompatibilité entre les choses constitue la limite qui les sépare. Pour les adeptes taoïstes, ils considèrent qu'il n'existe pas de limites, la Voie sans limite réside au sein de la chose limitée, le changement des choses aboutit au non-être ; la Voie réside dans le non-être sans limite. En outre, une chose peut être pleine ou vide, prospère ou déclinante. Mais la Voie qui y réside ne connaît pas de changement que la chose soit vide ou pleine, et elle ne disparaît pas à mesure que la chose se dégrade. C'est-à-dire que la Voie, en elle-même, n'a pas de début ou de fin ; elle est un reflet de l'assemblage ou de la désintégration de la chose, mais ce n'est pas la Voie elle-même qui assemble ou désintègre.

Zhuangzi dit adieu à Dongguozi quand il eut fini de parler.

*(Textes de Zhuangzi
– A propos du voyage de Zhi vers le nord)*

Commentaire :

Cette histoire souligne que la Voie taoïste est

omniprésente et infinie et qu'elle participe à toute chose. Zhuangzi dévalorise à dessein la Voie afin d'éliminer une conception mystique de la Voie taoïste dans l'idée de l'homme, en réaffirmant l'objectivité d'une Voie indépendante de la volonté humaine.

Se plaindre malgré le bonheur

Sima Ziqi, vassal du roi Zhuangwang du royaume de Chu (règne : 613 – 591 av. J.-C), avait huit fils. Un jour, il convoqua ses fils et leur dit de s'aligner devant lui. Puis il demanda à son ami Jiu Fangyin, un physiognomoniste, de prédire leur destin. Il lui dit :

– Regardez, je vous prie, mes huit fils, lequel d'entre eux sera le plus heureux ?

Son ami examina les traits du visage des huit garçons, l'un après l'autre, puis il dit :

– Kun sera le plus heureux.

Ziqi, excité, demanda :

– De quel avantage pourra-t-il bénéficier ?

– Il pourra manger avec le roi sa vie durant, dit Jiu Fangyin.

A ces mots, Ziqi éclata en sanglots et se lamenta avec tristesse :

– Comment se fait-il que le destin de mon fils soit de la sorte !

Jiu Fangyin étourdi, demanda avec étonnement :

– La bienveillance sera accordée à celui qui mange avec le roi, ainsi qu'à toute sa parenté et ses père et mère ; vous ne manquerez pas d'en bénéficier. Mais voilà que Monsieur pleure si tristement. Serait-ce que vous refusez le bonheur accordé par le Ciel ? A votre fils échoit le bonheur, et vous ne savez en profiter même si cette occasion heureuse se

présente.

– Mon vieux, dit Ziqi, vous ne pouvez en connaître la cause. Croyez-vous qu'avoir quoi à manger et à boire soit le bonheur pour Kun ? Face aux plats de viande et au vin, on sait que la nourriture entre par la bouche et passe par les entrailles, mais on ignore d'où vient la nourriture. C'est exactement comme si je n'avais pas fait paître de moutons mais que l'agneau se présentait au sud-ouest de la maison, ou comme si je n'avais pas été à la chasse mais que la caille était suspendue dans le coin sud-est de la maison. Comment peut-on ne pas être étonné d'avoir une récolte sans faire d'efforts ? Je vis heureusement avec mes fils sous le Ciel et travaille avec eux pour tirer la nourriture de la terre, je ne leur demande pas d'accomplir de grands mérites, ni ne leur donne de conseils à cet égard, ni ne veux notamment leur suggérer d'idées bizarres, par ailleurs, je préfère vivre parmi eux, en m'adaptant à la loi de la Nature; au lieu de m'opposer à la loi par l'intervention de quelque chose de particulier ; avec eux, je suis l'évolution de la Nature, en évitant d'être influencé par des choses bizarres. Et maintenant, est-ce que je dois être châtié par l'usage traditionnel parce que j'ai cette idée en tête ? Un signe singulier annonce certes l'apparition d'une chose extraordinaire. Hélas, je suis perdu, ce n'est pas la faute de mes fils ni la mienne, c'est que le Ciel nous punit, et pour ce, je ne peux m'empêcher de pleurer tristement.

Peu de temps après, Ziqi envoya son fils Kun au royaume de Yan ; en route, il fut enlevé par un trafiquant d'esclaves. Ce dernier considéra que le

séquestré pourrait s'enfuir. Il décida donc de couper les deux pieds de Kun et l'amena au royaume de Qi pour le vendre. Par hasard, le prince Qugong du royaume de Qi avait besoin d'un officier responsable patrouille de rue acheta Kun. C'est ainsi que Kun assumait jusqu'à sa mort cette fonction et qu'il put s'alimenter de la viande.

(Essais de Zhuangzi – A propos de Xu Wu Gui)

Commentaire :

L'histoire souligne que ses héros, Ziqi et son fils Kun, bien qu'ils suivent la loi de la Nature, ne peuvent échapper au mal ; c'est parce que le sort en a décidé ainsi.

La virtuosité du charpentier

Zhuangzi participait à un cortège funèbre. Lorsque le cortège passa par la tombe de Huishi qui, avant sa mort, avait été un grand orateur. Zhuangzi dit avec émotion aux personnes du cortège :

– Dans la capitale Ying du royaume de Chu, une personne avait enduit son nez de terre blanche ; la terre séchée forma des taches blanches aussi petites que les veinures de l'aile de la mouche. Elle demanda ensuite à un charpentier du nom de Shi d'éliminer ces taches avec une herminette. Le charpentier prit une herminette pour éliminer ces taches blanches. Il la mania si habilement que les taches blanches disparurent aussitôt. L'homme de Ying, debout, resta tranquille comme si de rien n'était. Peu de temps après, les taches de terre sur le bout de son nez furent totalement enlevées. Plus tard, le roi de Song mis au courant, convoqua le charpentier et lui dit : « Vous avez un talent extraordinaire, voulez-vous me le montrer ? »

– Il est vrai que j'ai un talent extraordinaire pour enlever les taches de terre sur le nez, répondit le charpentier. Mais il me faut un partenaire d'entente. Maintenant que mon partenaire est mort, mon talent extraordinaire a aussi disparu. »

Zhuangzi cessa de parler un moment. Il jeta un regard plein de regret vers la tombe de Huishi et poursuivit :

– Huishi a quitté ce monde. Lui, comme la personne de Ying disparue, me fait perdre un partenaire, et je ne trouverai plus personne qui puisse discuter avec moi pour connaître mieux les choses.

(Essais de Zhuangzi – A propos de Xu Wu Gui)

Commentaire :

Un dicton populaire dit : « Pour poser une grille, il faut trois pieux ; un héros a besoin de l'aide de trois amis ». Le charpentier habile ne put montrer son talent après avoir perdu l'aide de la personne de Ying. Cette histoire démontre que pour accomplir une affaire, la coopération étroite entre les assistants constitue une condition importante. Il en est de même pour les amis. Si les amis ouvrent leur cœur et discutent avec sincérité, chacun d'entre eux peut mettre pleinement en valeur son intelligence et sa capacité.

La tortue divine a fait une fausse prévision

Le roi Yuanjun (règne : 531 – 516 av. J.-C.) du royaume de Song, (aujourd'hui dans la région de Shangqiu au Henan) fit un rêve une nuit, dans lequel il vit une personne échevelée debout hors du palais qui se plaignait : « Je suis le gardien du lac Zaiyuanlu. Comme l'envoyé du fleuve Qingjiang, je vais rejoindre le dieu du Fleuve. En route, j'ai été capturé par un pêcheur appelé Yu Qie. Je souhaite que Sa Majesté le roi sauve ma peau. »

Réveillé en sursaut, le roi Yuanjun eut un doute et fit venir son vassal pour comprendre la signification de son rêve. Le vassal lui dit que la personne dans son rêve, le gardien du lac Zaiyuanlu, était en réalité une tortue divine. Le roi se renseigna pour savoir si parmi les pêcheurs, il y avait un nommé Yu Qie. Ses gardes lui répondirent qu'il y en avait un qui vivait de la pêche. Le roi leur ordonna de l'amener le lendemain devant lui.

Le lendemain, le roi Yuanjun se présenta à la séance d'audience et demanda à Yu Qie :

- Ces derniers jours, qu'avez-vous pêché ?
- Hier, j'ai pêché une grosse tortue blanche d'une taille de cinq pieds environ, répondit Yu Qie.
- Voulez-vous la remettre au roi que je suis ?
- Oui.

La tortue fut offerte au roi Yuanjun qui, étonné

par l'aspect excentrique de celle-ci, hésita : la tuer ou la laisser vivre ? Il réfléchit longuement, et finalement, il ordonna à un sorcier de prendre une décision. Le sorcier lui dit :

– A en juger selon la divination, la tuer et en faire un objet magique pour les oracles, c'est le meilleur choix pour assurer le bonheur.

Le roi accepta la proposition, fit tuer la tortue blanche et l'utilisa pour les oracles. Il fit en tout soixante-douze divinations, et à chaque fois, la prévision s'avéra juste, sans aucune erreur.

La rumeur sur la tortue rêvée puis tuée par le roi de Song circula rapidement de bouche en bouche et parvint à l'oreille de Confucius qui s'adressa à ses élèves avec un soupir :

– La tortue divine peut appeler au secours dans le rêve du roi de Song, mais ne peut pas éviter de tomber dans le filet du pêcheur Yu Qie ; elle est capable de prévoir sans erreur soixante-douze fois ce qui se passera, mais elle ne prévoit pas que le roi de Song, au lieu de la sauver, la fait tuer. Ceci prouve que tous les êtres, bien qu'ils puissent déployer leur capacité en temps normal, ne peuvent cependant garder un aspect externe parfait. Il arrive parfois que l'intelligence se tarisse et parfois que la divinité ait aussi des défauts. C'est seulement en oubliant l'apparence et tout souci, en respectant l'évolution de toute chose dans l'Univers que l'on peut s'assurer la tranquillité. Un sage, même s'il a mille idées perspicaces, ne peut contrecarrer la tentative complotée par dix mille ennemis. Le poisson ne craint pas le filet de pêche mais l'oiseau des marais qui s'alimente de poisson.

Or le filet impitoyable peut souvent attraper les poissons tandis que l'oiseau n'y arrive pas souvent malgré lui. L'homme de vertu n'a pas d'idée sournoise : les gens simples dans le monde proche ou loin de lui viennent donc se réunir sous son drapeau. La petite intelligence manifeste de l'égoïsme et fait son choix selon sa préférence tandis que la grande intelligence laisse aller les choses sans les différencier. Abandonner la petite intelligence en faveur de la grande intelligence, c'est permettre à celle-ci de s'améliorer et de se manifester plus facilement. L'éducation de la grande intelligence est comme un nouveau-né ayant la faculté de parler ; ce bébé n'a pas besoin de suivre l'éducation d'un enseignant, et en grandissant, il peut naturellement parler. Parler ne signifie pas qu'il apprend volontairement la langue, mais que, avec ses parents et en contact avec d'autres personnes, il obtient un développement spontané de l'organe vocal ; le bébé n'a pas besoin d'utiliser son intelligence pour apprendre la langue.

Quand Confucius eut fini sa péroraison, ses disciples se dispersèrent.

*(Essais de Zhuangzi
– A propos des choses externes)*

Commentaire :

La tortue divine ne mérite pas son renom si bien qu'elle n'échappe pas à un désastre fatal. Cette histoire rappelle que, bien qu'on puisse prévoir avec

intelligence ce qui se passe, il est possible de commettre une erreur face à un problème critique ; si intelligente que soit, l'intelligence d'une seule personne ne peut se mesurer avec celle de plusieurs personnes. La meilleure méthode consiste à oublier son existence physique et mentale pour vivre sans souci ni ambition.

Refuser les conseils du médecin en dépit de la maladie

Un jour, Bian Que, un médecin réputé, rendit visite au prince Huan (règne : 714 – 695 av. J.-C.) du royaume de Cai. Ils conversèrent un moment, puis le médecin avertit le prince :

– Votre Altesse, d’après mes observations, est atteinte d’une maladie dont le foyer se situe au niveau sous-cutané. Faute de soin médical immédiat, je crains que la maladie ne s’aggrave.

Le prince Huan de Cai ne croyant pas ses paroles, dit :

– Comment est-il possible que je sois malade ?

Après le départ du médecin, le prince s’adressa à sa suite :

– Ces médecins, pour faire étalage de leur talent, ont l’habitude de considérer un homme en bonne forme comme un malade.

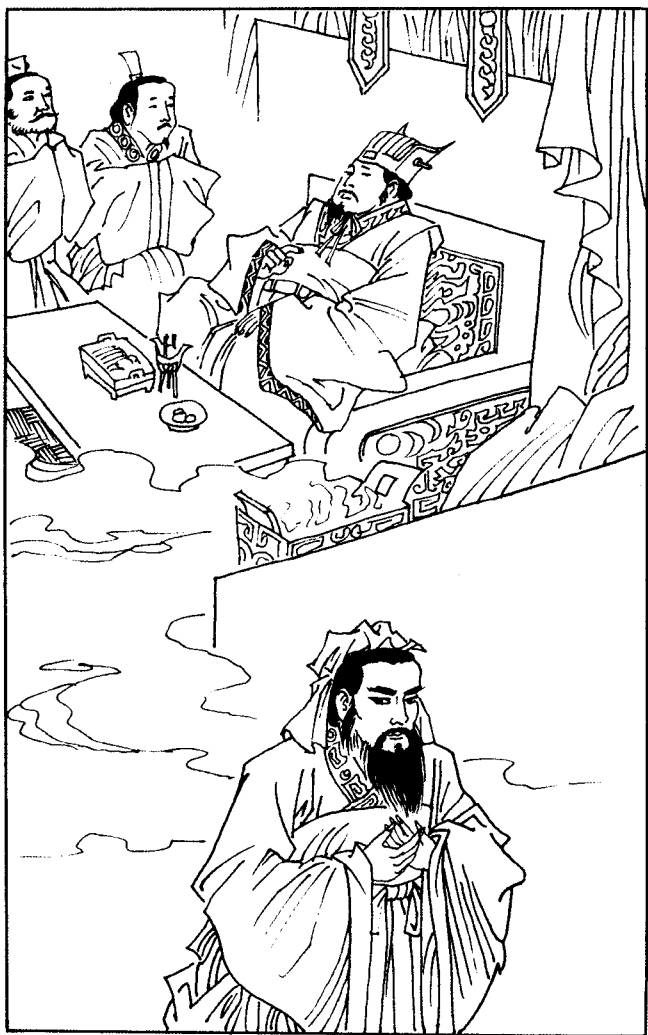
Dix jours plus tard, lors de sa deuxième entrevue avec le prince, Bian Que avertit celui-ci de nouveau :

– La maladie de Votre Altesse a atteint la chair, et faute de traitement, elle va s’aggraver.

Le prince ne prit pas non plus au sérieux l’avertissement de Bian Que. Après le départ de Bian Que, le prince était assez mécontent.

Après une autre période de dix jours, lorsque Bian Que vit le prince, il lui dit :

– Votre maladie a atteint les entrailles ; elle sera



encore plus grave si le traitement est retardé.

Le prince n'y fit aucune attention comme les fois précédentes. Quand Bian Que s'en alla, il était très fâché.

Encore dix jours passèrent, quand Bian Que vit de loin le prince, il s'empessa de s'en aller, sans même lui présenter ses salutations. Le prince, étonné de son comportement, fit chercher Bian Que.

Ce dernier s'adressa à l'envoyé du prince :

– On peut utiliser la tisane et la pommade appliquée sur la peau pour soigner la maladie sous-cutanée ; pour la maladie affectant la chair, on peut la soigner à l'aide de l'acupuncture et de la pilule à base de métal ; un remède destiné à combattre la chaleur interne est très efficace pour soigner la maladie affectant les entrailles ; pour la maladie qui atteint la moelle et qui met la vie en cause, le médecin n'a plus de moyen de la soigner. Maintenant, la maladie du prince a atteint la moelle, je suis incapable de la soigner. Dans ce cas, il ne me convient pas de lui faire quelques recommandations.

Cinq jours après, le prince Huan de Cai ressentait vraiment une douleur aiguë dans tout son corps. Il ordonna de chercher Bian Que, mais celui-ci était déjà parti pour le royaume de Qin.

Un médecin célèbre se met d'abord à observer les symptômes du mal, puis commence le traitement par la région superficielle de la peau, ceci afin de réussir à soigner la maladie à son début et de prévenir son aggravation. Pour l'homme, toute affaire ou toute chose, qu'il s'agisse du malheur ou du bonheur, évolue en importance dans son développement. Une

personne, si elle est intelligente, prendra le plus tôt possible ses dispositions au moment de l'apparition d'un symptôme avant son développement.

(Thèses de Hanfeizi – Sur le vieillissement)

Commentaire :

La maladie grave est le résultat du développement d'une maladie légère, sur laquelle on ne peut fermer les yeux, car il faut la soigner le plus tôt possible, pour prévenir son aggravation avant qu'elle devienne une maladie incurable. Toute chose se développe après sa naissance. Si on pouvait en découvrir la racine et contrôler son évolution, on pourrait, dès le départ, diriger son développement dans une bonne direction.

Le charpentier a perdu sa hache

Si l'on juge d'une affaire d'après ce que l'on dit ou selon la rumeur, on est souvent amené à un jugement partiel ou à avoir des préjugés. Le préjugé et le jugement partiel ne permettent certes pas de donner une conclusion juste, voire aboutissent à une conclusion erronée qui ne correspond pas à la vérité objective. Ils sont pareils au fait qu'en regardant vers l'est, on ignore qu'il y a l'ouest ; en regardant le côté sud, on ne sait pas qu'il y a le côté nord. Un tel préjugé dépend d'une décision subjective provenant des conceptions erronées d'une personne.

Jadis, un charpentier avait perdu sa hache. Après une longue réflexion, il soupçonna son voisin d'avoir volé sa hache. A cause de ce préjugé, le charpentier prit l'allure de ce dernier pour celle d'un voleur de hache ; à la vue du voisin, il prit l'expression du visage de son voisin pour celle d'un voleur de hache ; en voyant le voisin converser avec d'autres personnes, il jugea que sa façon de parler était celle d'un voleur de hache. En fin de compte, chaque geste et chaque parole du voisin signifiaient, à ses yeux, qu'il avait volé sa hache.

Quelques jours plus tard, il alla, avec un outil, creuser un trou et par hasard, retrouva la hache perdue. Dès lors, à la vue de son voisin, il ne trouva plus dans ses gestes et dans ses paroles la moindre trace de vol

de la hache.

En fait, la hache fut d'abord perdue, puis retrouvée ; mais le geste et l'action du voisin restaient toujours les mêmes ; objectivement, il n'avait pas volé la hache. Mais ensuite, celui qui avait perdu la hache abandonna tout jugement subjectif. Rien ne s'était passé mais la vérité avait permis de corriger ses préjugés.

(Textes Lülän
– A propos de la suppression des préjugés)

Commentaire :

L'auteur, en soulignant que celui qui regarde dans une direction ne voit pas ce qui se trouve dans son dos, montre bien que son regard n'examine qu'une partie des choses. Pour juger d'une affaire, il est dangereux de ne pas tenir compte de tous les aspects de celle-ci. Certaines personnes ont souvent une vision subjective d'une affaire et de ce fait se fondent sur des préjugés. Il ne faut pas juger une personne, seulement sur la base de préjugés.

Chengzi a perdu sa veste en soie

Dans le royaume de Song, un nommé Chengzi avait perdu sa veste noire ; en chemin il la chercha plusieurs fois. A ce moment survint une femme qui portait une veste noire. Chengzi la rattrapa pour lui enlever la veste, en criant :

– J'ai perdu ma veste noire.

La femme lui rétorqua :

– Vous avez perdu une veste, mais celle que je porte, je l'ai confectionnée moi-même.

– Donnez-moi plutôt cette veste, lui dit Chengzi. Celle que j'ai perdue est en soie noire, mais la vôtre est en coton. Vous changez votre veste noire en coton contre ma veste noire en soie, est-ce que cela ne vous convient pas ?

(Textes Lülan – A propos de logique absurde)

Commentaire :

Chengzi cherche à s'emparer d'une veste appartenant à une autre personne en prétendant que celle-ci y trouvera profit. Il place son intérêt personnel au-dessus de tout sans se soucier des autres. Cette logique absurde de Chengzi révèle un violent désir de possession. En réalité il y a des gens qui font de mauvaises actions mais en rejettent la responsabilité

sur d'autres ; ils causent un préjudice à autrui mais obligent les autres à admettre que c'est juste. Il s'agit de l'application de la « logique de Chengzi ». Cette histoire persifle aussi de façon ironique ceux qui se servent de sophismes pour se défendre.

Entendre le son triste du *qing* dans la nuit

A l'époque des Printemps et Automnes (770 – 476 av. J.-C.), Zhong Ziqi, un musicien réputé, entendit au cours d'une nuit le son du *qing*^{*}, plein de chagrin et de rancune. Le son lui fut si insupportable qu'il fit amener la personne qui jouait de l'instrument.

– Vous battez le *qing* bien tristement, qu'est-ce qui vous chagrine ?

Le joueur du *qing* répondit :

– Mon père a été condamné pour un meurtre involontaire ; ma mère aussi a été impliquée ; bien qu'elle ait eu la vie sauve, elle est devenue une esclave ; et moi aussi, je suis obligé d'être aussi un esclave. Chaque jour je dois jouer du *qing* pour gagner mon pain quotidien, et ce depuis trois ans. Je pense souvent à ma mère. Je l'ai vue, il n'y a pas longtemps, à la foire et je désirerais racheter sa liberté à l'avenir, mais en pensant que je suis moi aussi un esclave, comment serais-je capable de la libérer ? Cette idée me rend désespéré et très triste.

Touché par sa plainte, Zhong Ziqi poussa un long soupir :

– Comme c'est triste ! Pour l'homme, le cœur ne ressemble pas au bras, ni le bras ne vaut la baguette

* *Qing*: un instrument à percussion en forme de règle, fabriqué avec la pierre ou le jade.

en bois servant à jouer du *qing*. Si une personne a du chagrin, elle peut le traduire à travers un instrument musical de bois ou de pierre dont il joue.

Après avoir poussé un long soupir, il ordonna à son serviteur de racheter tout d'abord la liberté de l'exécuteur du *qing*.

(*Textes Lülan*
– *A propos de la compassion sincère*)

Commentaire :

Le cœur de la personne qui joue du *qing* est plein d'un chagrin qui s'entend à l'extérieur. Trois ans plus tard, le joueur eut la chance de rencontrer un connaisseur de musique, Zhong Ziqi, un homme de cœur désireux d'aider les autres.

Shi Kuang est un bon connaisseur de musique

Les connaissances de l'homme sur les choses varient du fait que l'état et la nature d'une chose sont variables. La différence dépend du point de vue ; ainsi on observe aujourd'hui ce qui se passait dans l'antiquité alors que nos ancêtres réfléchissaient à la postérité de notre temps ; à l'heure actuelle il faut réfléchir aux générations futures et la postérité dans le futur regardera en arrière ce qui existait à l'époque actuelle. Par conséquent, quand on connaît et observe une chose aujourd'hui, il faut tenir compte de son état présent aussi bien que de l'expérience accumulée depuis les temps anciens afin de déterminer le caractère constant de certaines choses depuis ces époques. A en juger, d'après leurs qualités intrinsèques, toutes affaires et toutes choses, anciennes ou actuelles, antérieures ou postérieures, respectent toujours une loi établie. La sagesse du savant et celle des hommes ordinaires ne se divisent pas en intelligence ou en ignorance ; seulement le savant peut connaître la règle générale d'une chose ou d'une affaire grâce à laquelle il peut faire le bilan de ses expériences depuis des millénaires et établir une prévision pour les mille ans à venir.

Durant la période des Printemps et Automnes, le roi Pinggong du royaume de Jin (règne : 557 – 532 av. J.-C.) fit fabriquer un grand instrument de musique

composé de plusieurs groupes de carillons. Quand l'instrument fut fabriqué, le roi ordonna à un artisan d'en accorder les tons. Celui-ci en raison de sa capacité à distinguer la gamme de ton, mena à bien son travail d'accord.

Quelques jours plus tard, le roi invita le musicien Shi Kuang à admirer les carillons et à jouer de la musique. Shi Kuang battit quelques carillons, puis il dit au roi de Jin :

– Le son de ce groupe de carillons n'est pas harmonieux, il est impossible d'en accorder les tons, il faut les fondre pour fabriquer un autre groupe de carillons.

Le roi de Jin, s'étonna :

– Je viens de laisser l'artisan accorder les tons il y a deux jours. Il a rajusté la gamme, comment peut-on parler de désaccord de tons ?

Shi Kuang répondit :

– L'artisan a accordé le ton des cloches en pensant seulement aux cloches elles-mêmes et aux règles anciennes de la musique. Il n'a pas pensé que, si un connaisseur de musique des générations futures découvrirait une différence de ton, il pourrait le reprocher aux gens du monde actuel. A ce moment-là, on rirait du roi et de moi, pour cela, j'en serai honteux.

Plusieurs années s'étaient écoulées après cette affaire. Un autre musicien Shi Juan fit une bonne critique des carillons au sujet du problème de l'accord de tons.

Shi Kuang, capable de distinguer les tons, était non seulement expert en affaires anciennes ou présentes, mais encore il réfléchissait sur l'avenir.

C'est ce qui le distinguait de l'intelligence ordinaire.

(Textes Lülan – A propos de la prévoyance)

Commentaire :

Toute chose, au fil du temps, évolue. Nous qui vivons aujourd'hui deviendrons les anciens pour la génération future. Il y a deux mille ans, nos ancêtres considéraient déjà que toute chose était régulière, continue et en cours de développement. Mais Shi Kuang était si savant qu'il connaissait ce qui était ancien et actuel, mais aussi pouvait distinguer ce qui serait à l'avenir ; telle est l'originalité de sa prévision hors du commun.

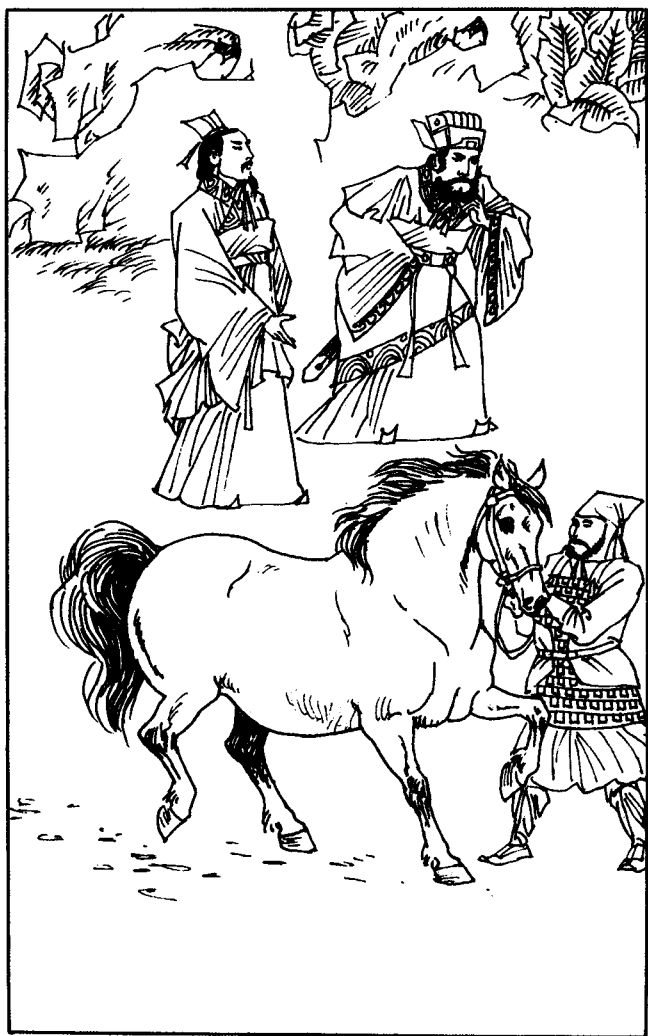
Jiu Fangyin examina le cheval

Le roi Mugong du royaume de Qin (règne : 659 – 621 av. J.-C.) discutait avec Bo Le :

– Monsieur, vous avez un âge avancé. Votre fils pourra-t-il vous remplacer pour exercer le métier de maquignon ?

Bo Le répondit :

– Il est possible de juger la qualité bonne ou mauvaise d'un cheval à travers l'observation de sa forme physique et de son ossature, mais il n'est pas facile d'observer et de trouver un cheval de bonne race sous le ciel. Au sujet de ce cheval, on peut soit apprécier son apparence sans voir la vigueur du cheval, soit admirer sa vigueur sans voir sa forme externe. La forme et la vigueur du cheval sont deux conditions importantes ; à défaut de l'une de ces deux conditions, le cheval n'est jamais un bon cheval capable de galoper rapidement. Mon fils est incapable de posséder à la perfection ces techniques ; si l'on parle de ses capacités de maquignon, on peut dire qu'il a un talent médiocre : il peut savoir lequel est un bon cheval mais ne peut distinguer et trouver le meilleur cheval sous le ciel. Si Votre Majesté veut vraiment chercher une personne capable de distinguer et trouver le bon cheval sous le ciel, je lui propose un nommé Jiu Fangyin avec qui je coupais auparavant du bois pour le feu, il est tout aussi capable que moi d'examiner un cheval. Votre Majesté veut-elle lui



donner audience ?

Le roi Mugong consentit à convoquer Jiu Fangyin. Il lui demanda de lui chercher le meilleur cheval sous le ciel.

Trois mois passèrent. Jiu Fangyin retourna à la capitale après avoir rempli sa mission. Il rapporta au roi :

– Votre sujet a trouvé pour Votre Majesté un cheval de bonne race, il est attaché dans l'étable à Shaqiu.

– De quelle espèce de cheval s'agit-il ? demanda le roi Mugong.

– Un cheval mâle à la robe brune.

Le roi ordonna au serviteur de l'entraîner : il vit une jument toute noire. Déçu, il convoqua, mécontent, Bo Le dans son palais et se plaignit de lui :

– L'affaire tourne mal. Vous me proposez un type comme Jiu Fangyin, qui ne peut distinguer ni la couleur du poil, ni un mâle d'une femelle, quelle capacité pourrait-il avoir pour trouver un cheval de bonne race ?

En entendant les paroles du roi, Bo Le soupira :

– Est-ce vraiment comme ça ? La capacité de Jiu Fangyin pour examiner les chevaux est réellement bien supérieure à la mienne ; il a une vue pénétrante, pouvant percevoir le secret de choses imperceptibles pour les gens ordinaires. Ce secret consiste à observer l'essence imperceptible d'une chose, et non son aspect superficiel, à constater la substance intérieure d'une chose ou d'une affaire, et non sa forme extérieure ; son regard est fixé sur l'endroit qu'il faut et non sur un endroit insignifiant. Le cheval choisi par

Jiu Fangyin grâce à son intelligence est certes un bon cheval précieux.

Le roi Mugong ordonna de tirer le cheval hors du palais ; après l'avoir examiné soigneusement, il fit monter le cheval par un cavalier d'élite, et le test confirma que c'était un cheval robuste très rare.

*(Textes de Huainanzi
– A propos des capacités de jugement)*

Commentaire :

Jiu Fangyin avait une vue si pénétrante qu'il pouvait examiner un cheval en observant ses qualités internes, essentielles, imperceptibles à l'œil nu et il pouvait trouver un coursier sans égal sous le ciel. Cette histoire montre que pour juger d'une affaire, il ne faut pas regarder sa forme externe, mais il faut en saisir l'essence et le contenu principal. En ce sens, cette histoire est très instructive.

L'eau s'échappe du récipient trop plein

Confucius, avec son disciple Zigong, alla rendre un culte au temple ancestral du roi Huangong du royaume de Lu (règne : 711 – 694 av. J.-C.). Dans le temple, il vit un récipient servant à contenir de l'eau et du vin. Puisque celui-ci était placé sur le côté droit de l'autel, on l'appelait « récipient de droite ». Confucius s'exclama :

– Quelle chance ! Je vois finalement le trésor de l'Etat.

Confucius l'examina avec soin, puis demanda à son disciple de verser de l'eau dans le récipient. Quand il fut rempli à moitié, le récipient resta stable ; quand il fut rempli d'eau, il se renversa brusquement. A cette vue, Confucius changea de visage. Puis éveillé aussitôt, il s'adressa à Zigong :

– Oui, c'est comme ça, c'est ce que signifie le terme « remplir pour évacuer ».

Zigong, ne comprenant pas, questionna :

– Maître, voulez-vous me dire ce que signifie « remplir pour évacuer » ?

– Il s'agit d'un résultat, à dire vrai, verser l'eau dans le récipient, c'est pour le vider.

– Mais comment expliquer cela ?

– Tout objet suit la loi de son développement et a son usage, expliqua Confucius. Après une naissance naturelle, il se développe puis se tourne dans le sens

opposé, vers la mort. Il en est de même pour l'homme. L'excès de bonheur annonce la venue de la tristesse. Par exemple, dès midi, le soleil commence à tourner vers l'ouest ; au milieu du mois, la lune devient ronde et pleine, et après, elle prend une forme progressivement échancrée. Par conséquent, un homme intelligent, dont l'intelligence ne s'occupe ni de lui-même ni d'autres personnes, restera toujours dans l'inconscience et l'ignorance ; pour un homme savant et éloquent, il restera toujours dans un état isolé et mal informé ; pour un homme initié aux arts martiaux et vaillant, il demeurera toujours faible et craintif ; pour un homme riche et noble, qui a accumulé de grandes richesses, il saura s'adapter à une vie simple et économe ; pour un homme qui sait gouverner le pays grâce à la bonne vertu, il se comportera toujours avec modestie et déférence. Le feu roi Huangong du royaume de Lu, de son vivant, avait pu gouverner son pays avec succès du fait qu'il respectait ces cinq principes. Si on ne respecte pas ces principes ou si on fait des choses contraires à ces principes, on ne peut éviter de courir de grands risques.

*(Textes de Huainanzi
– A propos des règles de vie)*

Commentaire :

L'orgueil provoque le mal, la modestie n'apporte que des avantages ; c'est un principe que les Chinois de l'antiquité ont compris depuis longtemps. L'auteur

en déduit qu'une personne peut commettre une erreur si elle est orgueilleuse. Pour gouverner le pays, on ne doit pas faire des choses déraisonnables, sinon, on risque de rencontrer de grands malheurs.

Etre studieux au soir de la vie

Le roi Pinggong du royaume de Jin demanda à son musicien Shi Kuang, qui avait perdu la vue :

– J'ai plus de soixante-dix ans ; j'ai envie d'étudier, je regrette qu'il soit trop tard. Alors comment faire ?

– Sachant qu'il est tard, pourquoi ne pas allumer bougie ou lampe à huile ? répondit Shi Kuang.

Le roi de Jin, mécontent, lui reprocha :

– Vous, un vassal, pourquoi vous vous moquez du roi que je suis ?

– Comment un vassal aveugle oserait-il rire de son souverain ? J'ai entendu dire ceci : en étudiant dans la jeunesse, on est plein de dynamisme, comme le soleil levant du matin ; en étudiant dans l'âge adulte, on est plein de vigueur, comme le soleil à midi ; si on aime étudier dans la vieillesse, c'est pareil à la lumière d'une bougie. Mais ne négligez pas un brin de clarté et songez alors que c'est beaucoup mieux que de marcher dans l'obscurité !

A ce moment-là, le roi de Jin comprit l'allégorie de Shi Kuang et dit en souriant :

– Votre parole est vraiment raisonnable.

(Textes Shuo Yuan – A propos du raisonnement)

Commentaire :

Le musicien Shi Kuang utilise avec perspicacité une comparaison pour indiquer qu'il vaut mieux avoir une faible lumière de bougie plutôt que de « marcher dans l'obscurité », sa parole encourage beaucoup le roi à étudier. C'est également un encouragement pour chaque personne studieuse.

Dialogue entre la marionnette de terre et la marionnette de bois

Le prince Mengchang, nommé Tian Wen, était un grand seigneur réputé du royaume de Qi qui accueillait chez lui plusieurs milliers de personnes de talent. Un jour, il se prépara à partir vers l'ouest pour le royaume de Qin (dans les régions du Shaanxi et du Gansu). Ses conseillers et amis essayèrent par tous les moyens de le convaincre d'annuler ce voyage. Mais il ne les écouta pas, en disant :

– Vous exposez des raisonnements humains pour me dissuader. Je peux les comprendre, inutile d'insister. Si quelqu'un recourait au raisonnement absurde pour me dissuader, je pourrais sans doute y réfléchir.

Le prince avait à peine dit cela qu'un serviteur vint lui rapporter :

– Quelqu'un dehors veut vous dissuader par un raisonnement absurde.

Le prince ordonna au serviteur d'amener le visiteur. Voyant le prince Mengchang, le visiteur commença sa dissuasion :

– Pour venir ici, j'ai traversé le fleuve Zishui, et sur l'eau j'ai vu deux marionnettes, l'une de terre et l'autre de bois, en train de bavarder. La marionnette de bois dit à la marionnette de terre : « Vous avez pour origine la terre, c'est l'homme qui a fait de vous une marionnette par modelage. S'il tombait de la

pluie avec des crues, vous seriez détruite et réduite en un morceau d'argile. » La marionnette de terre, au lieu de réfuter, répondit : « Il est vrai que je peux être déformée par la pluie et les crues, je reviendrais alors à ma première origine. Mais vous, vous êtes faite avec du bois de pêcher du jardin de l'est, c'est l'homme qui vous a transformée en une figurine après séchage et sculpture. A la rencontre de la pluie et des crues vous serez emportée par l'eau, sans savoir où vous installer finalement. Votre Excellence part maintenant pour le Qin, un Etat enclavé des pays voisins, mais nourrissant l'ambition d'occuper la Plaine centrale. Si Votre Excellence y va, elle souffrirait, je crains, comme la marionnette de bois, de maux imprévus.

A ces mots, le prince Mengchang hésita à prendre une décision dans la salle, puis il quitta celle-ci, sans articuler un mot. Il ne parla plus dorénavant du voyage vers l'ouest pour aller au Qin.

*(Textes Shuo Yuan
– A propos des critiques sincères)*

Commentaire :

Le prince Mengchang, plein d'orgueil, n'acceptait les conseils d'aucun vassal. Un de ses vassaux changea de méthode dans ce cas-là, en lui racontant une fable intéressante pour le dissuader et sa méthode s'avéra efficace. Ceci montre qu'une fable qui exprime un point de vue précis peut produire un raisonnement plus convaincant.

L'homme qui parle et l'homme qui agit

A l'époque des Printemps et Automnes (770 – 476 av. J.-C.), il y avait un nommé Weigong qui habitait à Xiakai (aujourd'hui dans le district de Fengtai, province de l'Anhui). Un jour, il ferma la porte de sa maison et pleura à chaudes larmes trois jours et trois nuits, au point que ses yeux furent injectés de sang. Son voisin entendit ses cris et grimpa sur le mur pour le guetter, puis l'interrogea :

– Pourquoi, Monsieur, pleurez-vous si tristement ?

– Notre pays sera ruiné. Comment puis-je ne pas être triste ? répondit Weigong.

– Comment le savez-vous ?

– J'ai entendu dire que, pour un moribond, aucun médecin capable ne peut le soigner ; pour un Etat qui doit être ruiné, aucune méthode excellente n'est assez efficace pour le sauver du déclin. J'ai donné auparavant à plusieurs reprises mes conseils au souverain de Xiakai, mais il y a renoncé et ne veut pas m'écouter, c'est pourquoi je prévois que Xiakai sera immédiatement anéanti.

Son voisin ayant entendu les paroles de Weigong emmena tout son clan familial dans l'Etat de Chu.

Plusieurs années plus tard, le roi de Chu dirigea une troupe puissante pour attaquer Xiakai et occupa la ville de Xiakai d'un seul trait. Le commandant en chef

de la troupe d'assaut n'était autre que le voisin de Weigong. Quand il entra dans la ville, il vit beaucoup de prisonniers et demanda à ses soldats :

– Avez-vous vu parmi les prisonniers mon ancien voisin ?

Les soldats conduisirent Weigong devant leur commandant qui dit à celui-ci :

– Comment cela se fait-il que vous vous trouviez dans une situation si malheureuse ?

Weigong lui répondit :

– Il est naturel que je sois dans une telle situation ! La parole et l'action sont deux choses, celui qui exécute l'action doit commander à celui qui parle en tant que maître. Vous avez pu mettre en pratique ma prévision, mais moi, je n'ai su qu'en parler. Alors, vous êtes le maître, je suis condamné à être esclave : n'est-ce pas le résultat que je mérite ?

Son voisin en informa le roi de Chu qui ordonna de le libérer et l'amena dans le royaume de Chu.

Plus tard, on tira de cette affaire la conclusion suivante : « Une personne de ressources ne peut pas forcément mettre en œuvre son projet, alors qu'une personne douée pour l'action peut sûrement pas proposer de bonnes idées ».

(Textes Shuo Yuan – A propos de la sagesse)

Commentaire :

Certes, Weigong pouvait prévoir la ruine de Xiacaï, mais il ne pouvait pourtant rien faire pour

éviter de souffrir du malheur causé par cette ruine ; finalement, il fut emprisonné et maltraité après la prise de la ville par l'ennemi. Ceci prouve les avertissements et les conseils sont importants, mais il est plus important de montrer son appréciation de la situation et de mettre en action ses idées.

Une place d'honneur réservée à l'ami blessé dans un incendie

Sous le règne de l'empereur Xuandi de la dynastie des Han de l'Ouest (73 – 49 av. J.-C.), le Grand Général Huo Guang, du fait qu'il avait beaucoup contribué à consolider le pouvoir de l'empereur, gagna de celui-ci des faveurs particulières qui s'étendirent jusqu'à ses descendants. Ces derniers, forts de la grâce impériale, vivaient tous dans la débauche et se comportaient de façon insolente. A Maoling, il y avait un lettré nommé Xu Fu, vertueux et loyal, qui vitupéra contre eux :

– Les membres du clan familial du nom de Huo sera anéanti. Ils occupent une place privilégiée au-dessus de tout le peuple, et ils sont en outre arrogants et corrompus, c'est bien un signe qui annonce leur déclin. Confucius a dit que le luxe rend une personne arrogante ; une arrogance excessive conduit au mépris de la dignité de l'empereur, c'est alors une vie qui mène à la révolte. Une personne qui distingue parmi d'autres attire sans doute la jalousie. Aujourd'hui, la famille Huo monopolise toutes les affaires et les nombreuses personnes dans le pays qui ont beaucoup souffert de son despotisme éprouvent de la haine envers elle. Qui plus est, ils s'adonnent actuellement à sa débauche et recherchent leur propre malheur.

Xu Fu présenta alors un rapport à l'empereur en ces termes :

– La famille Huo mène une vie plus somptueuse et luxueuse avec une fortune plus énorme que celle de la cour impériale. Bien que Votre Majesté manifeste de la gratitude à l'égard de l'ancien vassal Huo Guang, il faut imposer de façon modérée des contraintes à la famille Huo, pour empêcher que ses méfaits ne la mènent au déclin.

Xu Fu attendit longtemps sans voir arriver de réponse. Il présenta une deuxième fois un rapport sans pourtant recevoir de réponse comme la fois précédente. A la troisième fois, il reçut une réponse disant que l'empereur « était informé » de la situation.

Plusieurs années plus tard, le clan familial de Huo fut anéanti parce qu'il avait regroupé des courtisans du côté de l'impératrice pour fomenter un coup d'Etat. L'empereur donna des récompenses à Dong Zhong et à d'autres personnes parce qu'ils avaient fait de grands efforts pour réprimer la révolte.

Certains plaidèrent en faveur de Xu Fu. Ils dirent dans leur rapport présenté à l'empereur :

– Jadis, une personne alla rendre visite à son ami. Voyant que celui-ci construisait son foyer et que la cheminée était toute droite vers le ciel, avec à côté un dépôt de bois inflammable, il dit à son ami qu'il fallait rendre la cheminée courbe, et que le dépôt de bois devait être éloigné, sinon, il y aurait un incendie. Son ami lui jeta un regard de mépris. Après quelques jours seulement, la maison de son ami fut détruite par un incendie à cause de la cheminée. Des voisins vinrent l'aider à éteindre les flammes. Pour témoigner

sa gratitude envers ses voisins, il tua un bœuf et prépara du vin pour les inviter au banquet. Les gens qui s'étaient blessés pour éteindre le feu prirent la place d'honneur, et les autres s'assirent à une place arrangée selon l'importance de leur aide fournie, mais l'hôte n'avait pas pensée à la personne qui avait suggéré de changer la forme de la cheminée. S'il l'avait écouté, il n'y aurait pas eu d'incendie et il n'aurait pas été nécessaire de tuer un bœuf et d'acheter du vin. Quand il invita au banquet les voisins après l'incendie, il fut regrettable qu'il n'eût pas songé à cette personne qui avait réellement donné un bon conseil. Il y a peu de temps, le clan familial de Huo a fomenté une révolte ; Xu Fu l'avait depuis longtemps prévue et avait présenté plusieurs fois un rapport pour alerter et prévenir son apparition. Si on avait pris des mesures selon sa proposition, il n'aurait pas été nécessaire de donner récompense aujourd'hui, et la cour impériale aurait été toujours paisible comme maintenant. L'affaire est passée, mais Xu Fu n'a pas reçu la récompense qui lui était due. Espérons que Votre Majesté se rappellera l'histoire concernant la cheminée et le déplacement du bois inflammable, de sorte que les mérites de Xu Fu ne soient pas négligés et qu'il puisse être placé à un rang mérité.

Après avoir lu le rapport, l'empereur octroya à Xu Fu dix pièces de soieries comme cadeaux et lui décerna le titre de conseiller impérial.

(Textes Shuo Yuan – A propos de la sagesse)

Commentaire :

Cette histoire révèle l'importance de la prévision du danger et de la nécessité de parer à l'éventualité d'un péril. Xu Fu était clairvoyant, au point de pouvoir prédire la ruine de la famille de Huo Guang et proposer des mesures préventives, sans doute convenait-il de lui donner une récompense.

Glaner du blé tout en chantant

Un vieillard de cent ans environ, appelé Lin Lei, revêtu d'une veste fourrée, se promenait au printemps dans les champs après la moisson. Tout en chantant, il glanait du blé abandonné à terre.

Confucius vit ce vieillard sur la route menant à l'Etat de Wei. Il tourna la tête vers ses disciples qui l'accompagnaient pendant son voyage, en disant :

– C'est un vieil homme abordable. Qui d'entre vous veut aller converser avec lui ?

Zigong se proposa et se dirigea vers le vieillard dans les champs. Après l'avoir toisé un moment, il poussa un soupir et dit :

– N'avez-vous pas honte, vieil homme, de ramasser le reste de nourriture abandonnée par d'autres personnes et ceci ne vous inspire-t-il pas de repentir ? Comment pouvez-vous donc avoir plaisir à marcher en chantant et à glaner des épis appartenant à d'autres ?

Le vieillard ne cessa pas de chanter ni de marcher. Zigong le suivit et répéta sans cesse la question. Le vieillard leva la tête pour dire :

– De quoi est-ce que je dois me repentir ?

– Jeune, vous n'avez pas étudié avec assiduité. A l'âge adulte, vous avez dédaigné de faire des progrès, et en vieillissant, n'ayant ni femme ni enfants vous ne pouvez faire autrement qu'attendre la mort. Quel plaisir pouvez-vous ressentir à glaner des épis tout en

chantant ? demanda Zigong.

Lin Lei, en souriant, dit :

– Quant à la raison pour laquelle je me sens heureux, les autres en ont aussi, mais ils se font du souci. C'est parce que je n'ai pas étudié avec effort dans ma jeunesse et en grandissant, je n'ai pas saisi la chance favorable, que je peux vivre à un âge si avancé. Du fait que je vieillis et que je n'ai ni épouse ni enfants, je suis insouciant en attendant l'arrivée de mon dernier jour.

Zigong demanda :

– Tout le monde désire avoir une longue vie et a peur de mourir, alors que vous, considérez la mort comme un plaisir. Pourquoi donc ?

– La mort et la vie sont en opposition. Qui meurt ici pourrait naître là-bas. Je comprends que la mort et la vie ne peuvent coexister. Comment puis-je savoir si certaines personnes fascinées par les phénomènes vulgaires du monde extérieur, désirent assidûment avoir une vie plus longue ? Comment puis-je savoir si je serais moins heureux de mourir maintenant que de vivre dans le passé ? dit Lin Lei.

Incapable de comprendre les grands discours du vieillard, Zigong retourna en faire part à Confucius, et celui-ci dit :

– Je savais qu'il était intéressant de discuter avec ce vieil homme. Il est vrai que le résultat répond à mon attente. Néanmoins, le raisonnement qu'il a fait n'a pas atteint un degré parfait.

(Textes de Lei Zi – A propos des signes du Ciel)

Commentaire :

Le vieillard Lin Lei qui ramassait des épis en chantant confond la mort et la naissance, considérant que réfléchir sur le sens de la mort et de la vie est identique. D'après lui, des gens désirent vivement avoir une longue vie, cela est dû à la fascination pour les phénomènes vulgaires du monde extérieur. Le fait est que Lin Lei se contente de vivre sans disputer de rien avec les autres, sa pensée, et surtout l'idée de considérer la mort et la vie comme indépendantes de la volonté de l'homme, correspondent à l'idéologie taoïste de respecter la loi de la Nature.

Se tracasser pour un souci imaginaire

Dans l'Etat de Qi (actuellement dans le district de Qixian au Henan), vivait une personne qui, du matin au soir, craignait que le ciel ne lui tombe sur la tête et que la terre ne s'ouvre sous elle ; elle redoutait aussi de ne pouvoir trouver un abri. Elle était si inquiète qu'elle ne pouvait ni manger ni dormir. Une autre personne, craignant de la voir écrasée de chagrin à cause de ses soucis imaginaires vint l'éclairer en disant :

– Le ciel n'est rien d'autre qu'une masse d'air coagulé. On n'y trouve pas un endroit qui ne soit pas formé de l'air coagulé. Vous vous pliez et vous étirez, ou vous respirez, vous exécutez des mouvements toute la journée. Pourquoi alors vous préoccupez-vous de la chute du ciel ?

La personne de l'Etat de Qi demanda :

– S'il était vrai que le ciel résulte de formation d'air coagulé, le soleil, la lune et les étoiles tomberaient-ils ?

L'autre personne qui voulait le persuader poursuivit :

– Le soleil, la lune et les étoiles ne sont que des masses d'air pouvant répandre de la lumière, elles ne peuvent provoquer aucune blessure, même si elles tombaient.

La personne de Qi reprit :

– Comment faire, si la terre venait à se fendre ?

– La terre est la formation de sols accumulés ; partout s'entassent des sols, on ne trouve pas un endroit qui ne soit couvert de sols. Quand vous marchez et piétinez, ces mouvements s'exécutent toute la journée à terre, pourquoi avez-vous que la terre ne s'ouvre ? répondit l'autre personne.

Ces mots éliminèrent le doute et l'inquiétude chez la personne de Qi qui reprit un air joyeux. Il en fut de même pour la personne qui voulait la persuader.

Changluzi apprit cette affaire et se mit alors à rire. Il dit :

– Les arcs-en-ciel, les nuages, la brume, le vent et la pluie et les saisons ont pour origine l'air coagulé qui forme le ciel ; les montagnes, les fleuves et les mers, le métal et la pierre, le feu et le bois résultent de la superposition des sols qui forment la terre. Si on le sait, pourquoi dit-on qu'ils ne peuvent être détruits ? Le ciel et la terre dans l'immense univers ne sont que des objets mineurs, mais ils sont d'une dimension très importante parmi des choses plus petites. Il est certain qu'ils sont dans l'impossibilité de toucher à leur fin ni à leur limite ; et de même il est certain que les hommes ont de la peine à les conjecturer et connaître. Craindre la destruction du ciel et de la terre, c'est trop d'inquiétude pour une chose aussi lointaine, mais dire qu'ils ne seront pas détruits, c'est aussi un jugement erroné. Le ciel et la terre ne sont pas indestructibles, et ils connaîtront l'extinction. Alors, à la pensée de l'explosion du ciel et de l'ouverture de la terre, comment peut-on ne pas s'en inquiéter ?

Quand Liezi eut appris cette affaire, il rit et dit :

– C'est absurde de dire que le ciel et la terre seront détruits, mais il est également faux de dire que le ciel ne sera pas détruit. Il est impossible de savoir s'ils seront détruits ou non. Comme on ne peut savoir si le ciel et la terre pourront être détruits, il en est de même en ce qui concerne la mort et la vie de l'homme ; le vivant ignore ce qui se passe après la mort et le mort ignore ce qui se passe chez les vivants ; de même, à présent, on ignore les affaires qui eurent lieu dans le passé, dans le passé on ne pouvait savoir ce qui adviendra dans l'avenir. Sur ce, pour quelles raisons faudrait-il se préoccuper de la chute du ciel et de l'ouverture de la terre ?

(Texte Liezi – A propos des signes du ciel)

Commentaire :

Cette histoire nous montre qu'il ne faut pas s'inquiéter pour des choses imaginaires ; cela ne peut apporter que des soucis inutiles et troubler notre esprit. D'autre part, elle se sert du raisonnement persuasif d'une personne de bon cœur pour indiquer que, si seulement on veut bien réfléchir et analyser la loi objective qui régit toutes sortes de choses, il est possible d'éviter de faire des jugements subjectifs et d'agir à aveugle. L'idée originale de l'auteur consiste à persifler la personne de Qi et celle qui la persuade en prétendant qu'il est impossible de savoir si le ciel et la terre peuvent ou non être détruits.

Où l'on se dispute pour un cerf à cause d'un rêve

Un bûcheron de l'Etat de Zheng (aujourd'hui situé dans la municipalité de Xinzheng au Henan) vit un cerf effrayé alors qu'il ramassait du bois pour son feu dans les champs. Il le chassa et le tua. De peur que d'autres personnes ne le découvrent, il dissimula en hâte le cerf dans un fossé sec en le recouvrant avec des branches. Le bûcheron était submergé par une telle joie qu'il ne put, peu de temps après, retrouver l'endroit où il avait caché le cerf. Il crut que c'était un rêve. Sur le chemin du retour, il se plaignit à chaque personne qu'il rencontra, de cette affaire, pensant qu'il avait fait un rêve.

Quelqu'un prêta attention à ce qu'il disait. D'après ce que raconta le bûcheron, une autre personne réussit à retrouver le cerf caché. De retour à la maison, il s'adressa à son épouse :

– Un bûcheron vient de dire qu'il rêve d'avoir tué un cerf, mais en réalité il a oublié où était caché le cerf. Et moi je suis allé me procurer le cerf. Le bûcheron a fait, semble-t-il, vraiment un rêve.

L'épouse demanda :

– Peut-être est-ce vous qui faites le rêve dans lequel un bûcheron découvre un cerf ? Ce bûcheron existe-t-il vraiment ? Maintenant que vous avez gagné un cerf, c'est vous qui avez vraiment rêvé.

– J'ai gagné ce cerf. Qu'importe si j'ai fait un

rêve ou si c'est le bûcheron !

Revenons au bûcheron qui, de retour chez lui, se rappela le cerf qu'il avait tué à mesure qu'il y réfléchissait. Au cours de la nuit, il vit en rêve réellement le lieu où était caché le cerf et la personne qui le découvrait. Le lendemain, à la pointe du jour, le bûcheron marcha le long du sentier aperçu en rêve et trouva la personne qui s'était emparée du cerf mort. Une dispute éclata entre ces deux personnes, et enfin elles durent aller à l'office du district afin que le magistrat statuât sur l'appartenance du cerf.

Le magistrat du district rendit son verdict :

– Bûcheron, vous avez réellement découvert le cerf, mais vous avez cru que c'était un rêve, et plus tard, c'est dans un rêve que vous avez réellement vu le cerf, mais vous prétendez absurdement que c'est la vérité. Il a vraiment pris votre cerf, vous allez en disputer avec lui. D'après son épouse, c'est dans son rêve qu'il avoue avoir pris le cerf à une autre personne. A en juger selon ces mots, personne n'a obtenu le cerf. Maintenant que le cerf est devant vous, qu'il soit partagé moitié-moitié !

En entendant cela, le roi de l'Etat de Zheng s'exclama :

– Tiens ! Je crains que le magistrat du district lui-même ne rêve de partager le cerf pour d'autres personnes.

Il demanda conseil à son premier ministre. Celui-ci répondit :

– Je ne peux non plus distinguer si c'est un rêve ou non. Seuls l'empereur Jaune et Confucius sont capables de juger si l'on est éveillé ou si l'on fait un

rêve. Mais ces deux personnes sont déjà mortes. Qui peut faire la différence entre le rêve et la conscience éveillée ? Il vaut mieux faire en fonction du verdict donné par le magistrat du district.

*(Textes de Liezi
– A propos du roi Muwang de Zhou)*

Commentaire :

Le bûcheron a tué un cerf ; c'est effectivement une réalité, considérée néanmoins comme un rêve. Ni le magistrat du district ni le roi de l'Etat de Zheng, ni le premier ministre n'ont pu faire la distinction. Dans cette histoire, l'auteur fait remarquer qu'il n'y a vraiment pas de différence entre la vérité et le rêve, le réel et l'imaginaire.

Le secret de la longévité

Il y avait jadis une personne qui se vantait de connaître le secret de la longévité. Le roi de l'Etat de Yan (actuellement dans le nord du Hebei et dans l'ouest du Liaoning) envoya un vassal pour apprendre cette méthode, mais avant que celui-ci n'eût réussi à la maîtriser, la personne qui connaissait le secret de la longévité décéda. Le roi de Yan, énervé, en voulut à son vassal et eut l'idée de le condamner à mort. Un courtisan favori du roi émit son opinion :

– Les gens ont généralement peur de la mort plus que d'autres choses ordinaires et pour eux, rien n'est plus important que leur vie. Celui qui se vantait de connaître le secret de la longévité a perdu la vie, comment peut-on faire pour permettre à Votre Majesté de prolonger la vie ?

A ces paroles, le roi de Yan reprit son calme, en écartant l'idée de condamner à mort ce malheureux.

Il y avait une autre personne appelée Qizi qui aurait voulu apprendre le secret de la longévité auprès d'un maître. A l'annonce de sa mort, il soupira en se frappant la poitrine de malchance et se reprocha de n'être pas allé plus tôt pour être initié. Quand un nommé Fuzi en fut informé, il ricana :

– Qizi cherche à apprendre le secret de la longévité. Le maître étant mort, il le regrette. On ne sait pas ce qu'il veut enfin apprendre.

Quand un nommé Huzi apprit cela, il déclara :

– Les paroles de Fuzi ne sont pas justes non plus. Beaucoup de personnes connaissent le principe d'une méthode mais ne peuvent l'appliquer et il ne manque pas de personnes qui peuvent dans la pratique appliquer une méthode sans en connaître le principe. Dans l'Etat de Wei, une personne était forte en arithmétique. Avant sa mort, elle enseigna à son fils les formules d'arithmétique. Bien que son fils connaisse les formules, il ne savait comment faire de calculs d'après ces formules. Quand d'autres personnes se rendaient chez lui pour apprendre à calculer, le fils leur apprenait les formules que son père avait enseignées. Le résultat fut que tous ceux qui venaient apprendre chez lui maîtrisaient les techniques de calcul aussi bien que son père. Dans ce cas ne pourrait-on dire que le maître décédé n'a pas trouvé le secret de la longévité ?

(Textes de Liezi

– A propos de la discussion sur les signes)

Commentaire :

Les souverains de l'antiquité qui pratiquaient le culte de la magie pour obtenir par exemple l'immortalité étaient cruels et stupides. Les paroles de Huzi ont un sens raisonnable mais il conclut que le maître décédé a trouvé le secret de la longévité. C'est une opinion qu'on ne peut pas soutenir.

Laozi cherche à connaître la loi de la Nature

Laozi, fondateur du taoïsme, avait suivi Chang Cong pour apprendre la loi de la Nature. Celui-ci ne parla de rien avec Laozi ; il lui recommanda seulement de méditer pour la comprendre. Inspiré du principe de l'ancienne théorie qui consistait à garder la souplesse pour résister à la rigidité, parfois il regardait, la tête levée, l'arbre et le toit de la maison, parfois se promenait dans la montagne et à côté des ruisseaux, parfois faisait attention à l'ombre projetée par le soleil et, enfin, il comprit que le temps ne pouvait s'arrêter et qu'il ne se retournait pas quand il passait ; l'ombre se présentait avec le soleil mais ne pouvait le précéder, ce qui lui fit comprendre le principe du comportement des personnes vénérables. Ces derniers faisaient tout ce qui correspondait à la loi de la Nature, de la même façon que l'ombre suit naturellement le déplacement du soleil sans déroger à la règle et sans devancer le soleil. De même, le bois placé a posteriori dans une voiture est toujours au-dessus du bois placé antérieurement ; celui qui vient plus tard peut se placer au-dessus : il ne cherche pas à devancer les autres mais il se trouve toujours devant.

En outre, Laozi prit conscience que pour l'homme il fallait agir avec vigilance. La cloche en fer avec un battant en bois peuvent résonner mais il

s'abîme en produisant des sons ; la bougie faite de cire, allumée, émet de la lumière mais elle se consume ; le tigre et le léopard tacheté sont tués par des flèches à cause de leur précieuse fourrure ; les singes sont capables de grimper habilement mais se livrent à des rivalités pour des raisons de compétition. Il en est de même pour l'homme : les personnes belliqueuses peuvent mourir par hasard dans une bagarre à cause de leur insolence ; ceux qui sont doués de ruse et d'éloquence peuvent se trouver dans une situation embarrassante face à des rivaux plus forts. C'est à cause de leur compétence qu'ils se nuisent à eux-mêmes sans pouvoir se protéger ; ou bien c'est leur intelligence qui provoque des dommages au lieu de leur assurer une existence saine. Selon la théorie taoïste, il faut se garder de la hardiesse des personnes téméraires ; elles peuvent se faire remarquer par leur action téméraire dans une région limitée, mais ne peuvent résister à la force unie de nombreuses personnes. Il faut se garder des vues bornées ; une personne qui se bornerait à un seul endroit n'a jamais une vue large. La témérité d'une personne vulgaire et les idées d'une personne inexpérimentée ne permettent pas de s'initier à la théorie taoïste. A condition de ne pas se vanter de son intelligence dans l'étude, de rester modeste bien qu'étant intelligent, de ne pas se contenter d'avoir un courage temporaire et une force personnelle, de rester dans un petit coin et d'avoir une opinion partielle, alors on peut s'adapter à la voie de la Grande Loi.

(Textes Wenzî – A propos de la bonne moralité)

Commentaire :

A partir des phénomènes naturels, Laozi comprend le principe du comportement de l'homme consistant à garder la sérénité et à faire ce qui est conforme à la loi de la Nature. Avec une action téméraire ou une opinion partielle, on ne peut s'initier à la théorie taoïste. Il ne faut pas se vanter de son intelligence ni rester orgueilleux, ceci pour se perfectionner moralement. L'auteur souligne dans cette histoire que la meilleure éducation consiste à donner une instruction sans en parler ; c'est en respectant la loi de la Nature qu'on peut s'adapter à la voie de la Grande Loi.

Distinguer la vérité de la rumeur

Dans l'Etat de Qi (actuellement dans le nord du Shandong) il y avait un bonhomme appelé Huang qui se comportait de façon modeste. Il avait deux filles d'une beauté extraordinaire l'une comme l'autre. Pourtant, Monsieur Huang, par sa modestie, les qualifiait souvent d'ordinaires, voire de laides. Peu à peu, la rumeur se répandit que ses deux filles étaient très laides, et quelques années plus tard, elles atteignirent l'âge du mariage, mais personne n'osa aller demander leur main chez elles.

Dans l'Etat de Wei, un veuf décida d'épouser une fille de Monsieur Huang, bien qu'elle soit, dit-on, laide. Quand elle fut conduite à la maison, il s'étonna de voir qu'elle était aussi belle qu'une nymphe. Ensuite, il dit à chaque personne qu'il rencontrait :

— Monsieur Huang est d'un caractère trop modeste ; il en résulte que ses deux belles filles sont injustement considérées comme laides.

Les paroles du veuf de Wei circulèrent largement. Les filles de Monsieur Huang furent réputées pour leur beauté dans les régions proches et lointaines. Beaucoup d'hommes vinrent chez Huang demander en mariage sa fille et firent des cadeaux somptueux pour se fiancer avec la fille non mariée. Ils furent tous fascinés par sa beauté.

Ses filles avaient une beauté féerique, c'était vrai.

Monsieur Huang, modeste, prétendait qu'elles étaient laides, ce fut la rumeur. La rumeur ne correspond pas forcément à la vérité. C'est en dénonçant l'erreur de la rumeur que l'on trouve la vérité.

*(Textes de Yin Wenzi
– A propos de la Grande Voie)*

Commentaire :

La modestie est une grande qualité, mais trop de modestie peut déformer la vérité et produire des rumeurs. Cette histoire montre que, dans ce monde, la réputation résulte de la vérité, mais qu'elle peut aussi ne pas correspondre à la vérité.

Laozi rend visite au malade

Shang Rong, un homme vertueux et érudit, fut atteint d'une grave maladie. Son élève Laozi, constatant la gravité de sa maladie, demanda :

– Avez-vous, maître, quelque dernière instruction à donner à votre élève ?

– Oui, écoute-moi. Quand tu retourneras dans ton pays natal, il faudra descendre de voiture et marcher à pied, l'as-tu retenu ?

– Oui, maître, quand on quitte son pays, on marche à pied. Et quand on y retourne, il faut aussi marcher à pied. N'est-ce pas ce que vous dites souvent, de ne pas oublier le pays natal ?

– De retour au pays, quand tu rencontres les vieux du village dans la rue, tu dois les laisser passer devant toi en t'inclinant. Le sais-tu ? reprit Shang Rong.

– Oui, maître, respecter les supérieurs comme les parents et les personnes âgées comme des invités, n'est-ce pas le principe de respecter les vieillards, dont vous faites mention souvent ?

Puis, Shang Rong ouvrit la bouche, demanda à Laozi :

– Regarde, est-ce que la langue est encore dans ma bouche ?

– Oui, votre langue est encore là.

– Regarde encore, si mes dents sont là ? demanda encore Shang Rong.

– Non, maître, vous n’avez plus de dents.

Shang Rong continua à demander :

– Sais-tu pourquoi ?

– Oui, maître. C’est ce que vous dites souvent : la dureté et la rigidité engendrent facilement des fractures ; la souplesse et la tendresse causent rarement des dégâts, répondit Laozi.

Shang Rong hocha la tête avec satisfaction :

– La loi de toutes choses dans le monde réside dans ces deux mots, la rigidité et la souplesse.

(Extraits de Shenzi)

Commentaire :

Laozi dit : « La défaite de l’armée est due à la puissance, le bois dur est facilement brisé. Le fort prend le dessous, et le faible prend le dessus. » Cette théorie de Laozi montre que le faible peut vaincre le fort, la souplesse peut l’emporter sur la rigidité. Cette histoire concernant la langue et les dents du vieillard illustre cette conception philosophique.

Xu Wugui est capable de juger les chiens et les chevaux d'après leur apparence

Xu Wugui, un noble ermite, fut présenté par un nommé Ru Shang au roi Wuhou du royaume de Wei (règne : 395 – 370 av. J.- C.). Ce dernier lui dit d'un ton persifleur et consolateur :

– Monsieur, vous avez beaucoup souffert. Maintenant, vous ne pouvez plus mener une vie simple dans les montagnes, et vous descendez de celles-ci pour me chercher, n'est-ce pas ?

– Quelle misère ai-je supportée pour que vous me reconfortiez ? En fait, je viens reconforter Votre Majesté. Pour assouvir ses désirs, Votre Majesté a des plaisirs et des répugnances, ce qui trouble sa vie jusqu'à l'épuisement de ses forces. C'est pourquoi je viens la reconforter.

Le roi de Wei, interloqué, ne trouva pas de réponse. Xu Wugui s'arrêta un moment, puis il poursuivit :

– Je voudrais aussi dire à Votre Majesté que je connais la physiognomonie et suis capable de juger la qualité supérieure ou inférieure du chien et du cheval d'après sa physionomie. Le chien de qualité inférieure, qui désire seulement avoir le ventre plein, a le caractère de renard ou de chat sauvage ; le chien de qualité moyenne, de caractère orgueilleux, lève toujours la tête pour regarder le soleil ; le chien de

qualité supérieure semble oublier son aspect physique. Mais je suis plus capable de juger les chevaux que de juger les chiens. La technique pour juger les chevaux est assez compliquée ; d'après celle-ci, la taille du cheval doit répondre à une règle fixe, la forme du corps doit être identique à la forme d'un crochet ; la règle veut que certaines parties du corps soient angulaires et d'autres parties rondes. Un cheval de ce genre est rare dans ce pays, mais sa qualité est inférieure au meilleur cheval sous le ciel. Celui-ci a une excellente qualité innée, il est à la fois calme et mobile ; il semble se reposer et galoper ; il est si calme qu'il semble oublier son existence, mais quand il se met à galoper, il est si robuste qu'il peut courir sans savoir quand s'arrêter.

A ces mots, le roi de Wei eut l'air plus réjoui ; il rit, et parut moins déconcerté que précédemment.

Xu Wugui dit adieu au roi et quitta le palais en compagnie de Ru Shang. En route, Ru Shang lui demanda :

– Qu'avez-vous dit pour rendre Sa Majesté si contente ? Nous conversons souvent avec elle, le sujet de conversation concernait le *Livre des Odes*, le *Livre des Annales*, le *Livre des Rites* et la musique, ou l'art de la guerre. Innombrables sont les personnes qui ont rendu beaucoup de services à Sa Majesté et accompli de brillants exploits, mais nous n'avions jamais vu Sa Majesté avec un visage aussi épanoui. Dis-moi, de quoi as-tu parlé ?

– Rien d'autre, je lui ai dit seulement que je connaissais la technique pour juger les chiens et les chevaux, répondit Xu Wugui.

Ru Shang, étonné, interrogea :

– Est-ce vrai ?

– Probablement, vous n'avez pas entendu parler de ce qui concerne les exilés de la région de Yue, répondit Xu Wugui. Ils disent qu'au départ, quand ils ont quitté leur pays, ils étaient très contents de rencontrer des gens venant de leur terre ; après une dizaine de jours, ils étaient excités de voir des objets venant de leur pays ; après avoir passé un an dans un pays étranger, ils étaient transportés de joie quand ils voyaient leurs compatriotes. Plus ils sont exilés longtemps dans le pays étranger, plus ils s'attachent profondément à leur pays natal. Quant aux réfugiés qui vivaient d'un bout à l'autre de l'année dans la montagne désertique, en entendant des piétinements, ils étaient saisis d'émotion. Pour une fois que des frères et des amis venaient bavarder avec eux ! Il y a longtemps que Sa Majesté n'a pas entendu une parole agréable, et le pire, c'est que personne ne peut s'entretenir sincèrement avec elle. Je pense que c'est là la raison qui fait jubiler Sa Majesté !

(Essais de Zhuangzi – Xu Wugui)

Commentaire :

L'auteur estime qu'on ne peut garder l'esprit serein et faire ce qui correspond à la loi naturelle, parce que de multiples passions perturbent l'esprit, par exemple, les plaisirs, l'amour ou la haine, le jugement juste ou erroné, les disputes pour un

avantage et le souci de réputation etc., au point que l'esprit de l'homme en est troublé et sa force épuisée. Xu Wugui disait finement que le chien et le cheval, lorsqu'ils oublient leur aspect physique, sont les meilleurs, de même, la meilleure conduite pour l'homme est de garder un esprit serein face au changement des choses dans l'univers.

La dispute des antennes de l'escargot

En l'an 349 av. J.- C., le roi Wei Ying du royaume de Wei, et le roi Tian Mou du royaume de Qi, conclurent un traité d'alliance, selon lequel, les deux Etats devaient entretenir des relations amicales et ne pouvaient se déclarer la guerre. Mais quelques années plus tard, le roi de Qi ne respecta pas le traité et monta une attaque contre le roi de Wei. A cette nouvelle, le roi de Wei, hors de lui, chercha à envoyer un assassin pour tuer le roi de Qi, Tian Mou. Apprenant cela, Gongsun Yan, commandant de l'armée de Wei, ressentit une grande humiliation, et s'adressa au roi de Wei :

– Votre Majesté est le souverain d'un Etat qui dispose d'une puissante troupe et de mille chars de combat, au lieu de les utiliser, elle va envoyer un seul homme pour tenter un assassinat. C'est vraiment une action indécente. Il vaut mieux que Votre Majesté me permette de diriger une troupe de deux cent mille soldats pour attaquer le royaume de Qi ; d'abord on prendra ses villes avant de s'emparer de ses habitants et de ses bêtes de somme, ce qui fera peur au roi de Qi ; celui-ci, accablé de chagrin et de soucis, sera certes gravement malade. Puis, on en profitera pour pénétrer en profondeur dans son pays, expulser son commandant de l'armée, et capturer le roi de Qi. A ce moment-là, Votre Majesté pourra le châtier comme

elle veut, ou battre son dos ou rompre sa colonne vertébrale, et après, Votre Majesté s'en retournera en vainqueur. Ne serait-ce pas mieux que de manigancer son assassinat par un guerrier ?

Quand Gongsun Yan finit de parler, un autre courtisan du roi de Wei, appelé Ji Zi, le désapprouva et donna son opinion :

– On dit souvent que l'homme honnête a l'esprit vertueux, et s'oppose à la guerre. On peut comparer la relation entre le royaume de Qi et le royaume de Wei à la construction d'un mur de sept *zhang* (soit d'une hauteur d'une vingtaine de mètres). On consacre de grands efforts à sa construction mais on le détruit juste avant son achèvement à cause d'une petite négligence. On gaspille inutilement des forces humaines et matérielles, c'est en fin de compte regrettable pour tout le monde. Pensez donc, avant la trahison du serment, les deux pays ne connurent pas de conflits durant sept ans. On a mis fin aux entreprises militaires et encouragé les activités culturelles. Renoncer à la guerre, c'est le fondement de la stabilité des deux pays. Si on adopte l'opinion de Gongsun Yan, le royaume sera ruiné, et des troubles surgiront. Il ne faut pas l'écouter.

Une autre personne à côté du roi, nommé Huazi, après avoir écouté ces deux courtisans, considéra que leur opinion était l'une et l'autre indigne d'être suivie. Il dit au roi de Wei :

– Celui qui pousse par des paroles habiles à monter une attaque contre le royaume de Qi est sans aucun doute l'instigateur de troubles, mais celui qui empêche par son éloquence de mobiliser des soldats

pour la défense du pays est également un traître de l'Etat. Ni l'un ni l'autre ne peuvent éviter d'avoir une opinion erronée et discerner le bien du mal ; ils sèment le trouble parmi la population.

Le roi de Wei, n'ayant pas compris ses paroles, interrogea Huazi :

– D'après vous, comment faut-il régler cette affaire ?

– Le principe suprême de la doctrine taoïste consiste à garder la pureté et la sérénité, à oublier le monde extérieur et soi-même. Si Votre Majesté pouvait abandonner ses désirs et agir selon la doctrine taoïste, la rivalité et la dispute se dissiperaient d'elles-mêmes, répondit Huazi.

Le roi de Wei resta muet après avoir écouté ses paroles, mais celles-ci firent réfléchir Hui Shi posté sur le côté. Après la séance d'audience, Hui Shi alla rendre visite à un homme de talent du royaume de Wei, nommé Dai Jinren, et lui proposa de demander audience au roi de Wei.

Après avoir salué le roi de Wei, Dai Jinren lui demanda :

– Votre Majesté a-t-elle vu l'escargot ?

– Oui, bien sûr. C'est une espèce de petit mollusque.

– Votre Majesté sait-elle que sur la tête du mollusque a eu lieu un combat entre deux pays ? L'un se trouvant sur l'antenne gauche se nommait Chu, et l'autre sur l'antenne droite se nommait Man. Ces deux pays, pour se disputer un territoire, se mirent à se battre et au bout de chaque combat, il y avait souvent des dizaines de milliers de morts et de blessés.

Chaque combat durait plus d'une dizaine de jours.

Le roi de Wei répliqua avec impatience :

– Hé, ce n'est pas la vérité, mais une histoire aussi absurde qu'incroyable.

– Votre Majesté peut le dire, mais la raison est la même. Votre Majesté pense-t-elle que le Ciel et la Terre soient immenses et infinis ?

– Oui, le Ciel et la Terre n'ont pas de limites.

– Voilà ce qui est juste. Pour une personne qui s'initie à la doctrine taoïste, son esprit est à l'extérieur de l'immense univers sans limites, mais son corps est dans l'un des pays qui existent sous le ciel. Peut-on dire que cet état de chose soit réel ou irréel, grand ou petit ?

– A votre guise, répondit le roi de Wei.

– Et alors, un pays, aussi grand soit-il, est dérisoire dans l'univers, voire négligeable. N'est-il pas si petit qu'il paraît irréel ?

– Oui, d'accord.

– Si Votre Majesté approuve ce point de vue, qu'elle réfléchisse encore : le royaume de Wei est un pays peuplé, sa capitale siège à Daliang, où habite le roi. Mais ce pays, Daliang et son roi sont si petits dans l'univers qu'ils semblent irréels. Cela ne ressemble-t-il pas aux pays irréels Chu et Man sur la tête de l'escargot ?

Le roi de Wei l'admit :

– Il semble qu'il n'y ait pas de différence.

Puis Dai Jinren salua le roi et partit. Le roi de Wei était décontenancé comme s'il avait perdu quelque chose. Quand Hui Shi vint le voir, le roi s'adressa à lui :

– L'invité qui vient de partir est vraiment intelligent ; son raisonnement est tel que même les anciens grands philosophes ne peuvent rivaliser avec lui.

– Le jugement de Votre Majesté n'est pas une exagération, dit Hui Shi. C'est pareil que de souffler de l'air à travers un trou pour produire des sons. Souffler dans les trous de la flûte et du cor peut émettre des sons retentissants, mais souffler dans un trou sur l'épée produit un son léger et fin. Tout le monde fait l'éloge des souverains clairvoyants de l'ancien temps, Yao et Shun, mais ces éloges, en comparaison avec la sagesse de Dai Jinren, sont pareils au souffle dans un trou sur l'épée, le son est si léger qu'il ne peut attirer l'attention de personne.

*(Essais de Zhuangzi
– A propos de la règle Yang)*

Commentaire :

Cette histoire critique sévèrement les souverains belliqueux du temps jadis. Pour satisfaire leur avidité, ils ne dédaignaient pas de provoquer des guerres et de tuer des civils pour se disputer un territoire et des villes. L'auteur les méprise, comme s'il s'agissait seulement d'une guerre sur l'antenne d'un escargot. En recourant à la raillerie et à la critique, l'auteur exprime son opposition ferme à la guerre. Car, du point de vue de la doctrine taoïste, la guerre entre les souverains des pays, bien qu'étant très importante pour l'humanité, est une chose insignifiante dans l'univers infini. On ne mérite pas de la faire ni d'en parler.

Bai Ju pleura pour le mort

Bai Ju, élève de Laozi, dit un jour à son maître :

– Maître, je vous prie de me permettre de faire le tour du monde.

Laozi lui jetant un regard, dit :

– A mon avis, tu n'en as pas besoin. Le monde dont tu parles est comme ici. A quoi bon voyager au lointain ?

Bai Ju ne l'écouta pas et insista pour voyager au lointain. Laozi ne le dissuada plus et lui demanda :

– Par où vas-tu commencer ton voyage ?

– Je compte aller d'abord à l'Etat de Qi.

Laozi resta muet.

A son arrivée à l'Etat de Qi, Bai Ju vit par hasard le cadavre d'un supplicié exposé dans la rue. Il s'empessa de s'approcher du cadavre, enleva sa veste pour le couvrir, puis, il éclata en sanglots vers le ciel :

– Quelle pitié ! Pourquoi ce mort ? Pourquoi les malheurs sous le ciel tombent sur vous ? Les hommes au pouvoir disent de ne pas se livrer au pillage ni au massacre. Mais ils ignorent que la distinction entre l'honneur et le déshonneur dans le pays est la cause de nombreux vices, l'accumulation des biens est à l'origine de disputes. Il existe déjà des vices et des disputes incessantes, le peuple vit dans la misère. Qui peut faire en sorte qu'il n'y ait pas de personnes comme vous ? Le monde actuel est pire que dans l'antiquité. A l'époque antique, celui qui régnait sur le

peuple apportait des avantages au peuple en imputant les fautes à lui-même, attribuait ce qui était juste au peuple. Quand le peuple avait un manque à gagner, il se le reprochait intérieurement. Mais aujourd'hui, le souverain cache la vérité, trompe le peuple simple et naïf ; s'il rencontre une affaire difficile, il ne fait pas ce qu'il faut pour la régler, mais châtie d'autres personnes. Cela veut dire qu'il force des gens à s'engager dans une voie plus éloignée, mais il leur reproche de ne pas faire tous leurs efforts. En outre, quand les gens ont perdu leur intelligence et leur force, il utilise des artifices pour les tromper. Peu à peu, on aboutit sans aucun doute au mensonge. Certaines personnes qui épargnent leurs forces deviennent malhonnêtes ; d'autres peu intelligentes se livrent à l'escroquerie ; ceux qui sont à court d'argent se livrent au pillage. Aujourd'hui, quand on a commis des fautes comme les vôtres, à qui faut-il adresser des reproches pour être juste ?

*(Essais de Zhuangzi
– A propos de la règle Yang)*

Commentaire :

Cette histoire montre que le dominateur veut imposer sa conception de la division hiérarchique et qu'il s'acharne à amasser des richesses, il en résulte que sous sa domination, les gens simples ont l'idée de disputer des titres honorifiques et des avantages, voire de commettre des fautes. L'auteur considère que le

monde actuel est moins bien que celui de l'antiquité, que celui qui gouverne le pays doit le faire selon la loi de la Nature, d'abord, purifier son cœur et éliminer ses désirs de possession, attribuer honneur et avantages aux gens simples.

Le pêcheur au bord du fleuve Weishui

Vers la fin de la dynastie des Shang (XI^e siècle av. J.- C.), le roi Wenwang des Zhou menait une tournée d'inspection dans la région de Zang, quand il vit au bord du fleuve Weishui une personne en tenue de pêcheur en train de pêcher. Mais celui-ci n'avait ni appât ni hameçon. Le roi Wenwang se dit que c'était un noble ermite qui, ne tenant pas compte de la réussite ou de la perte, préférait une vie libre. Il pensa pourquoi ne pas lui proposer d'administrer les affaires d'Etat ? Mais il craignait également que cela ne lui attire la critique de ses parents et de ses ministres. Le lendemain matin, il convoqua ses ministres en audience et, fit semblant de leur demander conseil :

– J'ai vu en rêve hier soir un homme de talent avec un visage basané et barbu, chevauchant un cheval robuste à sabots rouges. Il m'a dit qu'il fallait confier les affaires de notre pays à un sage dans la région de Zang. C'est grâce à lui que la population évitera les fléaux de la guerre.

Les ministres répondirent avec empressement :

– Le roi défunt Ji Li (père du roi Wenwang) avait le visage basané et barbu, il avait coutume de chevaucher un cheval robuste avec des sabots rouges. N'est-ce pas le roi décédé qui vous a averti en rêve ?

– Vous avez peut-être raison ; rien n'empêche de recourir à une divination pour demander conseil à

Dieu, dit le roi Wenwang.

– On peut recourir à une divination si on a des doutes. Maintenant qu'on peut affirmer que c'est le roi décédé, est-il encore nécessaire d'utiliser une divination ? répondirent les ministres.

– Eh bien, agissons comme vous le dites !

Ceci dit, le roi Wenwang alla en personne à la rencontre du pêcheur nommé Zang au bord du fleuve Weishui, lui décerna le titre d'assistant du chancelier pour qu'il pût l'aider à gérer les affaires d'Etat.

Lorsque ce nommé Zang aidait le roi à administrer les affaires, il exécutait les lois établies sans en annuler un seul article, et n'ajoutait pas de nouvelles lois dans les régions éloignées où la loi du gouvernement n'avait pas été promulguée. Trois ans après, lors d'un voyage d'inspection dans le pays, le roi Wenwang constata ceci : dans les hôtels il n'y avait personne qui cherchât à lui faire des remontrances ; les officiers des gouvernements locaux ne se vantaient pas de leurs mérites accomplis, on n'employait pas l'unité de mesure d'autres pays, le peuple du pays vivait en paix, dans les régions centrales et éloignées on exécutait les mêmes règlements et ce en bonne coopération. Le roi Wenwang demanda à Zang comment on était parvenu à une telle situation. Celui-ci répondit :

– Maintenant, le pays est unifié, on n'a plus besoin de rassembler des personnes pour écouter leurs conseils. Ces gens-là n'ont rien à faire, il est naturel qu'ils soient partis et que les hôtels qui les accueillaient soient vides. Les officiers du gouvernement ne se vantent pas de leur talent, ils respectent la loi et

conjuguent leurs efforts au lieu d'exagérer leurs succès ou de disputer des profits ; l'unité de mesure étant unifiée, le peuple peut vivre en paix et uni. Les seigneurs de différents fiefs n'osent pas provoquer de révolte contre le roi. C'est pourquoi dans ce pays, les gens en haut comme en bas sont disciplinés et la situation est stable dans toutes les régions.

Le roi Wenwang des Zhou, pour témoigner de son respect pour le talent de Zang dans l'administration des affaires d'Etat, lui décerna le titre honorifique de précepteur royal, et comme un élève, il apprit avec modestie auprès de lui.

— Une politique comme celle menée aujourd'hui convient-elle à tous les pays du monde ?

En entendant les paroles du roi Wenwang, Maître Zang eut une mine perplexe, sans savoir quoi répondre.

Le lendemain matin, Zang s'occupa comme d'habitude des affaires d'Etat. Dans la nuit, il n'hésita pas à donner sa démission, et s'en retourne vivre en ermite.

Maître Zang administrait le pays en fonction du principe qui consiste à ne pas faire ce qui désobéit à la loi naturelle. Le succès de cette politique n'était pas dû à la volonté de l'homme, mais il s'agissait de l'évolution naturelle. La loi naturelle ne veut pas que l'on cherche à obtenir l'honneur, mais que l'on se retire après avoir accompli des succès. Car, cette politique était efficace pour administrer l'Etat de Zhou à ses débuts, mais elle n'était évidemment pas applicable à tous les autres pays. Tout le monde ne peut s'en rendre compte. Yan Hui, un disciple du penseur Confucius, demanda à son maître :

— Est-ce vrai que le comportement et l'esprit du



roi Wenwang de Zhou sont tels que tout le monde le respecte ? On dit souvent qu'un homme honnête ne parle pas de rêve ; pourquoi le roi Wenwang veut-il utiliser le rêve pour annoncer une chose réelle ?

– Ne donnez pas libre cours à votre pensée, lui répondit Confucius. Le roi Wenwang a confié la responsabilité de régler les affaires d'Etat à Zang, sans lui imposer sa propre volonté. Parce qu'il observait la loi de l'évolution naturelle et qu'il ne plaçait pas sa volonté au-dessus de tout. Maître Zang, ayant compris cette philosophie profonde, guidait la conscience du peuple ignorant en fonction de celle-ci et cela répondait au désir des habitants. Quant au rêve du roi Wenwang, c'est également une méthode pour respecter l'évolution naturelle. Il n'y a rien d'étonnant.

*(Textes de Zhuangzi
– A propos de Tian Zifang)*

Commentaire :

L'histoire raconte que le roi Wenwang de Zhou conféra les affaires du pays à un nommé Zang et que celui-ci réussit à mettre en ordre le pays en trois ans. Ce fait montre que la politique basée sur la théorie taoïste était efficace dans la pratique ; mais quand le roi Wenwang de Zhou voulut étendre son influence aux autres pays, Maître Zang partit la nuit même sans lui dire adieu. Ceci montre qu'un initié de la doctrine taoïste ne souhaite pas conquérir le pouvoir.

L'empereur Jaune et le berger

Il y a quatre ou cinq mille ans, un chef de tribu Xuanyuan, appelé Huangdi (l'empereur Jaune), s'appliquait à l'étude de la philosophie ; il alla spécialement rendre visite à un nommé Dawei dans le mont Juci (aujourd'hui le mont Dawei dans le district de Mixian au Henan). Il avait six compagnons de voyage : Fang Ming conduisait la voiture, Chang Yu lui tenait compagnie à sa droite, Zhang Ruo et Xi Peng conduisaient le cheval à l'avant, Kun Meng et Hua Ji marchaient derrière la voiture. Mais quand ils arrivèrent aux environs de la ville de Xiangcheng, au sud du mont Dawei, ils s'égarèrent, ne sachant où aller. Juste à ce moment, arriva un jeune garçon qui faisait paître les chevaux. Huangdi alla à sa rencontre et lui demanda :

- Excusez-moi, savez-vous où est le mont Juci ?
- Oui, je le sais.
- Et connaissez-vous Dawei ? Où habite-t-il ?
- Oui, je le sais aussi.

La réponse étonna Huangdi qui se dit : « C'est un enfant formidable qui connaît non seulement le siège du mont Juci, mais encore la demeure de Dawei. C'est sûrement une personne hors du commun qui est un ami de Dawei. Pourquoi ne pas écouter avant tout son opinion sur l'administration des affaires du pays ? »

Sachant que Huangdi voulait se renseigner sur la

manière de gérer des affaires du pays, le jeune garçon répondit :

– Celui qui est au pouvoir du pays et l'administre est comme ce que nous sommes maintenant. Chacun veille sur soi-même, sans se laisser mener par le désir. Sans désir, il n'y a pas de soucis, et ainsi, pas de dispute pour des gains, et de la sorte le peuple peut vivre en paix. A quoi bon chercher cette manière ?

– Auparavant, poursuivit-il, quand j'étais très jeune, j'ai voyagé dans le monde tumultueux. Souffrant de vertige, je ne pouvais m'initier à la doctrine taoïste véridique. Plus tard, un vieillard me dit que « vous devez prendre une voiture qui change d'aspect chaque jour, faire le voyage le jour et vous reposer la nuit, errer dans les champs au dehors de Xiangyang, ainsi votre maladie sera guérie. » J'ai suivi son conseil, non seulement je suis rétabli, mais je peux aussi comme aujourd'hui me dégager de tous désirs matériels et errer partout dans le monde. Je pense que le principe de régner sur un pays est presque pareil à celui de prendre soin de son corps et de son esprit. Je n'ai pas besoin d'en parler en détail.

Huangdi semblait comprendre sa parole et dit en soupirant :

– Ce que vous dites, gouverner un pays n'est pas votre affaire, ni la mienne. Il n'empêche que je demande malgré moi, où peut-on trouver une méthode pour gouverner le pays et civiliser les habitants de ce pays ?

Le jeune garçon garda le silence. Huangdi répéta la question. Le garçon poursuivit :

– Celui qui gouverne un pays gère le peuple :

cette affaire n'est pas le propre d'un homme sage. Puisque vous me demandez avec insistance, je vous apprends que c'est comme élever les chevaux, il faut éliminer le cheval rétif, c'est-à-dire celui qui n'obéit pas à l'ordre et nuit aux autres. Pour elle qui gouverne un pays, il est très important de se cultiver moralement, elle doit d'abord obéir à l'ordre, savoir ce qu'elle doit faire selon la loi de la Nature. Dans le cas contraire, c'est comme un cheval désobéissant, elle peut nuire à d'autres.

Les paroles du berger éclaircissent immédiatement l'esprit de Huangdi ; celui-ci rendit encore une fois le salut respectueusement, en disant qu'il avait rencontré le « Maître céleste » Dawei. A la tête de sa suite, il dit adieu au jeune garçon et s'en retourna.

*(Essais de Zhuangzi
– A propos de Xu Wugui)*

Commentaire :

Cette histoire révèle que celui qui a l'ambition de gouverner un pays peut porter préjudice à ce pays. Mais lorsqu'une personne au pouvoir a le cœur pur et respecte la loi de la Nature, au lieu d'être un cheval rétif qui fait du mal, il peut éliminer les facteurs de troubles qui nuisent à l'ordre du pays. L'histoire démontre également que le principe pour gouverner un pays et celui pour se cultiver sont identiques. La méthode pour se cultiver consiste à suivre la loi naturelle et à vivre sans souci.

Le discours sur la nature de l'épée

Le souverain de l'Etat de Zhao (aujourd'hui situé dans le centre du Shanxi et dans le sud-ouest du Hebei), le roi Wenwang de Zhao (règne : 298 – 266 av. J.- C.), était passionné d'escrime. Il hébergeait trois milliers de guerriers qui se livraient jour et nuit au concours d'escrime dans son palais. Bien que chaque année une centaine de guerriers mourussent, le roi Wenwang de Zhao, stimulé par son plaisir, ordonna de poursuivre le jeu. Trois ans après, il fut las de s'occuper des affaires d'Etat, si bien que son pays devint de plus en plus vulnérable et que les princes des autres pays l'épiaient à la dérobée et s'apprêtaient à lancer une attaque pour l'anéantir. Le message parvint à l'oreille du fils du roi de Zhao, le prince héritier Kui. Ce dernier, plein d'inquiétude, discuta avec sa suite pour essayer de persuader son père de cesser ses concours d'escrime. Certains lui proposèrent de demander conseil à Zhuangzi. Le prince héritier suivit cette proposition et envoya un homme avec une grosse récompense inviter Zhuangzi.

L'envoyé se rendit chez Zhuangzi et lui expliqua le but de sa visite, en lui présentant le cadeau comme récompense. Zhuangzi voulut avoir une entrevue avec le prince héritier mais il refusa la récompense.

Zhuangzi se rendit chez le prince héritier et lui demanda :

– Quel que soit votre problème, vous pouvez me convoquer ; pourquoi donner une récompense si importante ?

Le prince héritier répondit avec politesse :

– Connaissant depuis longtemps votre perspicacité et votre érudition, je vous demande votre aide, au prix d'une grosse récompense. Mais si vous la refusez, je n'ose vous demander votre aide.

Zhuangzi, après réflexion, dit au prince héritier :

– Selon la parole de l'envoyé, Votre Altesse me demande de persuader le roi de renoncer à sa folle passion. S'il est vrai que je vais le persuader, cela va contrecarrer les désirs du roi en haut et ne répondra pas à la volonté de Votre Altesse en bas ; c'est un forfait qui me vaudra la mort. Ne pouvant rester la vie, à quoi bon accepter vos mille taëls d'or ? Si je pouvais persuader le roi selon votre avis, l'Etat de Zhao est si grand qu'on pourrait y trouver ce que l'on veut, qui peut donc tenir compte d'une petite récompense de mille taëls d'or ?

Le prince héritier, jugeant les paroles de Zhuangzi raisonnables, ne parla plus de récompense, mais soucieux, il avertit Zhuangzi :

– Les invités du roi sont tous des guerriers, qui ont tous une allure martiale, les cheveux hirsutes, une tenue négligée et excentrique, et qui, les yeux écarquillés, ne parlent à personne. Je crains, Monsieur, qu'avec votre tenue de lettré, vous ne puissiez parvenir à votre but.

Zhuangzi le consola :

– Ne vous inquiétez pas. Je connais les règles de l'escrime, il suffit de préparer pour moi une tenue

d'escrimeur.

Trois jours plus tard, Zhuangzi, vêtu d'une tenue d'escrimeur, alla avec le prince héritier voir le roi de Zhao. Ce dernier les attendait, l'épée dans la main. Zhuangzi ne ralentit pas sa marche en baissant la tête, ni s'agenouilla devant le roi. Le roi, énervé, l'interrogea :

– Qu'avez-vous, Monsieur, à me dire de si important qu'il faut que le prince héritier l'annonce d'avance ?

– J'ai entendu dire que Votre Majesté aimait l'escrime, aussi ai-je demandé spécialement au prince héritier de lui proposer en priorité ma théorie de l'escrime.

– Quelle technique d'escrime si particulière proposez-vous pour oser dire ces mots ?

– Je ne dis rien si on ne s'intéresse pas à ma théorie de l'escrime. En ce qui concerne l'escrime que je connais, elle permet de tuer une personne à l'écart de dix pas, et d'anéantir tous les êtres vivants jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une seule personne à mille *li* à la ronde.

Le roi de Zhao rempli de joie, s'écria :

– Votre épée ne serait-elle pas une épée incomparable sous le ciel ?

– Selon la théorie de l'escrime, au départ, on montre à dessein une faute d'escrime à l'adversaire pour l'attirer dans le piège. Il faut prendre d'assaut l'adversaire, mais pointer avant que l'ennemi ne le fasse. C'est une théorie de l'escrime à savoir, esquiver et rester prudent, ouvrir d'abord la voie en favorisant l'avance de l'adversaire, et immédiatement après,

saisir l'occasion pour atteindre au but le premier.

Après avoir fini de parler, Zhuangzi chercha à pratiquer une séance d'escrime avec le roi de Zhao.

Le roi de Zhao dit :

– Aujourd'hui, restons-en là. Je vous prie, Monsieur, de retourner à l'hôtel pour vous reposer. Quand je serai bien préparé, nous ferons un duel.

Le lendemain après le départ de Zhuangzi, le roi de Zhao commença à sélectionner les guerriers. Pendant sept jours de suite, plus de soixante guerriers furent blessés ou périrent dans le duel. Enfin, il réussit à choisir six personnes pour participer au combat avec Zhuangzi.

Ce jour-là, le roi de Zhao convoqua Zhuangzi dans son palais, et il s'adressa à celui-ci en montrant du doigt les guerriers :

– Vous rivaliserez à l'escrime avec eux, qu'en pensez-vous ?

– J'attends depuis longtemps ce jour, répondit Zhuangzi.

– Quel type d'épée employez-vous ? Une épée longue ou courte ?

– Cela m'est égal, je peux manier n'importe quel type d'épée. Mais j'ai trois épées. Votre Majesté veut-elle en choisir une à ma place ? Puis qu'on se livre au combat, d'accord ?

– Ne sachant quelles sont vos trois épées, je veux vous écouter, si vous voulez en parler.

– L'une s'appelle l'épée du Fils du Ciel, une autre est appelée l'épée du seigneur, et la dernière est appelée l'épée des gens simples. Laquelle Votre Majesté veut-elle que je prenne ?

Le roi de Zhao, avec curiosité, demanda :

– Qu'est-ce que l'épée du Fils du Ciel ?

– L'épée du Fils du Ciel, dit Zhuangzi, elle a le mont du Yanshan et la ville de Pierre pour pointe, l'Etat de Qi et le mont Taishan pour lame, l'Etat de Jin et celui de Wei pour dos, l'Etat de Zhou et celui de Song pour anneau décoratif frontalière, l'Etat de Han et celui de Wei pour manche ; les ethnies réparties dans les régions frontières conquises par son prestige obéissent à son ordre. Elle peut faire prospérer tous les êtres et répondre au changement des quatre saisons. Elle peut contrôler la mer Bohai au plus loin et le mont Beiyue au plus près, gouverner le pays selon la théorie des cinq Eléments constitués du métal, du bois, de l'eau, du feu et de la terre, discipliner les habitants en leur donnant motifs ou châtement. Son action repose sur la règle naturelle du *yin* et du *yang* : durant la saison du printemps et celle de l'été où les êtres prospèrent, elle ne bouge pas ; en automne et en hiver où les êtres dépérissent, elle peut être employée. Ce type d'épée, une fois mise en action, avance irrésistiblement ; soulevée, elle peut atteindre on ne sait quelle hauteur ; abaissée, elle peut pénétrer on ne sait quelle profondeur ; si on l'agitait, rien ne pourrait rester près d'elle. Vers le haut, elle peut piquer les nuages flottants, et vers le bas, elle peut rompre le fondement de la terre. Quand on se sert de ce type d'épée, on peut aider le Fils du Ciel à régner sur tous les pays. C'est ce qu'on appelle l'épée du Fils du Ciel.

Le roi de Zhao l'écouta, très étonné, et questionna :

– Qu'est-ce que l'épée du seigneur ?

– Pour l'épée du seigneur, les personnes perspicaces et vaillantes constituent sa pointe, les personnes intègres composent sa lame, son dos est formé des personnes sages, son anneau est fait des personnes dévouées, son manche est formé des personnes d'élite. Elle est coulée tout en imitant les phénomènes du ciel et de la terre et en fondant le sentiment des êtres. Si on avance en la portant, personne ne peut nous empêcher de passer ; quand elle pique en haut, rien en haut ne peut lui échapper ; quand elle frappe en bas, rien en bas ne peut lui échapper ; quand on la manie, aucun ennemi n'ose s'approcher d'elle. Cette épée est ornée en haut par la voûte céleste toute ronde où brillent les étoiles, le soleil et la lune, et incrustée en bas par des monts et des rivières, elle est employée ou cachée selon les quatre saisons. Son action répond à la volonté du peuple, aussi possède-t-elle la force de la foudre, et le peuple dans tous les pays obéit à son prestige. C'est ce qu'on appelle l'épée du seigneur.

– Et l'épée des gens simples, continua à demander le roi de Zhao.

– Avec celle-là, des gens aux cheveux épars lancent des coups au cou en haut, ou au ventre en bas. Il n'y a pas de différence avec le combat de coqs. Ce type d'épée n'est utile ni pour l'Etat ni pour la famille, c'est peu important de la posséder. Je regrette profondément que Votre Majesté, un roi digne du nom de Fils du Ciel, n'utilise que l'épée des gens simples.

Le roi de Zhao en prit immédiatement conscience, et il s'empressa de conduire Zhuangzi en le tirant par la main dans la salle du palais, ordonnant

de préparer un banquet en son honneur. Zhuangzi prit place, mais le roi de Zhao excité et agité, fit les cent pas dans la salle.

Zhuangzi le rassura :

– Votre Majesté est priée de s’asseoir, et elle aura naturellement l’esprit calme. Aujourd’hui, sur son ordre, j’ai exposé fidèlement ma théorie de l’escrime et maintenant, je dois m’en aller.

Après sa discussion sur la théorie de l’escrime avec Zhuangzi, le roi de Zhao s’enferma dans son palais pour se recueillir pendant trois mois. Les guerriers, ne pouvant plus gagner ses faveurs, se sentirent si honteux qu’ils se tuèrent avec rage.

*(Essais de Zhuangzi
– A propos de la théorie de l’escrime)*

Commentaire :

Zhuangzi fait une distinction de nature entre l’épée de Fils du Ciel, l’épée du seigneur et l’épée des gens simples et montre qu’il est regrettable que le roi de Zhao, avec sa noble qualité de Fils du Ciel, se passionne pour l’épée des gens simples. Et finalement il réussit à convaincre le roi de Zhou de faire cesser les duels à l’épée. L’histoire démontre que le souverain doit s’appliquer à bien gouverner le pays au lieu de se dévoyer par les plaisirs personnels.

Un grand talent révélé tardivement

Trois ans avaient passé depuis que le roi Zhuangwang de Chu (? – 591 av. J.-C.) était au pouvoir. Entre-temps, il n'avait pas émis un seul décret royal, ni accompli de réalisations politiques importantes. Constatant une telle situation, les ministres de la cour s'inquiétaient intérieurement pour le destin du pays.

Un jour, le chancelier, assis à côté du roi de Chu, discuta avec lui des affaires d'Etat et saisit l'occasion de lui adresser une critique détournée :

– On entend dire qu'un oiseau s'est perché sur le mont sud il y a trois ans. Pendant ce temps, on ne l'a pas vu battre des ailes pour voler, ni allonger le cou pour crier. Un oiseau qui garde le silence depuis si longtemps, Votre Majesté peut-elle expliquer cela ?

Le roi comprit le sens des paroles du chancelier, il répondit :

– Si l'oiseau ne bat pas des ailes pendant trois ans, c'est pour laisser ses ailes devenir puissantes. S'il ne crie pas, c'est pour observer et bien connaître la règle pour crier. A mes yeux, cet oiseau ne vole pas en ce moment mais quand il volera, il montera droit aux ciel ; maintenant il ne crie pas, mais quand il lancera, son cri étonnera tout le monde. Je ne sais pas si vous avez compris mes paroles.

Une demi-année s'écoula, quand le roi Zhuangwang

de Chu se mit à recevoir les ministres en audience pour mettre en ordre le gouvernement. Il destitua et exécuta successivement une quantité de courtisans indignes, proposa et plaça certains nouveaux à des postes importants. Grâce à la prise de ces mesures, l'Etat de Chu devint peu à peu puissant. Par la suite, le roi Zhuangwang envoya ses troupes vaincre celles de Qi à Xuzhou, puis combattre celles de Jin dans la région de Heyong ; il gagna et revint triomphant. Puis, il rencontra dans le royaume de Song les seigneurs de différentes principautés pour conclure un traité d'alliance, et il réussit à imposer son hégémonie à d'autres pays.

Etant donné que le roi de Chu n'était pas content de décréter des mesures politiques à court terme et qu'il n'était pas impatient de montrer son talent pour gouverner le pays, il attendit calmement l'occasion. Quand les conditions devinrent favorables, il accomplit avec succès de grandes réalisations et gagna l'estime de la population. C'est ce qu'on dit « un arbre ne peut être utilisé qu'après de longues années de croissance ; c'est après un long moment de silence que le bruit se distingue clairement. »

(Textes de Han Feizi – A propose de maturité)

Commentaire :

Le roi Zhuangwang de Chu ne préconisait pas de discours ni de promesses vides. Durant les trois premières années qui suivirent son règne, il se livra à

une enquête parmi le peuple, écouta son avis, mit au point une politique importante, et accumula des forces. Ce qui lui permit, quand il prit en main le pouvoir, d'entreprendre ce qui est bénéfique et redresser ce qui est néfaste. Il ne ménagea pas ses forces pour développer le pays et combattre des adversaires puissants afin d'imposer son hégémonie à d'autres pays. Cette histoire montre qu'il est très important d'attendre l'occasion et de la saisir au bon moment. Quand les conditions sont bonnes, on peut créer avec succès une grande œuvre.

Avoir le courage de vérifier son erreur

Le roi Zhuangwang de Chu voulait conquérir l'Etat de Yue (dans l'est du Jiangsu et le nord du Zhejiang). Il convoqua ses ministres pour en discuter.

Un nommé Du Zi interrogea :

– Pour quelle raison Votre Majesté veut faire une expédition punitive contre le Yue ?

– La situation politique de Yue est dans le chaos, répondit le roi de Chu, ses forces militaires sont faibles. Il est temps de le vaincre.

A ces mots, Du Zi, en hochant la tête, répliqua :

– A mon avis, l'opération que Votre Majesté engagera contre l'Etat de Yue est inquiétante.

– Que signifie vos paroles ? demanda le roi de Chu avec perplexité.

– L'intelligence d'une personne est comme nos deux yeux. On peut voir au loin, mais on ne voit pas les cils. Après avoir été battu par les Etats de Qin et de Jin, l'Etat de Chu a déjà perdu un territoire de plusieurs centaines de lieues ; cette défaite montre que la force de Votre Majesté n'est pas grande ; dans l'Etat de Chu, il y a un dénommé Zhuang Jiao qui fait du brigandage, les fonctionnaires en sont informés mais ils ne peuvent rien faire contre lui. Cela indique que la situation politique de Chu est aussi instable. D'après moi, en comparaison avec l'Etat de Yue, la situation de Chu est plus catastrophique et nos soldats

sont moins vaillants. Dans ce cas, si Votre Majesté tente de déclencher une guerre contre l'Etat de Yue, n'est-ce pas pareil aux deux yeux qui peuvent voir au loin mais ne peuvent se voir ? acheva d'un trait Du Zi.

Le roi de Chu considéra que les paroles de Du Zi étaient raisonnables. Il abandonna l'idée de mobiliser ses troupes pour attaquer l'Etat de Yue.

Il n'est pas difficile de connaître les autres personnes ou les affaires d'autrui, mais plus difficile de bien se connaître. C'est pourquoi on peut dire que l'intelligence, consiste à corriger ses propres erreurs.

(Textes de Han Feizi – A propos de maturité)

Commentaire :

Le roi Zhuangwang de Chu décida d'annuler l'engagement contre l'Etat de Yue, quand son ministre Du Zi exposa que l'Etat de Chu avait de sérieux problèmes de force militaire et de situation politique instable. Le roi de Chu avait l'intelligence de bien se connaître. Mais plus nombreux sont ceux qui ignorent leur faiblesse et n'ont pas le courage de corriger leurs erreurs. Le résultat est sans aucun doute voué à l'échec.

La capacité à prévenir le danger

Peu après avoir pris la succession de son père, le prince Wengong de Jin (règne : 636 – 628 av. J.- C.), le prince Xianggong de Jin (règne : 627 – 621 av. J.- C.) continua à pratiquer la politique d'expansion appliquée sous le règne de son père. Un jour, il envoya un messenger pour dire au roi Jingwang de Zhou :

– Le prince de mon pays est soudainement tombé malade. Le sorcier a annoncé que cette maladie était due à un maléfice du mauvais esprit du mont Santu sur la rive nord du fleuve Yishui. Le prince m'envoie, humble courtisan, pour demander à Votre Majesté, Fils du Ciel, de nous prêter la voie menant au mont Santu, pour prier le Dieu d'exorciser les démons et de nous apporter les bonheurs.

Le roi de Zhou fut d'accord et reçut l'envoyé selon les rites de préséance de l'autorité centrale. Et après, un nommé Chang Hong, courtisan proche du roi Jingwang de Zhou, s'adressa à Liu Kanggong, fils du prince Dinggong de Zhou :

– L'envoyé de Jin vient demander l'autorisation d'emprunter la voie pour aller prier au mont Santu, espérant que le gouvernement central pourra le traiter selon les rites. En apparence, tout se fait de façon prudente et décente. Son aspect courtois cache une mauvaise intention. Je crains que le venu ait une idée inavouable, et que ce soit en fait un complot. Il faut

que vous retourniez vite à votre fief à Yanshi et redoublez de vigilance pour riposter à leur attaque éventuelle.

Liu Kanggong considéra que ses paroles étaient raisonnables, et il retourna immédiatement dans son fief où il mobilisa ses officiers et soldats et concentra des troupes de cavaliers pour lutter contre l'invasion.

Ayant acquis le consentement du roi de Zhou, le prince Xiangwang de Jin, sous prétexte de rendre un culte à l'esprit du mont, dirigea ses troupes pour traverser la région centrale, tout en ordonnant au commandant en chef Yang Zi, à la tête d'une armée forte de cent vingt mille soldats, de le suivre. Quand les troupes de Jin quittèrent la capitale de Zhou, elles bifurquèrent pour aller directement vers Mengjin, une passe stratégique sur le fleuve Jaune, et sur leur passage, elles anéantirent trois principautés dans le sud, le Liao, le Ruan et le Liang, dont les territoires furent annexés à l'Etat de Jin.

(Textes Lülan – A propos de prévisions)

Commentaire :

Une personne peut être jugée pour ses idées selon sa façon de penser mais aussi d'après son apparence et sa voix. Un homme intelligent peut prendre une décision juste en appréciant une situation externe. Dans cette histoire, Chang Hong réussit à percer le complot de l'Etat de Jin, ce qui permet au prince Liu Kanggong de protéger son fief.

Attaquer l'Etat de Yuan et soumettre l'Etat de Wei

Lorsque le prince Wengong de Jin fut obligé de s'exiler hors de son pays, il fut maltraité par le prince de Yuan, dont le fief était situé dans le bassin du fleuve Qinshui. Quand il retourna au pays et monta sur le trône, le prince de Yuan ne voulut pas obéir à ses ordres. Le prince Wengong de Jin dirigea une troupe pour attaquer l'Etat de Yuan.

Avant le départ de l'armée, le prince de Jin promit aux officiers que le temps de l'engagement militaire serait limité à sept jours. Mais du fait que les officiers et soldats de Yuan avaient juré de défendre le pays jusqu'au bout, l'armée de Jin lança plusieurs assauts sans réussir à vaincre l'Etat de Yuan. Sept jours s'écoulèrent, le prince Wengong de Jin, voyant que ses officiers et soldats ne pouvaient gagner, ordonna de se retirer au pays.

Ne comprenant pas la décision du prince, quelques officiers d'état-major lui proposèrent :

– L'armée de Yuan ne peut plus résister à l'assaut imminent elle va capituler. Maintenant, si notre armée se replie, cela signifie que nous avons fait de vains efforts.

Les officiers qui commandaient les soldats exigèrent également que le prince Wengong attende encore deux jours, mais celui-ci ne les approuva pas, en leur disant :

– La discipline de l'armée est aussi considérable

qu'une montagne ; le crédit est de première importance, c'est le trésor du pays. Si je ne peux avoir la confiance des militaires et civils, bien que je puisse conquérir l'Etat de Yuan, je perdrai ce trésor. Je ne veux pas le conquérir au prix de cette perte.

L'année suivante, le prince Wengong de Jin déclencha de nouveau la guerre contre l'Etat de Yuan. Il déclara aux soldats qu'ils ne retourneraient pas dans son pays s'ils ne pouvaient conquérir l'Etat de Yuan. Informée la principauté de Yuan rendit les armes avant que l'armée de Jin n'assiégeât la ville.

L'Etat de Wei, voisin de Yuan, ayant appris que le prince de Jin était loyal et fidèle à ses promesses, déclara volontairement se soumettre au prince de Jin. D'où une ancienne expression « Attaquer l'Etat de Yuan et soumettre l'Etat de Wei », qui signifie que l'on obtient ce que l'on veut grâce à l'honnêteté. Ce n'est pas que le prince de Jin ne voulait pas conquérir l'Etat de Yuan, mais qu'il ne voulait pas le conquérir au prix d'une perte de confiance. Le succès obtenu grâce à la confiance a plus de valeur que celui obtenu au prix de la perte de confiance. Le prince Wengong de Jin n'avait pas seulement soumis un Etat de Wei : il connaissait le moyen d'obtenir ce qu'il voulait.

(Textes Lülan – A propos du but à atteindre)

Commentaire :

Cette histoire révèle que, pour atteindre son objectif, un souverain doit respecter ses promesses et faire ce qui correspond au désir du peuple.

La prévoyance et les présages

Sur la terre, tous les êtres sont liés par l'intérêt qui décide de l'existence ou de la ruine. La co-existence peut faire du bien ; au contraire, la dispute provoque le malheur. On peut en citer d'innombrables exemples. Le développement d'une chose dépend du désir que l'homme a pour celle-ci. S'il ne peut modérer son désir, il aura un cœur insatiable, et avec un désir insatiable, son action sera insensée. Le sage, lui, peut garder la tête froide ou faire des prophéties, parce qu'il peut connaître une chose à travers l'observation et l'examen d'un phénomène. S'il n'y avait pas de phénomènes ou s'il était impossible d'observer le présage d'une chose, même les personnes aussi vénérées que les anciens rois clairvoyants Yao et Shun, ne seraient pas différentes des gens simples. Bien que le présage soit facile à observer, il est difficile d'en voir l'origine à travers le phénomène. Quant à l'homme vénérable, il ne se permet pas de négliger l'observation des présages ni de donner une conclusion sans réflexion. En général, on croit à tort que l'homme vénérable a la sagesse de la divinité, ou qu'il s'agit d'un hasard. En réalité, ce n'est ni la sagesse ni le hasard, mais parce qu'il connaît bien le lien interne entre les présages et les phénomènes, ainsi que la règle de développement d'une chose.

Le stratège Wu Qi était commandant d'armes de garnison de la préfecture de Xihe, une région straté-

gique qui confinait avec l'Etat de Qin à l'ouest sur la rive ouest du fleuve Jaune. Etant donné qu'il administrait la préfecture de Xihe de façon méthodique, il réussit à contenir l'expansion de Qin vers l'est, mais son succès attira également la jalousie de quelques courtisans malhonnêtes, dont Wang Cuo. Ils répandirent devant le roi Wuwang de Wei des rumeurs pour calomnier Wu Qi, et finalement, celui-ci fut rappelé par son roi.

Quand Wu Qi et sa suite arrivèrent à l'embarcation du fleuve à la frontière de la préfecture de Xihe, il fit soudain arrêter la voiture, et monta sur une monticule. Il regardait les terres de Xihe, les yeux pleins de larmes. Il soupira longuement, et s'en alla avec regret.

Dans les cahots de la voiture, Wu Qi était absorbé par la tristesse. A cette vue, son domestique lui demanda :

– Dans votre conversation ordinaire, vous parlez souvent de votre désir le plus cher, considérant le monde comme un soulier usé et abandonné, auquel il ne faut pas accorder de l'importance. Pourquoi pleurez-vous si tristement aujourd'hui, alors que vous quittez Xihe ?

Wu Qi essuya les larmes sur son visage et s'adressa à son domestique :

– Vous n'en savez pas la raison. Voici ce que je pense : si Sa Majesté me comprenait réellement, me permettant de déployer au maximum mon talent, l'Etat de Qin serait sans aucun doute anéanti, et la préfecture de Xihe pourrait constituer une base sur laquelle l'Etat de Wei s'appuierait pour établir son

hégémonie. Mais, Sa Majesté ne me comprend pas, elle croit les rumeurs calomnieuses répandues par des gens perfides et me convoque à la capitale. Dans peu de temps, la région de Xihe sera occupée par les Qin. Notre pays verra faiblir sa puissance quand il aura perdu cette région stratégique.

A ces mots, le domestique poussa deux soupirs pleins de chagrin, ne pouvant trouver aucune réponse.

De retour à la capitale, Wu Qi ne pouvant résister à la persécution, fut contraint de quitter l'Etat de Wei pour se réfugier à l'Etat de Chu. Plus tard, toute la région de Xihe fut réellement prise par les Qin. L'Etat de Wei devint de jour en jour plus faible, et celui de Qin, de plus en plus puissant. C'était justement ce résultat que Wu Qi présageait qui le faisait soupirer.

(Textes Lülan

– A propos de l'observation des présages).

Commentaire :

Cette histoire indique que le souverain d'un pays doit être capable d'observer l'apparence d'une personne ou d'une chose pour comprendre ses qualités réelles. Wu Qi dut quitter Xihe et Xihe fut perdu, ce qui reflète l'ignorance et l'incapacité du roi de Wei, prouve l'intelligence et le talent militaire de Wu Qi. L'auteur indique que le souverain doit connaître la qualité essentielle d'une chose à travers les phénomènes apparents et la règle de l'évolution des choses pour mettre au point une politique décisive et

placer des hommes capables au poste du gouvernement ; c'est une question importante qui engage la prospérité et la ruine d'un pays.

Le roi stupide et son courtisan perfide

A l'époque des Printemps et Automnes (770 – 476 av. J.- C.), vivait le roi Pingwang de Chu (règne : 528 – 516 av. J.- C.). Il faisait totalement confiance à un courtisan perfide appelé Fei Wuji, et ce dernier, nourrissait une haine profonde contre le prince héritier Jian et élaborait toutes sortes de tentatives pour l'éliminer.

Le roi maria son fils à une femme originaire de l'Etat de Qin. Celle-ci était si belle que Fei Wuji encouragea le roi à en faire sa concubine. Le roi, après avoir possédé l'épouse de son fils, avait honte de rencontrer son fils et peu à peu, les relations entre le père et le fils se distendirent.

Sa tentative ayant abouti, Fei Wuji chercha davantage à nuire au prince Jian, en proposant au roi :

– Si l'Etat de Jin peut établir son hégémonie à d'autres pays, c'est parce qu'il est près de la région de la Plaine centrale, mais nous, les Chu, sommes loin de là, aussi ne pouvons-nous pas pour le moment rivaliser avec les Jin. Alors, il convient de faire plus d'efforts pour consolider la garnison de la ville de Chengfu près de la frontière du nord, concentrer nos forces et obtenir le soutien des pays dans la région de la Plaine centrale comme les Etats de Song, Zheng, Lu et Wei. La défense de Chengfu est une question clé, il faut en conférer la responsabilité au prince héritier.

Quand les conditions seront favorables, le prince héritier pourra attaquer les pays du Nord, et Votre Majesté se mettra à la conquête des régions du Sud, à ce moment-là, l'Etat de Chu pourra régner sur tous les pays sous le ciel.

Le roi acquiesça, ordonnant au prince héritier d'aller camper à la garnison de Chengfu.

Après avoir fait tomber le roi dans son piège, Fei Wuji calomnia l'année suivante le prince héritier et ses vassaux devant le roi, en lui disant :

– Le prince Jian et son homme de confiance Wu She complotent une révolte à Chengfu.

Le roi demanda d'un air dubitatif :

– Ce n'est pas possible. Le prince héritier Jian est désigné comme mon successeur, pour quelle raison veut-il se révolter ?

– Peut-être est-ce du ressentiment à cause de l'affaire de son ancienne épouse. De plus, il pense qu'il a un fief indépendant du pouvoir central, comme la principauté de Song, et en particulier, incité par les Etats de Jin et de Qi, il pourra porter préjudice à l'Etat de Chu. L'affaire est maintenant claire, dit Fei Wuji.

Le roi crut ses paroles et fit tuer Wu She. Le prince héritier Jian ne voulut plus rester dans l'Etat de Chu et alla se réfugier dans un pays étranger.

Le commandant de garnison de la capitale, Qie Wan était respecté et soutenu par le peuple ; la jalousie inspira à Fei Wuji l'idée de le tuer. Un jour, celui-ci dit à Chang, fils du premier ministre :

– Qie Wan vous invite avec le premier ministre à aller boire du vin chez lui.

Chang en informa son père, le premier ministre.

Puis Fei Wuji alla à la maison de Qie Wan et lui annonça :

– Le premier ministre va vous rendre visite.

Qie Wan demanda avec étonnement :

– Moi, un homme humble, je ne voudrais pas déshonorer le noble premier ministre. Même s'il ne craint pas de souiller sa noble réputation par sa visite, comment pourrais-je l'accueillir ?

– On dit, répondit Fei Wuji, que le premier ministre aime admirer les armes et armures. Vous pourrez exposer l'ensemble de vos armes tranchantes et de vos bonnes cuirasses devant votre porte pour les lui montrer, en signe de bon accueil.

Qie Wan l'approuva et Fei Wuji s'en alla.

Le jour de la visite du premier ministre, voyant que Qie Wan avait exposé les armes et cuirasses devant sa porte, Fei Wuji alla le dénoncer sans vergogne au premier ministre :

– Je risque de faire une erreur en vous laissant tuer. Qie Wan a l'intention de vous tuer. J'ai vu devant la porte de sa maison des armes.

Le premier ministre ne tarda pas à envoyer son serviteur enquêter : il y avait réellement des armes et le premier ministre n'eut plus de doute. Pris d'une grande colère, il se précipita à l'intérieur de la salle et tua Qie Wan.

Le premier ministre avait tué Qie Wan, ce qui suscita l'indignation générale du peuple dans le pays, et même les fonctionnaires et dignitaires du pays, sans exception, firent des reproches au premier ministre.

L'arrière-petit fils du feu roi Zhuangwang de Chu, Shen Yinxu, dit au premier ministre :

– Fei Wuji est une personne malhonnête, qui ne fait que calomnier d'autres personnes : il a persécuté le prince héritier, l'obligeant à se réfugier dans un pays étranger, tué l'honnête homme Wu She, séparé le roi de ses courtisans fidèles pour empêcher celui-ci d'entendre leurs opinions, tout ceci afin de faire ce qui bon lui semblait. Maintenant, il se sert de vous pour tuer des innocents, ce qui a suscité l'indignation du peuple. Le malheur tombera bientôt sur vous.

Le fils du premier ministre dit :

– Il faut qu'on m'accable, c'est ma faute. Voulez-vous me dire s'il y a une méthode pour régler cette affaire ?

Le premier ministre et Shen Yinxu décidèrent finalement d'exécuter ce méchant courtisan pour apaiser la colère du peuple. Le lendemain, sur l'ordre du premier ministre, Fei Wuji fut arrêté et exécuté immédiatement, ainsi que tous ses parents proches, pour demander le pardon de tous les habitants du pays.

(Textes Lülan – A propos de la prudence)

Commentaire :

L'auteur réaffirme dans cette histoire que l'action et la parole doivent se conformer aux règles de la morale, suivre l'exemple de ceux qui font le bien. Il considère que respecter la loi et la justice dans l'action permet d'obtenir de plus grands avantages, et l'ordre dans le pays et la vie paisible du peuple ; au

contraire, celui qui poursuit un intérêt privé au mépris de la loi et de la justice, ne peut obtenir cet avantage. Fei Wuji chercha l'intérêt au mépris de la loi et de la justice, et finalement, il ne put que trouver la mort ; le roi Pingwang de Chu, stupide et cruel, ne put avoir qu'un sort misérable : après sa mort, son cadavre fut déterré et fouetté par le fils de Wu She, victime de l'injustice.

Reconnaître son erreur au dernier moment de sa vie

Fuchai, le roi de Wu, (règne : 514 – 496 av. J.- C.) voulait mobiliser son armée pour s'attaquer l'Etat de Qi, alors que son ministre dévoué Wu Zixu s'y opposait :

– En ce moment, l'attaque de Qi n'est pas nécessaire. Les coutumes de Qi, au nord, sont différentes de celles de Wu, au sud ; il en est de même pour la langue. L'attaque de Qi nous permettrait de gagner son territoire, mais la cohabitation avec lui nous est impossible. La conquête de son peuple ne serait pas utile. L'Etat de Yue confine à l'Etat de Wu ; les deux pays sont voisins avec des coutumes semblables et une langue peu différente. Si jamais le Yue était conquis, son territoire et son peuple pourraient être au service de Wu. Pour la même raison, l'Etat de Wu est aussi important pour l'Etat de Yue. Le Wu et le Yue sont deux pays incompatibles. Leur coexistence est impossible. Pour le Wu, le Yue est comme un chancre dans une région importante du corps ; même s'il ne se développe pas, il reste dans le ventre et apportera finalement le mal ; quant à l'Etat de Qi, pour le Wu, ce n'est qu'une gale sur la peau qui ne peut menacer la vie d'un homme. Si on la soigne, on ne craint pas que le mal soit incurable. Si on ne la soigne pas, elle ne sera pas une maladie mortelle. Votre Majesté, au lieu de faire grand cas de l'Etat de

Yue, veut déclencher la guerre contre l'Etat de Qi ; c'est la même chose que tuer le cochon pour élever le tigre. La conquête de Qi est inutile pour éliminer le mal de Yue, féroce comme le tigre. Espérons que Votre Majesté réfléchira bien.

Pi, un courtisan malhonnête au poste de ministre de l'Intérieur, s'opposa tout de suite à cet avis :

– Votre Majesté ne doit pas écouter de telles paroles. Si son ordre ne peut parvenir à la région relevant de l'autorité du Fils du Ciel et à d'autres pays dans la Plaine centrale, c'est parce qu'il y a deux obstacles, le Qi et le Jin. Si le Qi était conquis, l'armée de Wu pourrait avancer jusqu'à la frontière de Jin, l'obligeant à obéir à Votre Majesté. C'est une politique qui fera coup double. A travers un seul engagement militaire, on peut conquérir le Qi et le Jin et dès lors, l'ordre de Votre Majesté pourra certes être exécuté dans les pays de la Plaine centrale.

Le roi de Wu, approuvant l'opinion de Pi, abandonna l'idée de Wu Zixu.

Fuchai avait concentré ses troupes et accompli tous ses préparatifs. Il était sur le point d'engager l'expédition quand Wu Zixu chercha encore à le convaincre :

– Votre Majesté a décidé de conquérir le Qi, on est obligé d'obéir au désir du Ciel. Si le Ciel veut ruiner le Wu, il laissera notre armée revenir triomphalement ; s'il a décidé que le Wu vivra, il laissera notre armée revenir sans obtenir aucun trophée.

Fuchai ne lui prêta aucune attention. Wu Zixu, en soulevant les pans de sa robe avec les deux mains, se dirigea à pas comptés vers l'extérieur du palais. Il

s'adressa aux autres avec confiance :

– Quelle tristesse ! Le gouvernement de Wu aura désormais des ennuis, des problèmes épineux se posent devant lui !

Fuchai dirigea ses troupes et vainquit l'armée de Qi à Ailing, situé à l'est de Laiwu. Après son retour, il décida de tuer Wu Zixu. Ce dernier dit au roi :

– Votre Majesté peut-elle garder un de mes yeux pour que je puisse voir un jour l'anéantissement de Wu par les Yue ?

Après avoir dit ces mots, Wu Zixu se suicida. Le roi fit jeter son cadavre dans le fleuve, et fit enlever ses yeux pour les accrocher sur la porte est de la ville. Il déclara avec colère :

– Comment pouvez-vous prédire le jour de l'anéantissement de Wu par les Yue ?

Dix ans après, les Yue s'efforcèrent de développer la production agricole et de renforcer la puissance du pays. Enfin ils réussirent à occuper la capitale de Wu, à anéantir la lignée royale, à tuer les membres de sa famille, à détruire son temple du culte ancestral et à capturer vivant le roi Fuchai. Ce fut avant d'être exécuté que Fuchai se reprocha de n'avoir pas écouté les paroles de Wu Zixu. Il dit avec regret :

– Comment aurais-je le front de le rencontrer dans l'enfer après ma mort ?

Cela dit, il se servit du ruban pour s'étrangler.

On dit souvent que, pour un homme intelligent, il aurait pu prévoir le changement des choses par l'analyse de la situation. Mais pour une personne stupide, quel que soit l'avertissement qu'on lui donne,

rien ne peut éveiller sa vigilance avant que le malheur ne survienne ; une fois que le mal s'est produit, il est impossible de faire des efforts pour l'éviter ou pour y remédier. Par exemple, le roi Fuchai, dans sa vieillesse, était stupide et corrompu mais il se rendit compte, avant sa mort, qu'il avait eu honte de rencontrer Wu Zixu. Mais il était bien tard de reconnaître son erreur ; une telle reconnaissance vaut moins que l'ignorance.

*(Textes Lülan
– A propos des changements prévisibles)*

Commentaire :

Fuchai, roi de Wu, avide de gloire et de succès, se laissa séduire par l'intérêt immédiat, mais il fut si stupide qu'il ignora les bons conseils. Il en résulta qu'il se tua et que le pays fut anéanti. La raison en est qu'il fut incapable d'observer les changements de situation. L'auteur réaffirme que pour gouverner un pays, il faut être prudent et accepter les bons conseils, en prévoyant l'évolution des choses, afin de pouvoir prendre le plus tôt possible les mesures nécessaires.

Ren Zuo fait honnêtement une remontrance

Le roi Wenhou de Wei (règne : 445 – 396 av. J.-C.), au cours d'un banquet en l'honneur de ses ministres, exigea qu'on le juge sur son comportement. Certains dirent qu'il était bienveillant ; d'autres qu'il était loyal, ou encore d'autres qu'il était intelligent et généreux. Quand ce fut le tour de l'invité du roi de Wei, appelé Ren Zuo, il dit :

– Votre Majesté est un souverain indigne de son poste. Autrefois, dans la conquête de la principauté de Zhongshan, c'est son frère qui a accompli les plus grands exploits et c'est également lui qui était le plus dévoué. Mais Votre Majesté a remis Zhongshan comme fief à son fils. A en juger cette affaire, on peut dire que Votre Majesté est indigne.

Les paroles de Ren Zuo surprirent l'assistance. Le roi Wenhou de Wei changea immédiatement de couleur. Sans tenir compte de la réaction du roi, Ren Zuo quitta sa place d'honneur et sortit.

Après Ren Zuo, ce fut le tour de Zhai Huang qui parla en ces termes :

– A mon avis, Sa Majesté est un souverain prévoyant. J'ai entendu dire que lorsqu'un souverain est clairvoyant, ses vassaux osent et peuvent faire sa critique sans aucun scrupule. Ren Zuo dit la vérité, il ose parler franchement, ce qui témoigne de la clairvoyance de Sa Majesté.

Le roi Wenhou de Wei, éveillé, demanda sans tarder à Zhai Huang :

– Peut-on rattraper Monsieur Ren pour le ramener ?

– Pourquoi pas ? Un vassal fidèle reste toujours un vassal fidèle. Il ne peut s'évader au loin pour avoir risqué sa vie en faisant une critique. Il est possible que Ren Zuo soit sorti du palais, je suppose qu'il est là, au-dehors de la salle.

Zhai Huang sortit de la salle et vit Ren Zuo debout sur le perron. Au nom du roi de Wei, il le fit retourner dans la salle. Ren Zuo le suivit. Le roi de Wei l'accueillit en personne et l'assit à la place d'honneur, en annonçant qu'il le désignait conseiller à vie.

*(Textes Lülan
– A propos de la connaissance de soi)*

Commentaire :

Un souverain peut reconnaître son erreur ; c'est un fait important qui peut décider du destin du pays. L'auteur avertit le souverain qu'il faut accepter les critiques honnêtes d'un vassal dévoué, considérant que ce genre de critiques est utile pour corriger les erreurs du roi.

Gagner la confiance de la population

Le roi Wenhou de Wei chargea Wu Qi, un stratège militaire, de gouverner la région de Xihe. Pour s'assurer du dévouement des habitants, celui-ci fit dresser dans la nuit au-dehors de la porte sud de la ville, une stèle représentant l'emblème de la ville. Le lendemain, il fit afficher un avis à la population : « Demain, à celui qui renversera la stèle érigée au-dehors de la porte sud de la ville et la placera devant le siège de l'office gouvernemental, je décernerai le titre d'officier. »

La stèle érigée devant le siège de l'office gouvernemental symbolisait le pouvoir du gouvernement local. Il était impossible de la déplacer discrètement ou de la détruire. Celui qui désobéissait à cette loi se voyait infliger une punition. Personne parmi les habitants ne voulait s'attirer d'ennuis. Depuis le matin jusqu'à l'après-midi, personne ne vint pour demander de récompense. Pourtant ne manquaient pas les personnes désireuses de tenter leur chance, des hommes de bon cœur les empêchèrent :

– La promesse de l'office gouvernemental n'est pas crédible, il ne faut pas la prendre au sérieux.

Mais une personne insista :

– Je vais essayer de renverser la stèle et de la porter devant l'office gouvernemental. Tout au plus, je ne toucherai pas de récompense, je serai sûrement



puni ?

Il alla à la porte sud de la ville, renversa la stèle et la porta à l'office de Wu Qi. Celui-ci sortit sans tarder de l'office pour l'accueillir et lui conféra en public le titre d'officier.

Dans la nuit même, Wu Qi fit planter de nouveau la stèle au-dehors de la porte sud de la ville et afficher le même avis à la population que le jour précédent. Les habitants vinrent en foule et se réunirent autour de la porte sud pour essayer de remuer la stèle. Cette fois, du fait que la stèle s'enfonçait profondément dans le sol, personne ne put la renverser. Depuis lors, les habitants de la préfecture de Xihe surent que Wu Qi était fidèle à sa promesse ; ils le respectèrent et eurent pleine confiance en lui.

(Textes Lülan – A propos de la prudence)

Commentaire :

Wu Qi avait gagné la confiance de la population, par conséquent, il put établir une discipline stricte pendant son mandat à Xihe et il obtint de grands succès. L'auteur considère que, pour gagner la confiance du peuple, il faut commencer à partir d'une petite chose. Il faut agir de façon prudente pour toute chose, aussi petite soit-elle, ce qui permet non seulement d'éviter la mort ou la ruine d'un pays, mais de réaliser de grands mérites et d'obtenir de nouveaux succès.

La relation d'interdépendance entre les lèvres et les dents

Un ministre du roi Aigong de Jin, nommé Zhi Boyao, commanda les troupes des deux Etats de Wei et de Han pour assiéger la ville de Jinyang (au sud-ouest de la ville de Taiyuan) occupée par l'armée de Zhao. Pour accélérer la défaite de cette dernière, il ordonna de détruire la digue du fleuve Jinshui afin d'inonder la ville de Jinyang. Les victimes militaires et civiles de la ville, furent obligées de loger et de manger dans les arbres ; la vie était très difficile.

Le prince Zhao Xiangzi (règne : 475 – 425 av. J.-C.), ne parvenant pas à trouver un moyen de se tirer de là, s'adressa à son vassal Zhang Mengtan :

– Les forces militaires et financières de la ville seront bientôt épuisées, et il manque aussi de céréales. Les officiers sont découragés et n'ont plus l'ardeur au combat. Comment faire dans une telle situation ?

– La situation est si grave que la ruine du pays est proche. Pour sauver le pays, il est très important d'agir avec intelligence. Aujourd'hui, notre pays est en danger, je vais partir pour les Etats de Wei et de Han, et tenter ma chance en persuadant ces deux pays de s'unir avec nous contre les Jin, dit Zhang Mengtan.

Zhao Xiangzi donna son consentement. Zhang Mengtan sortit de la ville pour rencontrer les princes de Wei et de Han, il les interrogea :

– Avez-vous appris le principe concernant la rela-

tion d'interdépendance entre les lèvres et les dents ? Les lèvres sont à l'extérieur des dents et les dents sont à l'intérieur : elles jouent leur rôle en dépendent les unes des autres. Si les lèvres n'existaient pas, il y aurait quand même les dents mais, sans la protection des lèvres, elles disparaîtraient tôt ou tard. Maintenant, Zhi Boyao dirige les troupes de vos deux pays pour attaquer les Zhao, s'il anéantit réellement l'Etat de Zhao, son ambition de conquérir des territoires sera dilatée, et les Etats de Wei et de Han connaîtront inévitablement le même sort que celui de Zhao. Si aujourd'hui vous ne trouvez pas une bonne solution, une catastrophe s'abattra bientôt sur vos deux pays.

Les deux princes comprirent ses paroles, mais, craignant que l'affaire ne soit difficile à accomplir, ils demandèrent :

– Zhi Boyao est féroce et infidèle en amitié. Une fois que notre plan sera divulgué, l'affaire tournera mal et comment faire ?

Zhang Mengtan dit :

– Cette affaire dépend uniquement de vous deux. Moi je suis le seul à en être informé. Comment Zhi Boyao et d'autres personnes peuvent-ils connaître ? De plus, cette affaire est si importante qu'elle décidera de l'existence ou de la ruine de nos trois pays ; puisque nous sommes liés par le même sort à la vie et à la mort, qui d'entre nous ne souhaite pas la réussite de cette affaire, et ne veut pas y participer ?

Alors, les princes de Han et de Wei décidèrent de se dresser contre l'Etat de Jin ; ils discutèrent et fixèrent la date de leur engagement.

Au retour de sa mission, Zhang Mengtan discuta

avec le prince de Zhao et organisa les préparatifs.

Au cours d'une nuit fixée d'avance, Zhao Xiangzi envoya des soldats robustes traverser à la nage le Jinshui, combattre les soldats de Jin chargés de protéger les digues du fleuve et détruire des digues pour inonder les camps de Jin. Zhi Boyao ordonna d'endiguer l'eau, et de faire retirer les troupes. Profitant des troubles ainsi créés, les troupes de Wei et de Han lancèrent des deux côtés une attaque contre les troupes de Jin, tandis que Zhao Xiangzi dirigea une troupe qui lança une contre-attaque. Zhi Boyao, ne pouvant résister à l'attaque sur trois côtés, subit une défaite cuisante. A la fin de la bataille, il fut capturé et exécuté par Zhao Xiangzi. Le territoire de Jin fut démembré par trois Etats de Zhao, Wei et Han, et l'Etat de Jin fut anéanti.

*(Textes de Huainanzi
– A propos des relations dans le monde)*

Commentaire :

Tout le monde peut comprendre la relation d'interdépendance entre les lèvres et les dents. Zhang Mengtan l'utilisa pour persuader les princes de Wei et de Han de s'unir avec l'Etat de Zhao pour finalement battre et tuer Zhi Boyao. Il remporta un succès aussi bien diplomatique et militaire. Son succès est non seulement dû à son éloquence persuasive mais aussi à la coalition des trois Etats de Han, Wei et Zhao, unis comme les lèvres et les dents, et qui se trouvaient face à la situation suivante : si les lèvres étaient détruites, les dents à leur tour ne seraient plus bien protégées.

Nourrir le bœuf et gagner les faveurs du roi

Ning Yue, ou Ning Qi, était originaire de Wei. Erudit et plein d'ambition, il vénérât le roi Huangong de Qi (règne : 685 – 643 av. J.- C.) pour son respect envers les sages et voulait l'aider à conquérir l'hégémonie de la Chine. Mais il regrettait d'être un homme ordinaire et pauvre que personne ne voulait proposer au service du roi. Il décida alors de travailler comme serviteur pour un groupe de commerçants ambulants. Et avec le convoi des commerçants il arriva à Linzi, capitale de Qi. A la tombée de la nuit, il restait avec les autres serviteurs au-dehors de la ville, et travaillait à nourrir les bœufs et à nettoyer les voitures.

Au cours d'une nuit, la porte de la ville fut grand ouverte, les sentinelles écartèrent les voitures des commerçants, et aux éclats des flambeaux, le roi de Qi, assis dans une voiture, sortit de la ville escorté par ses courtisans proches. A ce moment, Ning Yue était en train de donner à manger au bœuf attelé à la voiture ; voyant passer le cortège du roi de Qi, il ressentit une tristesse et ne put s'empêcher de chanter un air plein de mélancolie tout en battant la corne du bœuf. Le roi de Qi fut surpris d'entendre le chant, il tapota le dos de la main du serviteur, et dit :

– C'est bizarre ! D'où vient ce chant dans la nuit profonde ? Je pense que le chanteur n'est pas une personne ordinaire.

Il ordonna au serviteur de chercher le chanteur et de le ramener avec le convoi.

Le roi de Qi fut de retour dans son palais. Le serviteur lui rapporta que le chanteur Ning Yue lui demandait audience. Le roi de Qi en tenue de cérémonie et coiffé de la couronne le reçut de manière imposante. Ning Yue adressa un discours dont le sujet concernait la situation et la stratégie pour conquérir l'hégémonie. Le roi, ivre de joie, le nomma conseiller d'Etat pour l'aider à administrer les affaires gouvernementales.

Mais la nomination de Ning Yue suscita des rumeurs chez les courtisans. Certains d'entre eux firent des commentaires :

– Ning Yue est originaire de l'Etat de Wei non loin de notre pays. Sa Majesté peut envoyer quelqu'un à Wei pour se renseigner, et s'il est vraiment un homme de talent, il ne sera pas trop tard pour le placer à un poste important.

Le roi Huangong répondit :

– On ne peut agir de la sorte. Si on va se renseigner, on trouvera sûrement sa véritable origine. Vous négligez souvent le talent d'une personne à cause de son origine, il en résulte que je perdrai un talent extraordinaire sous le ciel.

(Textes de Huainanzi

– A propos des règles de la Voie)

Commentaire :

Ning Yue, simple bouvier, rencontra par hasard le

roi Huangong de Qi et fut nommé par celui-ci conseiller d'Etat. Appréciant son talent, le roi de Qi s'opposa à ce que l'on se renseignât sur le comportement de Ning Yue dans le passé. Le roi de Qi faisait confiance à la personne qu'il employait et refusa d'évincer un talent d'origine modeste : cette façon d'utiliser des personnes de talent est digne d'éloge.

Feindre l'humilité pour remporter la victoire

Jichang, chef de tribu de Zhou à Xiqi, faisait régner avec une politique de bonté. Trois ans plus tard, tout le peuple fit son éloge, et deux tiers des chefs de tribu sous le règne du roi Dixin de Shang vinrent successivement se ranger à ses côtés, en l'honorant de titre de Comte de l'ouest. Ce qui provoqua l'inquiétude du roi Dixin de Shang. Celui-ci s'inquiéta auprès de ses courtisans :

– Jichang applique une politique humaine. Si je ne ménage pas mes forces, en me levant tôt le matin et me couchant tard le soir, pour rivaliser avec lui, cela contribuera certes à épuiser mes forces. Je ne le veux pas. Si je le laisse faire, ce n'est pas autre chose que d'élever le tigre pour se faire dévorer. Il lancera un jour une attaque contre moi.

Le ministre Chong Houhu proposa :

– Jichang est plein de ressources. Il a deux fils, l'aîné, prénommé Jifa, est vaillant et résolu, le cadet, Jidan, respectueux et diligent, sait prendre une décision selon la situation. Maintenant, le père et ses fils gouvernent le pays avec bienfaisance et moralité. Si l'on entretient une relation pacifique avec lui, le résultat sera terrible. Si l'on connaît cette situation et on la laisse se développer, cela provoquera aussi un danger. Le chapeau, bien qu'il soit usé, doit être mis sur la tête. De toute façon, l'affaire doit être réglée. Il

vaut mieux anéantir son chef avant que le pays de Xiqi ne devienne puissant.

Le roi de Shang accepta l'opinion de son courtisan et envoya un dénommé Qu Shang pour détenir Jichang à un endroit appelé Youli.

Jichang étant emprisonné, l'inquiétude régna à Xiqi. Pour sauver son chef Jichang, un vassal appelé San Yisheng sortit une grosse somme d'argent et réunit des trésors tels qu'un cheval de race venant d'un pays éloigné, deux cents pièces de jade noir et des objets décoratifs en jade, cinq cents coquilles géantes et mille pièces de peau de léopard noir, d'ours jaune, de chien noir et de tigre blanc. Par l'intermédiaire d'un courtisan corrompu du roi de Shang, appelé Fei Zhong, les trésors furent présentés au roi de Shang, lequel fut si content qu'il ordonna de libérer Jichang et d'abattre un bœuf pour saluer son départ avant de l'expédier dans son pays de Xiqi.

De retour à Xiqi, Jichang ne fut pas découragé. Il fit construire un palais avec une porte en jade et une terrasse divine destinée à communiquer avec le Dieu. Des jeunes garçons et filles battirent jour et nuit le tambour et la cloche pour garder l'autel, en attendant l'ordre de Dieu pour combattre le roi de Shang. Jichang fit en cachette des préparatifs, la paix semblait régner. Par conséquent, le roi de Shang s'adressa avec émotion à ses courtisans :

— Jichang a changé son ancienne manière de gérer le pays et se met à la recherche d'une autre voie. Je n'ai plus de souci à me faire.

Dès lors, il sombra dans des plaisirs voluptueux, appliqua une politique féroce, tua sans pitié les dissi-

dents, et fit fabriquer des instruments de supplice atroces avec lesquels on tortura des personnes innocentes. Toutes ses actions suscitèrent l'indignation du peuple et même celle de Dieu. Finalement, Jichang arbora le drapeau de la révolte ; il renversa le roi de Shang et monta à sa place sur le trône.

*(Textes de Huainanzi
– A propos des règles de la Voie)*

Commentaire :

Le roi de Shang emprisonna Jichang à Youli. Quand il fut libéré et entra dans son pays, Jichang ne manifesta aucune rancune. Il obéit en apparence à l'ordre du roi de Shang, mais rassembla en cachette des forces, et finalement, renversa le roi de Shang et prit le pouvoir. L'histoire montre que dissimuler son intention réelle pour éveiller la vigilance de l'ennemi est une bonne méthode pour vaincre l'ennemi.

Jian Shu déplore l'expédition de l'armée

Le roi Mugong de Qin (règne : 659 – 621 av. J.-C.) mobilisa les forces armées de son pays pour surprendre l'Etat de Zheng. Un ministre nommé Jian Shu considéra qu'il ne convenait pas d'engager cette opération et s'y opposa :

– A mon avis, pour attaquer par surprise l'ennemi, il faut alléger les impedimenta de l'armée ; les chars de combat et les cavaliers doivent se déplacer sur une distance inférieure à cent *li*^{*}, l'action des soldats doit être circonscrite dans un domaine de trente *li*. Autrement, avant le commencement d'une opération, l'ennemi l'a déjà découverte. Une longue marche peut épuiser même la force des soldats avant leur arrivée sur le champ de bataille. Le déplacement des soldats sur un long trajet est si difficile qu'on ne peut leur fournir en temps voulu des munitions et des céréales sur le front si bien qu'ils sont menacés souvent de pénurie de céréales. Une expédition lointaine risque d'alourdir les corvées imposées à la population qui se montrera lasse de la guerre. Dans une guerre, on compte sur le courage des soldats et celui du peuple, et les munitions pour remporter la victoire. L'armée avancera au delà de mille *li*, en traversant plusieurs fiefs de seigneurs. Je ne pense pas qu'il soit possible

* Un *li* équivaut à 500 mètres.



d'engager cette opération. Je prie Votre Majesté de bien réfléchir.

Le roi Mugong de Qin n'avait d'autre idée que de faire étalage de sa puissance, il brûlait de livrer un assaut contre l'Etat de Zheng, aussi ne voulut-il pas écouter Jian Shu. L'armée partit au jour fixé.

Ayant prévu que les soldats ne pourraient pas retourner sains et saufs, Jian Shu en tenue de deuil alla saluer leur départ et, assis sur la route, gémit en sanglotant.

L'armée de Qin avança vers l'Etat de Zheng. Après avoir passé par la région centrale sous l'administration du Fils du Ciel de Zhou, elle se dirigea vers l'est.

Un commerçant de l'Etat de Zheng, nommé Xuan Gao, se rendit dans la région centrale pour vendre ses bœufs. En voyant passer l'armée de Qin, il se rappela que le Qin et le Zheng étaient depuis peu en discorde, et jugea immédiatement que l'armée de Qin allait attaquer le Zheng. Il décida, au nom du roi de Zheng, de présenter douze bœufs à l'armée de Qin pour la réconforter. Le commandant de l'armée de Qin, consterné, discuta avec son assistant :

– Notre armée a fait une marche de mille *li* pour surprendre l'Etat de Zheng. Mais alors que nous venons d'arriver ici, celui-ci est déjà informé, et il est sans aucun doute prêt à se défendre.

L'assistant approuva son opinion. Il ordonna à l'armée de se replier.

En ce temps-là, le roi Wengong de Jin, un autre suzerain, venait de mourir d'une maladie mais n'était pas encore enterré. Xian Zhen, ministre responsable

de gérer les affaires de l'Etat, dit au nouveau roi Xianggong de Jin, qui venait de prendre la succession au pouvoir :

– Auparavant, l'amitié entre l'ancien roi, Wengong, et le roi Mugong de Qin, était si profonde que tous les seigneurs des environs en étaient informés. Aujourd'hui, notre défunt roi n'est pas encore enterré et le roi Mugong de Qin ne vient, même pas présenter ses condoléances, tout comme son armée ne s'arrête pas à l'Etat de Jin, en signe de deuil. Evidemment, il méprise Votre Majesté après la mort de l'ancien roi. Votre Majesté est priée de me permettre de diriger une troupe pour lancer une attaque afin de donner à l'Etat de Qin une leçon.

Le roi Xianggong de Jin l'approuva, ordonnant à Xian Zhen de diriger une troupe pour barrer le passage à la troupe de Qin. Xian Zhen, estimant que la troupe de Qin traverserait le mont Xiaoshan, y embusqua sa troupe. Quand la troupe de Qin entra dans le mont, la troupe de Jin l'attaqua tous azimuts et la vainquit ; le commandant en chef de l'armée de Qin fut également capturé.

La nouvelle de la défaite de sa troupe au mont Xiaoshan parvint au roi de Qin, qui, stupéfait, ne put prononcer un mot. Plus tard, il alla en tenue de deuil au temple du culte des ancêtres pour se reprocher son erreur.

Dans le livre *Laozi* il est dit : « La Voie est inconnaissable. L'art de la guerre consiste à suivre les lois en la matière. Connaître une loi mais dire qu'on l'ignore, c'est ce que préconise la théorie taoïste ; ne pas connaître une loi mais dire faussement la

connaître, c'est à quoi s'oppose la théorie taoïste. L'art de la guerre consiste en une action secrète, et l'action secrète interdit tout mouvement imprudent. » Les actes de Jian Shu, de Xuan Gao, du roi Mugong de Qin et du roi Xianggong de Jin confirment cette théorie.

*(Textes de Huainanzi
– A propos des leçons de la Voie)*

Commentaire :

Le roi Mugong de Qin n'écouta pas l'opinion de Jian Shu, et lança une attaque contre l'Etat de Zheng, éloigné de mille *li*, il en résulta que son armée fut battue. Laozi dit que l'art de la guerre est profond et mystérieux, autrement dit, il faut éviter d'engager une action imprudente. Jian Shu connaissait cette théorie ; aussi son jugement fut-il plus clairvoyant que celui d'autrui.

La stratégie pérenne et la méthode provisoire

En l'an 632 av. J.-C., le royaume de Chu lança un défi au roi Wengong de Jin pour se battre à Chengpu dans le royaume du Wei (au sud-ouest du district de Yuanxian au Henan). Mais, comment gagner cette bataille ? Le roi de Jin n'avait pas la moindre idée en tête. Il s'informa auprès de son oncle Jiu Fan :

– Comment livrer cette bataille ?

Jiu Fan répondit :

– Pour faire une bonne action, le souverain ne se contente pas de manifester sa loyauté et sa probité. Pour prendre une ville ou disputer un territoire, le stratège n'hésite pas à user de la ruse et du chantage. Rien n'empêche Votre Majesté de se servir de la ruse pour tenir tête à notre ennemi.

Après l'avoir écouté, le roi prit congé de lui, puis, il alla consulter son conseiller Yong Ji. Celui-ci dit :

– Combattre l'ennemi, c'est comme chasser le gibier. Si on brûle la forêt, le gibier obtenu sera nombreux, mais il n'y aura plus de gibier à saisir. Dans cette bataille contre l'Etat de Chu, si on utilise la ruse sans scrupule, on peut remporter la victoire et beaucoup d'avantages. Mais plus tard, il n'y aura plus d'occasion d'obtenir de tels gains. Je propose à Votre Majesté de se livrer à ce combat de manière loyale.

Le roi Wengong de Jin s'en retourna et fit des

préparatifs de combat. Au lieu de suivre le conseil de Yong Ji, il adopta la méthode de Jiu Fan pour mettre au point une stratégie de combat. Une bataille violente avec l'Etat de Chu eut lieu à Chengpu, l'Etat de Chu perdit de nombreux soldats et officiers et le roi Wengong de Jin fit un retour triomphal.

A son retour, le roi de Jin récompensa ses officiers et soldats selon leurs mérites. Il songea d'abord à Yong Ji, puis à Jiu Fan. Ses courtisans proches parlèrent d'injustice à propos de ce dernier, et ils interrogèrent le roi :

– La victoire de la bataille de Chengpu a été obtenue grâce à la tactique proposée par Jiu Fan. Si elle tient compte des exploits accomplis, pourquoi Votre Majesté donne-t-elle une récompense plus copieuse à Yong Ji qu'à Jiu Fan ?

Le roi répondit :

– Oui, c'est grâce à la proposition de Jiu Fan que j'ai gagné cette bataille, mais sa proposition est une méthode capable de résoudre un problème seulement pour un temps. Bien que l'opinion de Yong Ji ne concerne pas cette bataille, elle peut servir à régler des problèmes à long terme. Comment pourrai-je tenir compte d'une méthode qui rend service à un moment donné tout en négligeant un conseil utile pour une éternité ?

Dans cette histoire, la victoire de la bataille de Chengpu avait été obtenue grâce à la tactique de Jiu Fan, et Yong Ji n'y avait apporté aucune contribution. Mais le roi de Jin attribua la récompense d'abord à Yong Ji, puis, à Jiu Fan, car il considérait que les paroles de celui-là étaient plus précieuses, et la valeur

d'un conseil utile réside dans la loyauté ; celui qui reste loyal est apprécié par tout le monde sous le ciel, pas seulement par le roi de Jin. Naturellement, écouter l'opinion de tous ne veut pas dire qu'on ne distingue pas l'importance ni la priorité de ces opinions. Même si tout le monde a raison, il faut choisir en fonction de la situation, ce qui convient pour le moment et ce qui est valable pour le futur.

*(Textes de Huainanzi
– A propos de leçons pour l'humanité)*

Commentaire :

Avant d'engager la bataille à Chengpu, Jiu Fan proposa d'user de la ruse, et Yong Ji proposa une méthode loyale. Le roi Wengong de Jin adopta la proposition de Jiu Fan et remporta la victoire, mais il donna une récompense copieuse à Yong Ji. L'auteur indique que la solution pour gagner une victoire momentanée est importante, mais plus importante est la stratégie qui peut porter des fruits sur le long terme.

Ximen Bao gouverne la préfecture de Ye

Sous le règne du roi Wenhou de Wei (dans le sud du Shanxi et le centre du Henan) entre 445 et 396 av. J.- C., un nommé Ximen Bao fut désigné comme préfet de Ye. Il appliqua une politique laxiste de sorte que les greniers se vidèrent de leurs céréales, la trésorerie ne conserva pas de fonds de réserve, l'arsenal ne garda pas d'armes ni de munitions, les employés du gouvernement n'eurent plus besoin de rester toute la journée dans leur bureau. Ses collègues s'opposèrent à la politique exercée par Ximen Bao, et le dénoncèrent à plusieurs fois au roi de Wei. Pour voir si les accusations étaient justes, le roi fit en personne une tournée d'inspection à Ye et constata que les dénonciations étaient fondées. Il dit à Ximen Bao avec mécontentement :

– Au départ, quand vous avez été envoyé au poste de Ye sur la proposition de Zhai Huang, personne ne s'attendait à ce que vous fassiez aussi mal le travail. Si vous corrigez votre erreur, je vous fais grâce, sinon, vous serez puni !

Ximen Bao répondit :

– Si l'on gère les affaires d'Etat avec bonté, la population s'enrichit ; si on gouverne le pays par la force, la population est encouragée à apprendre les arts martiaux ; si un officier médiocre et incompetent s'occupe des affaires d'Etat, il ne sait que pressurer la

population pour remplir la trésorerie d'argent et les greniers de céréales. Puisque Votre Majesté désire conquérir l'hégémonie, je dois faire régner l'ordre de l'Etat parmi la population. Si Votre Majesté ne me croit pas, je la prie de monter sur la muraille de la ville pour regarder. Quand je bats le tambour pour annoncer un message, je peux immédiatement réunir des soldats, des armes, des céréales, et de l'argent.

Le roi Wenhou de Wei suivit Ximen Bao sur la muraille et fit battre le tambour. Au premier battement, la population endossa son armure, portant son arme à la main, l'arc et les flèches attachés dans le dos, et se rassembla en rangs ; au second battement, des gens conduisirent la voiture attelée au bœuf, chargée de céréales, ou portèrent des céréales sur leur dos jusqu'au pied de la muraille. A cette vue, le roi de Wei fut comblé de joie, ordonnant de disperser la foule. Puis, il demanda à Ximen Bao comment le peuple pouvait obéir fidèlement à ses ordres.

Ximen Bao répondit :

— Etablir une relation de confiance avec la population n'est pas une chose réalisable du jour au lendemain, mais il faut du temps pour bâtir volontairement une relation de confiance harmonieuse. Si on ne tient pas ses promesses une seule fois, il est impossible de restaurer la confiance et de consolider l'amitié. Maintenant, l'Etat de Yan vient souvent troubler l'ordre dans huit villes de notre pays. Je voudrais demander la permission de me diriger vers le nord pour résister aux Yan et récupérer les territoires occupés.

Le roi approuva l'idée de Ximen Bao, ordonnant

immédiatement à celui-ci de diriger les milices pour attaquer l'Etat de Yan. Il ne fallut pas longtemps pour que l'Etat de Yan soit vaincu. L'Etat de Wei récupéra ses territoires dans le nord et fit retirer sa troupe victorieuse.

*(Textes de Huainanzi
– A propos de leçons pour l'humanité)*

Commentaire :

Ximen Bao appliqua une politique dite de « non-agir » pour administrer les affaires dans la région de Ye. Le résultat était que les soldats étaient robustes et les céréales abondantes, et il put vaincre l'Etat de Yan afin de récupérer les territoires perdus dans le nord. L'histoire montre que le « non-agir » peut aboutir à « tout réaliser », et parvenir à gouverner le pays et à enrichir le peuple.

S'emparer du bœuf qui piétine des plantes dans les champs

Le roi Linggong de Chen (règne : 613 – 599 av. J.- C.), un souverain corrompu et ignorant, se comportait de façon désinvolte, employait de mauvais courtisans et négligeait les affaires d'Etat. Ses actions suscitèrent l'indignation de toute la Cour. Son neveu, Xia Zhengshu, déclencha un coup d'Etat et tua le roi Linggong, puis aida le fils de ce dernier à monter sur le trône. Ce fut le roi Chenggong. Du fait que Xia Zhengshu se montrait proche de l'Etat de Jin, le roi Zhuangwang de Chu, le rival de Jin, expédia une troupe pour combattre Xia Zhengshu. Des courtisans fidèles à l'ancien roi et hostiles à Xia Zhengshu provoquèrent une émeute à la suite de l'invasion des troupes étrangères. Xia Zhengshu fut vaincu et tué. Le roi Zhuangwang de Chu chercha à occuper l'Etat de Chen sous prétexte de mater la révolte. Il ordonna à son fils aîné de rester dans l'Etat de Chen, à la tête de la troupe, et força les fonctionnaires de Chu et de Chen à présenter leurs hommages.

Shen Shushi, haut dignitaire de Chu, qui avait été envoyé en ambassadeur à l'Etat de Qi, ne résidait pas dans son pays durant l'expédition contre le Chen et la célébration de la conquête. A son retour à l'Etat de Chu, ayant appris l'action du roi de Chu, il refusa d'aller le rencontrer.

Le roi de Chu, mécontent, le convoqua et l'interrogea :

– Le roi de Chen est incompetent, ses vassaux ont provoqué la révolte. J'ai dirigé une armée puissante qui a entrepris une longue marche pour lancer une attaque, écraser la révolte, et exécuter l'instigateur. Tous les officiers civils et militaires de la cour royale de Chen et de Chu sont venus me féliciter pour ce triomphe, mais vous êtes le seul qui fassiez exception. Dites-moi pourquoi ?

Shen Shushi répondit :

– Une personne marchait, en tirant un bœuf, sur une levée de terre entre deux champs. Le bœuf piétinait par négligence des plantes, le propriétaire du champ voulut s'emparer du bœuf en compensation des pertes occasionnées. Votre Majesté va penser à juste raison que cette façon de faire n'est pas juste. Le bœuf piétine des plantes, son propriétaire en a certes la responsabilité, mais, s'emparer du bœuf pour compenser la perte, c'est un châtiment trop sévère pour remédier à l'erreur. Votre Majesté a lancé une expédition contre l'Etat de Chen, parce que le roi de Chen était incompetent et que son peuple s'en plaignait vivement. Mais après l'écrasement de la révolte, Votre Majesté laisse stationner une troupe à l'Etat de Chen et envoie son fils, Yingqi, monopoliser le pouvoir dans ce pays. Si l'affaire parvenait à l'oreille des seigneurs de différentes principautés, ils diraient que Votre Majesté ne cherche pas à écraser la révolte, ni à punir le coupable, mais à occuper le territoire de l'Etat de Chen. Un homme honnête ne doit pas négliger la bienveillance pour obtenir un

profit. Envoyer les soldats camper à l'Etat de Chen, n'est-ce pas pareil à se procurer des profits et désobéir au principe de bienveillance ?

Le roi de Chu ne cessa de hocher la tête en signe d'approbation ; il n'hésita pas à annuler ses ordres, à faire retirer les troupes stationnant à l'Etat de Chen, et à aider le fils du roi Linggong de Chen à monter sur le trône. Ce dernier fut appelé le roi Chenggong de Chen. En constatant que le roi Zhuangwang de Chu était intègre et ne malmenait pas le Chen, les seigneurs de différentes principautés vinrent lui rendre hommage.

*(Textes de Huainanzi
– A propos de leçons pour l'humanité)*

Commentaire :

Shen Shushi fit des reproches au roi de Chu, en prétendant que l'anéantissement de Chen était aussi injuste que de s'emparer du bœuf qui piétine des plantes dans un champ. Le roi de Chu accepta la critique et restaura l'Etat de Chen. L'histoire révèle que l'action injuste et malveillante n'est pas tolérable et que seule l'action bienveillante et honnête peut être applaudie.

Les goûts du roi Xuanwang de Qi

Le roi Xuanwang de Qi (règne : 319 – 301 av. J.-C.), assis dans la salle du palais, s'adressa à son vassal Chunyu Kun assis à ses côtés :

– Selon vous, quels sont mes goûts ?

– Les anciens souverains avaient quatre goûts particuliers, et Votre Majesté en a trois, répondit Chunyu Kun.

– Y a-t-il une différence entre les goûts des anciens rois et les miens ?

– Les anciens rois aimaient avoir de bons chevaux, Votre Majesté les aime également ; ils aimaient les mets les plus raffinés, Votre Majesté les aime aussi ; ils aimaient les belles femmes, Votre Majesté en fait autant ; ils aimaient les hommes éminents, mais Votre Majesté n'a pas de goût pour eux.

– Ce n'est pas que je n'aime pas les hommes vertueux, mais c'est qu'il n'y en a pas dans mon pays. S'il y en avait dans le pays, je les aimerais moi aussi, riposta le roi de Qi.

Chunyu Kun poursuivit :

– Dans l'antiquité, il y avait de bons coursiers appelés Hualiu et Qiji, mais maintenant, on en trouve rarement. Du fait que Votre Majesté aime les chevaux, elle choisit le meilleur parmi un large choix. Il y avait jadis des plats délicieux préparés avec du fœtus de léopard et d'éléphant, mais maintenant il n'y en a

presque plus. Pour assouvir son goût, Votre Majesté peut choisir entre des aliments du même genre. Dans l'ancien temps il y avait de belles femmes appelées Mao Qiang et Xi Shi ; on n'en voit plus maintenant, mais pour satisfaire sa luxure, Votre Majesté peut trouver de nombreuses jolies filles. Les hommes éminents sous le règne des ancêtres rois Yao et Shun, Yu et Tang, ont disparu. Si Votre Majesté pense qu'en dehors des hommes vertueux de l'ancien temps, il n'existe pas d'autres personnes éminentes, alors, les hommes aussi capables que ceux d'autrefois n'aiment pas non plus Votre Majesté.

Le roi de Qi regarda son vassal, bouche bée, ne sachant quoi répondre.

*(Textes Shou Yuan
– A propos du respect pour l'homme vertueux)*

Commentaire :

Le roi de Qi aimait avoir de bons chevaux, une nourriture délicieuse, de jolies filles, mais considérait qu'il n'y avait aucun homme éminent. Son vassal, Chunyu Kun, lui dit franchement qu'il préférait un bon cheval, la nourriture exquise et de belles filles plutôt que des hommes éminents. Il voulait indiquer par là que si le roi n'appréciait pas les hommes éminents, sur qui pourrait-il s'appuyer pour maintenir son règne ? Il est évident qu'il adressait une critique au roi de Qi.

L'orgueil de l'homme pauvre

Le roi Wenhou de Wei, après la conquête de la principauté de Zhongshan (dans le district de Dingxian au Hebei), retourna hâtivement à Anyi, capitale de Wei. Tian Zifang (élève de Zigong, disciple de Confucius) le suivit. A mi-chemin, le prince héritier Ji rencontra Tian Zifang, s'empressant de descendre de voiture et marcha rapidement au-devant de la voiture de Tian Zifang ; celui-ci ne descendit pas de sa voiture, et dit au prince héritier :

– Voulez-vous dire à Sa Majesté de m'attendre à Chaoge ?

Le prince héritier, l'air un peu fâché, demanda à Tian Zifang :

– D'après vous, sous le ciel, qui doit se montrer orgueilleux envers l'autre, l'homme pauvre ou l'homme riche ?

Tian Zifang répondit :

– Naturellement, c'est l'homme pauvre. Parmi les hommes riches, qui ose se montrer orgueilleux envers les autres ? Un roi qui est arrogant devant les autres apportera sans aucun doute la ruine dans son pays. Je n'ai pas encore vu à ce jour un roi qui désire ruiner son pays à cause de son arrogance ; un seigneur, s'il est arrogant, perdra sans aucun doute son fief, je n'ai pas encore vu un seigneur qui souhaite perdre son fief à cause de son arrogance. Pourtant, un homme pauvre n'a pas de tels soucis. S'il n'est pas satisfait, il

peut tourner les talons et partir immédiatement. C'est pourquoi je dis que l'homme pauvre peut faire preuve d'orgueil devant les autres, mais que les riches ne peuvent le faire.

Le prince héritier Ji ne souffla pas mot. Il rattrapa la voiture du roi de Wei et lui rapporta les paroles de Tian Zifang. Le roi de Wei soupira :

– Si vous n'étiez pas là, je n'aurais jamais pu entendre ces mots. J'ai noué amitié avec Tian Zifang grâce à mon attitude respectueuse envers l'homme intelligent et comme les relations entre le roi et ses vassaux sont resserrées, de nombreux gens du peuple sont venus de loin résider dans mon pays. Ces succès ont été possibles parce que je sais apprécier le talent des personnes intelligentes et nouer des relations avec elles. Concernant la conquête de la principauté de Zhongshan, j'ai respecté le talent du grand général Yue Yang, et trois ans plus tard, il a conquis ce petit pays ; c'est le résultat de mon respect pour cet officier militaire. Par conséquent, ce que je vois c'est le succès ; je ne vois aucune personne faire preuve d'arrogance devant moi à cause de son talent.

(Textes Shuo Yuan

– A propos du respect pour l'homme vertueux)

Commentaire :

L'homme riche est arrogant, c'est un constat général. Mais Tian Zifang exposait une idée contraire : c'est l'homme pauvre qui doit avoir de l'orgueil. Le

roi Wenhou de Wei approuva son opinion et la justifia même par son expérience de la vie. L'auteur indique que le souverain se doit de respecter l'homme vertueux afin de mener à bien ses réalisations.

Des conseils utiles au lieu de félicitations

A l'époque des Printemps et Automnes (770 – 476 av. J.-C.), le roi Zhuangwang de Chu désigna Sun Shu'ao comme premier ministre. Les officiers et les habitants dans la capitale vinrent lui présenter leurs félicitations. Un vieux bonhomme en tenue de lin et coiffé d'un chapeau blanc, tarda à venir comme s'il portait le deuil. Informé, Sun Shu'ao s'empressa de rajuster son vêtement et sa coiffure pour aller l'accueillir devant sa maison. Il dit au vieillard :

– Sa Majesté, ignorant que je suis un homme médiocre et indigne, m'a placé à un poste très important, ce qui a fait que je suis devenu la cible de la critique des officiers et du peuple. Aujourd'hui, tout le monde vient me féliciter, vous êtes le seul qui veniez porter le deuil. Est-ce que vous avez quelque chose à m'apprendre ?

Le vieil homme dit :

– Oui, j'ai un mot : si vous êtes d'une haute noblesse et orgueilleux envers le peuple, celui-ci vous méprisera et s'éloignera de vous ; placé à un poste important, si vous monopolisez le pouvoir, le roi vous détestera ; quelque importants que soient vos appointements, vous n'en serez pas satisfait, et le malheur pourra tomber sur vous à tout moment.

Sun Shu'ao lui adressa de nouveau un salut de remerciement :

– J'accepte sincèrement vos instructions, je voudrais encore écouter vos conseils utiles.

Le vieil homme reprit :

– Plus vous êtes placé à un poste élevé, plus vous devez écouter les opinions du peuple ; plus votre grade est élevé, plus votre action doit être plus prudente et scrupuleuse ; plus copieuse est votre rémunération, plus vous devez être attentif et vous abstenir d'accaparer des gains illégaux. Je vous prie d'apprendre par cœur ces trois recommandations et l'Etat de Chu sera sûrement bien administré.

(Textes Shuo Yuan – A propos de la prudence)

Commentaire :

Sun Shu'ao fut nommé premier ministre de Chu. Naturellement, on vint le féliciter, mais un vieillard vint en portant des habits de deuil. Au lieu de se mettre en colère, il lui demanda conseil avec respect, ainsi il reçut des conseils instructifs à savoir qu'il fallait rester prudent lorsqu'on occupait un poste élevé et que l'on gagnait une copieuse récompense. L'histoire souligne qu'il est très important pour les officiers de travailler avec prudence et dévouement.

La longévité, la richesse et la noblesse

Le roi Xuanwang de Qi alla chasser dans la région de Sheshan, où treize villageois âgés vinrent le saluer. Le roi, content de les voir, leur dit :

– Vous avez beaucoup marché pour venir me voir.

Puis il ordonna à sa suite :

– Pour récompenser toutes ces vieilles gens, elles seront exemptées d'impôts fonciers.

Les vieilles gens étaient tellement émues qu'elles se prosternèrent pour remercier le roi, sauf un nommé Lü Qiu qui resta indifférent. Pensant que certaines d'entre elles n'en étaient pas encore satisfaites, le roi de Qi demanda :

– Est-ce que la récompense ne suffit pas ?

Il ordonna de nouveau à sa suite :

– Dispensez-les de corvées en guise de récompense.

Les vieux villageois, pleins de reconnaissance, remercièrent de nouveau le roi. Mais le vieux Lü Qiu tarda à remercier le roi.

– Que ceux qui m'ont présenté leurs remerciements s'en aillent, dit le roi ; que celui qui n'en a pas fait s'approche.

Les autres villageois s'en allèrent, à l'exception de ce Lü Qiu. Le roi de Qi lui demanda :

– Aujourd'hui, je fais une tournée d'inspection,

et des villageois se donnent la peine de m'accueillir. Pour les récompenser, je les exempte d'impôts fonciers. Ils savent me remercier, vous êtes le seul qui ne le fassiez pas. Je crois que la récompense est insuffisante, par conséquent, j'ajoute à la récompense l'exemption de corvées. Ils me remercient de nouveau, mais vous refusez toujours de le faire. Maintenant les autres sont partis, voulez-vous m'indiquer si j'ai commis une erreur quelconque ?

Lü Qiu répondit :

– Nous sommes tous émus de savoir que Votre Majesté vient faire une inspection, et nous venons l'accueillir, en espérant qu'elle pourrait nous apporter la longévité, la richesse et la noblesse.

– La vie ou la mort d'une personne est décidée par le Ciel, dit le roi, ce n'est pas à ma portée. Je ne peux prolonger votre vie. Les greniers d'Etat sont pleins de céréales, mais ils sont préparés en prévision de catastrophes naturelles ; ce n'est pas moi qui peux vous en donner pour augmenter votre fortune. Le nombre de hauts fonctionnaires est limité, le poste de petit fonctionnaire est d'une valeur insignifiante, je ne peux vous conférer un titre de premier ordre ni de deuxième pour rehausser votre noblesse.

– Votre Majesté a tort. Ce qu'elle dit ne répond pas à ma demande. J'espère seulement qu'elle désignera des personnes instruites et vertueuses comme fonctionnaires, en leur demandant d'exécuter la loi, afin que les habitants de la région aient moins de soucis. C'est ainsi que nous pourrons vivre plus vieux, que les habitants de la région pourront être moins accablés de corvées, et que nous pourrons

devenir un peu plus riches. Votre Majesté ordonnera de développer l'éducation morale, pour que les jeunes gens apprennent à respecter les adultes et ceux-ci à respecter les vieux. Cela nous permettra de rehausser notre noblesse. Aujourd'hui nous avons l'honneur de bénéficier de l'exonération d'impôts, selon l'ordre de Votre Majesté, mais ceci conduit à vider les greniers ; nous bénéficions aussi de l'exemption de corvées, mais ceci empêche d'accomplir les services bénévoles publics. Tout cela n'est pas le vœu des humbles personnes.

– Vous avez raison, dit le roi de Qi. Je souhaite que vous, homme vénérable, assumiez la fonction de conseiller d'Etat.

(Textes Shuo Yuan – A propos de la sagacité)

Commentaire :

Le roi de Qi, pour récompenser ses sujets, ordonna de les exonérer d'impôts et de corvées, mais cela attira la critique d'un nommé Lü Qiu. Ce dernier estimait que les récompenses et l'exonération n'étaient pas le désir du peuple et ne correspondaient pas à l'intérêt fondamental de l'Etat et du peuple ; il considérait que l'intérêt fondamental de l'Etat et du peuple résidait dans une politique clairvoyante, une loi juste et le développement de l'éducation morale. L'histoire montre la pensée clairvoyante de cet homme Lü Qiu et sa méthode habile de faire une critique.

Le vêtement neuf ne vieillit pas

Zhang Lu, alias Fan Sui, était originaire de l'Etat de Wei. En l'an 266 av. J.-C., il assumait les fonctions de premier ministre dans le royaume de Qin et avait reçu le titre de marquis Ying. Avant d'arriver à l'Etat de Qin, il rendit visite au prince Mengchang de Wei, en lui disant :

– Est-ce que vous connaissez le moyen de garder un vêtement neuf et maintenir sa couleur d'origine ainsi que celui d'avoir toujours un grenier plein de céréales ?

Le prince Mengchang répondit :

– Un vêtement garde sa couleur d'origine si on le protège bien ; le grenier est toujours plein si on le remplit de céréales chaque année. Mais comment protéger le vêtement et avoir le grenier plein, je ne connais pas comment faire. Parlez-en, s'il vous plaît.

– Réunir le plus grand nombre d'hommes intelligents lorsqu'on est placé à un poste important, porter plus de secours aux pauvres gens lorsqu'on est riche. C'est ainsi qu'on peut garder un vêtement toujours neuf et un grenier toujours plein de céréales.

Le prince Mengchang considéra que Zhang Lu avait raison et était habile à comprendre d'autres personnes. Le lendemain, il fit apporter à celui-ci cent taëls d'or et cent pièces de soie de couleur. Zhang Lu refusa ces cadeaux. Quelques jours après, lorsque Zhang Lu revint voir le prince Mengchang, le prince

dit :

– J'ai écouté l'autre fois vos conseils ; je vous ai présenté de l'or et de la soie pour vous gratifier, pourquoi les avez-vous refusés ?

– Si je parle du vêtement neuf et du grenier plein, c'est pour vous permettre d'avoir toujours un vêtement neuf et un grenier plein. Si vous sortiez des céréales de votre grenier et de l'or de votre trésorerie pour porter secours à d'autres personnes, le résultat final serait que votre vêtement serait usé et le grenier vide, alors comment pourrait-on dire que le vêtement est toujours neuf et le grenier plein ? répondit Zhang Lu.

– D'après vous, comment faire alors ?

– L'Etat de Qin est isolé du monde extérieur, beaucoup de lettrés érudits ne peuvent y pénétrer. J'espère que Votre Excellence pourra écrire une lettre de recommandation pour que je me présente au roi de Qin. Si celui-ci me traite avec faveur, c'est qu'il tient compte de votre réputation. Si je ne suis pas accueilli par le roi de Qin, tous mes efforts auront été inutiles, même si je demandait à d'autres personnes d'intervenir en ma faveur.

– Maintenant que vous avez cette idée, je peux essayer ! dit le prince Mengchang.

Il écrivit une lettre pour proposer Zhang au roi de Qin.

Quand Zhang Lu arriva à l'Etat de Qin, le roi de ce pays l'accueillit avec courtoisie. Zhang Lu dit :

– En entrant dans votre pays, je vois que les terres arides sont exploitées, que les plantes poussent bien et que les fonctionnaires administrent sérieuse-

ment les affaires. Mais il manque une chose à accomplir, je ne sais pas si Votre Majesté s'en rend compte ?

– De quoi s'agit-il ? Je l'ignore, fit le roi de Qin.

Zhang Lu lui dit :

– Dans l'Etat de Qi, le prince Mengchang est un homme intelligent et réputé. S'il n'y a pas de troubles, le monde est en paix ; mais si des troubles se produisent, il peut réunir tous les héros du monde. Pourquoi Votre Majesté ne veut-elle nouer des relations avec une personne de ce genre ?

Le roi de Qin jugea ses paroles raisonnables, et il envoya un messenger présenter mille taëls d'or au prince Mengchang.

Quand l'envoyé de Qin rendit visite au prince Mengchang de Qi, en lui offrant les cadeaux, celui-ci était en train de prendre son repas, et il ne comprit pas pourquoi le roi de Qin lui remettait une lettre et des cadeaux. Réflexion faite, il en comprit soudain la cause et confia à sa suite :

– C'est ce que signifie Zhang Lu en disant qu'il faut souvent protéger le vêtement et remplir chaque année le grenier.

(Textes Shuo Yuan – A propos de l'éloquence)

Commentaire :

Le prince Mengchang recommanda Zhang Lu au roi de Qin. Le roi de Qin conféra à Zhang Lu une lourde responsabilité. Celui-ci réussit à convaincre le

roi de Qin, de remettre en cadeau mille taëls d'or au prince Mengchang. L'histoire montre que l'on doit proposer des hommes intelligents lorsque l'on est haut placé et porter secours aux pauvres lorsque l'on est riche. Il est ainsi possible d'obtenir une récompense, telle est la façon de garder son vêtement toujours neuf et son grenier toujours plein.

Yanzi se moque du roi Jinggong de Qi

Le roi Jinggong de Qi (règne : 547 – 490 av. J.-C.) alla faire une excursion sur le mont Niushan qui se trouvait au sud de sa capitale. Il soupira en pleurant :

– Quel beau paysage ! Dans mon pays, les plantes et les arbres sont abondants. Pourquoi des gens quittent-ils ce pays et meurent-ils l'un après l'autre ? Si les anciens n'étaient pas morts, je leur laisserais la place, mais où irais-je ?

Deux courtisans du roi, Shi Kong et Liang Qiuju, après avoir écouté les paroles du roi, se mirent à pleurer à leur tour, et ils prononcèrent :

– Nous, vos sujets, avons bénéficié de votre faveur : même si la viande est pourrie, si nous pouvons en avoir, nous en mangeons ; et si nous pouvons obtenir un mauvais cheval et une voiture en mauvais état, nous nous en servons. Dans ce cas-là, nous ne voulons pas disparaître et à plus forte raison Votre Majesté qui est le roi, il ne le faut pas.

En écoutant la conversation du roi et des deux courtisans, Yanzi qui se trouvait à côté, ricana. Le roi de Qi, d'un air inquiet, lui demanda, tout en essuyant ses larmes :

– Aujourd'hui, je suis triste pendant ce voyage. Shi Kong et Liang Qiuju pleurent avec moi. Vous êtes le seul à rire, pourquoi ?

Yanzi répondit au roi :

– Si des hommes intelligents avaient dû occuper ce trône, alors cela aurait été les anciens rois, Taigong et Huanggong qui auraient dû siéger à cette place ; si des hommes vaillants avaient dû garder le trône, cela aurait été les anciens rois, Zhuanggong et Linggong, qui auraient dû siéger à cette place. Si ces rois avaient gardé ce trône royal, vous n'auriez pu que vous coiffer d'un chapeau de paille et aller travailler aux champs comme un paysan. Il y a tant d'affaires à arranger, comment pouvez-vous avoir le temps de penser à la mort ? Vous avez pu monter sur le trône sans encombre, parce que ces quelques rois sur ce trône sont morts l'un après l'autre, et finalement ce fut votre tour d'accéder au trône. Mais vous êtes le seul roi qui pleure pour cela, c'est de la malhonnêteté. Je vois ces deux genres de personnes, un roi malhonnête et ses courtisans flagorneurs, par conséquent je ris tout seul dans ma barbe.

A ces mots, le roi fut plein de confusion. En levant sa coupe de vin, il but comme s'il se donnait une punition, en même temps il infligea à chacun de ses deux courtisans la punition de boire deux coupes de vin.

(Textes de Liezi

– A propos des mots raisonnables)

Commentaire :

Cette histoire persifle les souverains de l'anti-

quité qui désiraient jouir éternellement du prestige et de la richesse, ainsi que les gens qui ne savaient que flatter leur supérieur et agissaient selon leur désir.

Les trois frères s'entretiennent des affaires de l'Etat

Gongsun Qiao (? – 522 av. J.- C.), surnommé Zichan, assumait les fonctions de premier ministre de l'Etat de Zheng. Durant trois années, il administra correctement le pays. Les gens honnêtes respectaient les règlements qu'il édicta et les mauvaises personnes avaient peur de contrecarrer les interdictions qu'il imposait. Bien administré, l'Etat de Zheng jouissait également d'un grand prestige parmi les seigneurs des autres principautés.

Zichan avait deux frères : l'aîné s'appelait Gongsun Chao, le cadet, Gongsun Mu. Le premier aimait à boire, et le deuxième était un coureur de jupons.

Gongsun Chao amassait dans sa maison diverses sortes de vins délicieux ; les bouteilles de vin s'amoncelaient, et on pouvait sentir l'odeur piquante du vin à cent pas de sa maison. Quand il était ivre, il ne s'inquiétait ni de la sécurité et ni du danger, ni de la haine et ni de la clémence ; il ne veillait pas à la richesse de sa famille, ignorait les relations proches ou éloignées des membres du clan familial, la douleur de la mort ou les joies de la vie ; même si se produisaient une inondation, un incendie, ou la guerre, il ne s'en souciait pas.

Le cadet, Gongsun Mu avait aménagé dans son jardin de derrière, plusieurs dizaines de pièces qui hébergeaient de jolies filles choisies par lui-même.

Quand il se laissait séduire par une beauté, il pouvait renoncer à rencontrer ses parents, rompre toute relation avec ses amis, et il restait jour et nuit dans le jardin, n'en sortant qu'une fois tous les trois mois, mais il n'était pas satisfait. Quand il trouvait une belle fille vierge dans le village, il cherchait à l'acheter avec de l'argent ; c'est seulement à cause de l'opposition que soulevait l'intermédiaire qu'il devait abandonner enfin son idée.

Zichan avait grand souci de l'action de ses deux frères. Il rendit visite dans la clandestinité à son ami Deng Xi pour trouver une solution. Zichan lui dit :

– Les anciens ont dit : « Celui qui peut se perfectionner peut gouverner sa famille, celui qui peut gouverner sa famille peut gouverner un pays ». Ce dicton compare la chose proche à la chose lointaine, la chose insignifiante à la chose importante. J'ai consacré mes efforts pour mettre en ordre le pays, mais il y a des troubles dans ma famille. Ceci est justement contraire au dicton. Quelle méthode puis-je employer pour sauver mes frères ? Voulez-vous me conseiller ?

– Je suis intrigué depuis longtemps par cette chose, dit Deng Xi, mais je n'osais pas vous en parler auparavant. Pourquoi n'essayez-vous pas de les éclairer de temps en temps sur la valeur de la vie, et de les éduquer par les noblesses des rites ?

Après avoir écouté les paroles de Deng Xi, Zichan alla voir respectivement ses deux frères, en leur disant ceci :

– L'homme est plus noble que les animaux, parce qu'il a l'intelligence, et l'intelligence est commandée

par la morale et les rites ; le respect pour la morale et les rites permet d'en tirer une bonne réputation et du prestige. Si, pour céder à l'excitation de plaisirs momentanés, on s'abandonne à la jouissance, la vie en sera menacée. Si vous écoutez mes paroles, vous pourrez avoir du remord le matin, et le soir, vous aurez accès au poste de fonctionnaire.

Gongsun Chao et Gongsun Mu répondirent :

— Il y a longtemps que nous avons compris ce raisonnement, et depuis longtemps nous avons fait notre choix ; fallait-il attendre que vous parliez pour comprendre ! Une personne n'a qu'une seule vie, la mort est une chose facile. Qui peut vouloir attendre la mort facile au mépris d'une vie si difficile à obtenir ? Si l'on respecte les rites pour s'obtenir des éloges ou si l'on s'attire une bonne réputation en changeant son caractère et son comportement, nous préférons plutôt mourir qu'à vivre. Pour jouir pleinement des plaisirs de son vivant, on préfère craindre de s'attirer une mauvaise réputation ou les dangers, c'est comme si par crainte de la diarrhée on ne s'adonnait pas à la boisson, ou par crainte de l'épuisement de nos forces, on s'arrêtait d'assouvir ses désirs, sans s'inquiéter sérieusement de la souillure de la réputation et des dangers de la vie. Si vous utilisez votre capacité à administrer les affaires du pays pour exagérer une chose, si vous essayez d'ébranler notre volonté par vos paroles, ou si vous cherchez à nous séduire par l'honneur et l'intérêt, ne serait-ce pas également perfide et pitoyable ? Nous voulons discuter de façon approfondie avec vous. Celui qui peut administrer les affaires extérieures ne peut forcément pas mettre en

ordre toutes les choses, et il est accablé par la difficulté et le malheur ; celui qui peut organiser les affaires intérieures ne peut forcément pas apaiser les troubles, mais il garde l'esprit calme et heureux. Votre méthode pour administrer les affaires extérieures peut pour le moment être utilisée à l'intérieur d'un pays, mais elle ne peut sûrement pas combler le désir des gens. Notre façon de procéder pour les affaires intérieures peut être utile pour les souverains et les vassaux sous le ciel. Nous employons souvent cette méthode pour éduquer d'autres personnes, néanmoins, vous l'employez à notre égard ?

Après avoir écouté le discours de ses frères, Zichan étourdi, ne savait comment leur répondre. Quelques jours plus tard, il répéta les propos de ses deux frères à son ami Deng Xi. Celui-ci répondit :

– Vous ignorez que vous côtoyez des personnes véritablement intelligentes. Qui peut affirmer que vous êtes un homme intelligent ? C'est un hasard que l'Etat de Zheng soit bien administré, ce n'est pas un succès qui vous appartient.

(Textes de Liezi – A propos de Yangzhu)

Commentaire :

Gongsun Chao et Gongsun Mu considéraient les plaisirs comme le but de la vie, et appréciaient énormément la débauche. Selon eux, il n'est pas nécessaire de discerner une personne bonne ou mauvaise, une chose bonne ou mauvaise. La durée de

la vie est si courte qu'un homme doit en profiter pour jouir de tous les plaisirs et assouvir divers désirs. Ils défendaient de façon exagérée l'ultra-individualisme et l'égoïsme. En réalité, leur idéologie n'est pas de bon aloi voire mérite d'être condamnée.

Qie Yong vient à bout des bandits

Dans l'Etat de Jin (situé aujourd'hui dans les régions du Shanxi, du Hebei, du Henan) des bandits se livraient souvent au pillage des habitants. Cela rendait le roi de Jin fut très anxieux. Un nommé Qie Yong prétendit pouvoir juger les bandits d'après leur apparence et leur comportement, et connaître leur situation réelle. Le roi de Jin l'envoya rechercher des bandits. Il ne laissa pas échapper un seul bandit parmi des centaines de personnes.

Le roi de Jin, enivré de joie, s'adressa à son courtisan Zhao Wenzi :

– Une seule personne de talent me suffit pour m'aider à gouverner le pays. Maintenant, Qie Yong peut anéantir tout seul tous les bandits dans le pays. A quoi bon employer beaucoup de personnes ?

Zhao Wenzi répondit :

– Oh ! Votre Majesté croit-elle qu'on puisse réellement se fier à un jugement pour attraper tous les bandits du pays ? Il est impossible de les anéantir entièrement. De plus, à mon avis, ce nommé Qie Yong connaîtra un sort misérable.

Peu de temps après, des bandits se réunirent et discutèrent :

– Nous nous sommes enlisés dans une situation sans issue, tout cela parce qu'il y a un nommé Qie Yong ?

Ils s'emparèrent donc de Qie Yong et le tuèrent féroce­ment.

A cette nouvelle, le roi de Jin fut terrorisé. Il fit venir Zhao Wenzhi et lui dit :

– Ce que vous aviez prévu a vraiment eu lieu. Qie Yong a été tué par les bandits. Est-ce qu'il y a une autre façon pour les combattre et les anéantir ?

Zhao Wenzhi répondit :

– Selon un adage populaire de Zhou : « Celui qui peut voir le poisson nager dans le lac profond n'arri­vera pas à de bons résultats ; celui qui use de la ruse pour découvrir une personne cachée rencontrera le malheur ». Votre Majesté veut aujourd'hui anéantir les bandits dans le pays, il vaut mieux qu'elle choi­sisse des hommes intelligents et vertueux et leur donne une responsabilité lourde ; il en résultera que le pays sera civilisé, l'éducation morale sera répandue parmi la population, et les habitants pourront avoir honte de faire du mal, et alors, qui voudra agir comme les bandits ?

Le roi de Jin adopta la proposition de Zhao Wenzhi, choisit un nommé Sui Hui réputé pour son intelligence et sa bonne vertu, et lui conféra la responsabilité de gérer les affaires d'Etat. Peu à peu, les bandits ne purent plus trouver aucun endroit où se réfugier dans l'Etat de Jin, et ils se retirèrent en foule vers l'ouest, dans l'Etat de Qin.

(Textes de Liezi – A propos de bons conseils)

Commentaire :

Qie Yong ne connaissait que le moyen de saisir les bandits et il fut finalement tué par les bandits. Sui Hui mit en ordre l'Etat et les bandits s'enfuirent dans l'Etat de Qin. Ceci montre que le moyen efficace pour venir à bout des bandits consiste à employer des hommes intelligents et vertueux, à mettre en application une politique clairvoyante et juste, à systématiser l'éducation morale parmi le peuple.

Réfléchir sur la victoire

Zhao Xiangzi ordonna à son vassal Muzi de diriger une troupe pour attaquer la tribu de Zhai, et sa troupe remporta la victoire. Muzi profita de cette occasion pour prendre successivement deux villes qui avaient été occupées par les Zuoren et les Zhongren. Muzi fit apporter le message de victoire à Zhao Xiangzi. C'était justement le moment où Zhang Xiangzi était en train de manger. En entendant le rapport de la victoire, il afficha un air plein de soucis. Son vassal proche, inquiet, ne put se contenir et lui demanda :

– On a pris en un jour deux villes. C'est une bonne nouvelle qui encourage tout le monde. Comment se fait-il que Votre Majesté ait un air soucieux ?

Zhao Xiangzi répondit doucement :

– Les eaux du fleuve montent tout au plus pendant trois jours, puis elles se retirent ; les pluies torrentielles ne tombent pas pendant toute une journée ; à midi, le soleil arrive à son zénith mais il ne peut y rester longtemps. Maintenant notre famille Zhao n'a pas accompli beaucoup d'actions glorieuses, elle a pris deux villes en un jour, et je crains que le fléau ne retombe bientôt sur moi.

Ayant appris cette affaire, Confucius dit :

– Il est temps que la famille Zhao connaisse la prospérité !

Les soucis sont la base de la prospérité du pays ;

l'orgueil et la jubilation constituent une cause de déclin. Il est plus difficile de garder le succès et la victoire que de les obtenir. Les souverains clairvoyants ont compris ce principe et savaient l'utiliser pour tirer profit de la victoire, par conséquent, ils pouvaient jouir du bonheur et le transmettre à leur descendance. Les souverains des puissants pays comme le Qi, le Chu, le Wu et le Yue, etc., ont tous remporté une victoire, mais ils ont suivi finalement une voie menant à la ruine. La cause en est qu'ils n'ont pas su comment profiter de la victoire. Tout roi ne peut garder la victoire que lorsqu'il connaît et maîtrise ce principe.

Confucius était si robuste qu'il pouvait soulever la barre utilisée pour fermer la porte de la ville, mais il ne voulait pas faire étalage de sa force devant les autres. Mozi pouvait mettre au point un stratagème de défense pour faire échouer l'attaque de Gongshu Ban et forcer son adversaire à se soumettre. Mais Mozi ne voulait pas être reconnu comme un stratège. Par conséquent, celui qui sait garder la victoire considère généralement sa puissance comme de la faiblesse.

(Textes de Liezi – A propos de bons conseils)

Commentaire :

Le roi Zhao Xiangzi n'avait pas été enivré par le succès de la bataille et la prise de deux villes ; ceci montre qu'il avait compris qu'il était difficile de réussir, mais encore plus difficile de garder les fruits

de la victoire. Par la suite, la famille Zhao connut réellement la prospérité, devenant l'une des sept puissances à l'époque des Royaumes combattants.

L'emploi habile de trois stratagèmes

Shendao (395 – 315 av. J.-C.) était un légiste, qui propageait l'idée d'appliquer la loi de manière sérieuse. Il fut désigné comme précepteur du prince héritier de Chu, celui-ci deviendrait plus tard le roi Daoxiang de Chu. En ce temps-là, le prince était retenu dans l'Etat de Qi comme otage pour établir une alliance entre des seigneurs. Après quelques années, lorsque le roi Huaiwang de Chu mourut, le prince héritier de Chu alla faire ses adieux au roi de Qi pour pouvoir régler les affaires funéraires dans son pays. Mais le roi de Qi, pour faire du chantage, lui dit :

– Vous pouvez revenir dans votre pays, mais il faut que vous concédiez à l'Etat de Qi un territoire de cinq cents lieues dans l'est du Chu, sinon, vous ne pouvez revenir à l'Etat de Chu et monter sur le trône.

Le prince répondit :

– J'ai un maître. Permettez-moi de rentrer à la maison pour discuter avec lui, puis je vous donnerai la réponse.

Le roi acquiesça. Le prince héritier fut de retour et discuta avec Shendao. Ce dernier dit :

– Concéder à l'Etat de Qi notre territoire a pour but d'échanger votre liberté. Vous serez toujours retenu à l'Etat de Qi, sans pouvoir retourner régler les affaires funéraires de votre père, si vous ne voulez pas concéder ce territoire ; c'est une action ingrate. A mon

avis, il vaut mieux consentir à concéder au roi de Qi les cinq cents lieues dans l'est de Chu.

Après avoir fini de parler, Shendao laissa le prince héritier voir le roi de Qi pour lui donner sa réponse.

Le roi de Qi laissa le prince héritier retourner à l'Etat de Chu. Celui-ci accomplit les funérailles du roi Huaiwang et accéda au trône ; ce fut le roi Daoxiang de Chu.

Informé, le roi de Qi envoya son délégué ainsi que cinquante chars à l'Etat de Chu pour que leur accord se réalise. Le roi Daoxiang discuta avec Shendao :

– L'envoyé de Qi vient prendre les cinq cents lieues dans l'est de notre pays. Au départ, c'est sous la menace que j'ai consenti à lui donner ce territoire. Maintenant, comment faire ?

– Demain, Votre Majesté convoquera tous les fonctionnaires pour les avertir de cette affaire et pour écouter leur opinion, dit Shendao.

Le jour suivant, le roi Daoxiang annonça cette affaire lors de la séance d'audience matinale, ordonnant à ses vassaux de donner leur opinion. La séance levée, le haut fonctionnaire Ziliang vint voir le roi. Celui-ci dit :

– Quand j'étais retenu à l'Etat de Qi comme otage, avant de venir aux funérailles de l'ancien roi et de rejoindre mes vassaux afin de restaurer le pays fondé par mes ancêtres, j'avais consenti à concéder cinq cents lieues de terres dans l'est du pays en échange de ma liberté. Maintenant, l'envoyé de Qi vient à l'Etat de Chu s'emparer de la terre promise,

comment faire ?

Ziliang dit :

– Si c'est vraiment la vérité, Votre Majesté est obligée de tenir la promesse de concéder ces terres au puissant Qi. Si elle ne tient pas sa promesse, elle perdra son crédit et ne pourra conclure un accord d'alliance plus tard avec les seigneurs d'autres principautés. Il vaut mieux donner la terre à l'Etat de Qi puis recourir à la force pour la récupérer. Donner la terre à l'Etat de Qi, c'est une action loyale, la récupérer plus tard par la force, c'est une opération militaire juste. Compte tenu de la foi et de l'opération militaire, on peut concéder la terre à l'Etat de Qi.

A ces mots, le roi hésita à prendre une décision. Quand Ziliang partit, un autre vassal nommé Zhaochang entra dans le palais voir le roi. Le roi voulut écouter son opinion. Zhaochang proposa :

– L'Etat de Qi profite de la mort de l'ancien roi pour demander des terres en vous menaçant. On ne peut lui concéder ces terres. Un roi peut être considéré comme un souverain puissant grâce à l'immensité de son territoire. Si notre pays perdait une moitié de terres, soit cinq cents lieues, l'Etat de Chu, bien que portant le titre de pays puissant, n'aurait plus réellement la force qui correspond à son titre. Il est impossible d'en faire de la sorte. Si l'Etat de Qi tente de s'en emparer par la force, je veux aller défendre ces terres.

Après Zhaochang, un autre vassal nommé Jingli vint voir le roi et lui proposa son idée :

– Il est impossible de concéder ces terres à l'Etat de Qi. Si notre pays n'est pas assez puissant pour

combattre l'Etat de Qi qui veut s'en emparer par la force, je veux aller comme envoyé demander secours à l'Etat de Qin à l'ouest.

Après avoir écouté l'opinion des trois hauts fonctionnaires, le roi de Chu ne put immédiatement se décider. Juste à ce moment, Shendao entra dans le palais. Le roi lui dit :

– J'ai écouté l'opinion de trois personnes : selon l'opinion de Ziliang, il faut donner ces terres, les donner d'abord, puis les récupérer ; selon celle de Zhaochang, on ne peut les donner à l'Etat de Qi, et il veut aller défendre ce territoire ; Jingli dit qu'on ne peut donner ces terres ; si l'Etat de Qi emploie la force et que l'Etat de Chu ne peut le combattre tout seul, on peut s'unir avec l'Etat de Qin pour le combattre ensemble. Selon vous, laquelle de ces trois opinions puis-je adopter ?

Shendao répondit :

– Les opinions de ces trois personnes sont toutes acceptables.

Le roi ne comprit pas, et dit avec souci :

– Que voulez-vous dire ?

– Je prie Votre Majesté d'agir selon les opinions de ces trois personnes, répondit Shendao, puisque leurs idées sont toutes réalisables. Elle envoie d'abord Ziliang comme messenger pour aller accueillir dans le nord l'envoyé de Qi, avec également cinquante chars, cela pour procéder aux rites cérémoniels avec le Qi, et concéder le territoire de cinq cents lieues dans l'est du pays. Le deuxième jour après le départ de Ziliang, Votre Majesté nomme Zhaochang commandant en chef de l'armée, et l'envoie diriger la troupe de Chu

dans l'est pour défendre le territoire, et encore le jour suivant, elle envoie Jingli comme envoyé à l'Etat de Qin pour demander de l'aide.

Le roi était si content qu'il se mit en action immédiatement : il ordonna à Ziliang d'accueillir l'envoyé de Qi pour concéder les terres, nomma Zhaochang commandant en chef de l'armée pour aller défendre le territoire du pays ; puis envoya Jingli à l'Etat de Qin pour demander de l'aide.

Ziliang arriva à l'Etat de Qi et rencontra le roi de ce pays. L'envoyé de Qi, à la tête de chars de combat, alla prendre le territoire de cinq cents lieues. Quand il arriva à l'est de Chu, Zhaochang lui dit :

– Je suis chargé, sur ordre de notre roi, de la garnison de cette région, et je décide de la défendre au prix de ma vie. Si vous cherchez à recourir à la force pour vous en emparer, je vais mobiliser les trois cent mille habitants et soldats, depuis les tout jeunes garçons jusqu'aux vieillards de soixante ans, pour vous attaquer.

Apprenant l'échec de la tentative d'annexion des terres, le roi de Qi interrogea Ziliang :

– Vous venez remettre les terres à l'Etat de Qi, mais le roi Daoxiang a ordonné à Zhaochang de défendre ce territoire, je ne sais pas quel tour il a dans son sac.

– Je viens sur ordre du roi remettre les terres à l'Etat de Qi, Zhaochang prétend exécuter l'ordre du roi. Votre Majesté peut envoyer ses troupes pour l'attaquer, répondit Ziliang.

Le roi de Qi envoya alors une puissante troupe attaquer Zhaochang dans l'est de Chu. Mais avant que

l'armée de Qi ne fût arrivée sur le territoire de Chu, elle se heurta à l'armée de Qin forte de cinq cent mille personnes à Yourang. Jingli et le commandant de l'armée de Qin firent au roi de Qi des remontrances :

— Vous avez empêché le prince héritier de retourner à l'Etat de Chu pour participer aux funérailles de son père, ce n'est pas un sentiment bienveillant ; vous le forcez à concéder des terres de cinq cents lieues dans l'est de Chu sous la menace de ne pas le laisser aller à ces funérailles, c'est une action injuste. On en finit avec cette affaire si vous retirez vos troupes et ne cherchez pas à vous emparer des terres, sinon, nous allons vous livrer un combat décisif.

Craignant de ne pouvoir résister à un adversaire puissant, le roi de Qi laissa partir Ziliang et retira ses troupes dans le pays. C'est ainsi que l'Etat de Chu réussit à défendre son territoire de cinq cents lieues dans l'est du pays sans avoir eu besoin d'employer la moindre force armée.

(Textes de Shenzi)

Commentaire :

Les idées de Ziliang, Zhaochang et Jingli étaient toutes utiles. Shendao les adopta, ce qui permit à l'Etat de Chu de sauvegarder son territoire sans avoir besoin de recourir à la moindre force militaire. L'histoire révèle qu'il est très important d'utiliser avec souplesse les moyens militaire et diplomatique.

Des lettrés érudits de Jixia interpellent Zou Ji

Zou Ji, partisan de réformes politiques, alla persuader le roi de Qi avec une cithare. Le roi de Qi le reçut avec révérence. Zou Ji déclara :

– Il est possible de comparer la cithare à la politique, si bien que je me sers de la cithare pour discuter de la manière de conquérir l'hégémonie.

Le roi de Qi, transporté de joie, le retint dans son palais et lui prépara une pièce spéciale pour discuter avec lui des affaires du monde, pendant trois jours et trois nuits. Enfin, il le désigna comme l'assistant du premier ministre.

Mais, des lettrés réputés de Jixia ressentirent de l'aversion pour Zou Ji, considérant que celui-ci ne savait qu'émettre des idées prétentieuses et qu'il était incapable de les appliquer dans la pratique ; ils étaient notamment jaloux qu'il soit désigné comme assistant du premier ministre. Quelques érudits, Chunyu Kun, Shen Dao, Tian Pian, Jie Yu, Huan Yuan, allèrent ensemble poser des questions à Zou Ji pour l'humilier.

Lors de l'entrevue, ces lettrés affichèrent un air orgueilleux, mais Zou Ji se comporta de façon modeste. Chunyu Kun révéla d'abord le but de leur visite :

– Monsieur, vous êtes un orateur éloquent. Nous avons quelques problèmes à régler, et nous sommes

ici pour écouter votre opinion.

Zou Ji, très modeste, dit :

– Je voudrais plutôt écouter vos conseils profitables.

– En ce qui concerne la cithare, si on la trouve parfaite, et on peut prospérer grâce à elle ; si la cithare est perdue, tout ce qui vient avec elle n'existe plus.

– Je dois retenir par cœur votre conseil et en prendre soin, pour que la cithare ne me quitte pas ; de plus, je dois m'appliquer à la manier pour améliorer ma technique, dit Zou Ji.

Après Chunyu Kun, Tian Pian continua :

– On applique de la graisse de cochon sur l'axe de la roue et pour qu'elle puisse rouler sans difficulté. Mais si on en met dans le moyeu de la roue, c'est inutile.

– Je comprends vos paroles. La forme est carrée et non ronde ; la difficulté vient du côté gauche et du côté droit. Quand je règle les affaires d'Etat, je dois prêter attention aux deux côtés.

Huan Yuan dit :

– Un arc excellent est fait avec un tronc d'arbre dont la colle gomme n'est pas encore gelée. Mais la colle ne peut être utilisée pour combler un gros trou.

– Je vous comprends. Il faut désormais écouter plus largement les différentes opinions, vivre parmi la population et observer ses exigences.

Après, Jie Yu prononça :

– Un manteau en peau de renard est de grand prix ; même s'il est déchiré ou vieux, il ne peut être rapiécé avec la peau d'un chien ou celle d'un mouton, n'est-ce pas ?



– Je comprends le sous-entendu de votre parole. Il faut choisir les hommes intelligents et vertueux pour aider Sa Majesté à régler les affaires, et interdire aux hommes malhonnêtes d'intervenir dans les affaires d'Etat.

Enfin, Shen Dao interpella Zou Ji :

– La voiture qui sert au charroi, si elle n'est pas réparée et remise régulièrement en état, ne peut transporter ce qu'elle porte. Si l'on n'accorde pas souvent la corde du violon ni n'en harmonise pas le son, il est impossible de jouer une musique mélodieuse.

– Selon vos recommandations, je dois rectifier les lois et disciplines, examiner les mauvaises actions des fonctionnaires corrompus, répondit Zou Ji.

Après avoir posé ces questions délicates, ils quittèrent ensemble la maison de Zou Ji. Devant la porte, Chunyu Kun dit à ses compagnons :

– Zou Ji n'est pas une personne vulgaire. Nous lui avons posé à brûle-pourpoint cinq questions délicates. Il a répondu sans hésitation et correctement, il a du discernement. C'est un homme de talent. Je pense que Sa Majesté lui décernera bientôt un titre de dignitaire.

Un an après, comme prévu par Chunyu Kun, le roi de Qi conféra à Zou Ji le titre de marquis de Pei, lui attribuant un fief.

(Textes de Shenzi)

Commentaire :

A travers ce dialogue entre Zou Ji et d'autres

personnes érudites, l'histoire souligne la perspicacité de Zou Ji et persifle l'orgueil de Chunyu Kun et de ses compagnons. Zou Ji, plein d'intelligence, répondit à point et précisément aux questions difficiles posées par des lettrés de Jixia qui se croyaient les plus savants du monde. La réponse est bien éloquente et donne à réfléchir.

Préférer l'homme vertueux mais ne pas pouvoir le trouver

Le roi de Qi s'adressa à Yin Wen (360 – 280 av. J.-C.) qui préconisait de faire ce qui respectait la loi naturelle :

– J'aime les hommes vertueux, mais il n'y en a pas dans l'Etat de Qi (dans la région nord du Shandong). Je ne sais pas pourquoi ?

Yin Wen dit :

– Votre Majesté souhaite un homme vertueux, je veux en savoir ce qu'elle entend par homme vertueux.

Le roi ne répondit pas. Yin Wen continua à demander :

– Actuellement, il y a une personne qui travaille avec ardeur pour le roi, témoigne de la piété filiale à ses parents, est dévouée en amitié, s'entend avec les villageois. Celui qui a ces quatre bonnes qualités peut-il être considéré comme un homme vertueux ?

– Oui, naturellement, c'est justement l'homme vertueux que je cherche, dit le roi.

– Quand Votre Majesté trouvera ce genre de personne, pourra-t-elle lui confier de lourdes responsabilités ?

– C'est mon désir, mais il n'est pas facile de le trouver, fit le roi.

Le roi de Qi appréciait les guerriers vertueux et aimait les soldats courageux. Yin Wen donna encore un autre exemple :

— Si cet homme vertueux possédant les quatre qualités susmentionnées n'ose pas lutter contre une humiliation des gens qu'il voit en public, Votre Majesté pourrait-elle le prendre pour courtisan ?

Le roi répondit :

— Un homme vraiment vaillant doit lutter contre l'injustice, sinon, c'est une honte pour lui. Un homme qui se résigne à supporter l'humiliation, je ne peux le considérer comme mon courtisan.

Yin Wen continua :

— Oh ! Votre Majesté pense seulement qu'il se résigne à supporter l'humiliation mais elle oublie qu'il n'a pas perdu ses quatre qualités : la fidélité, la pitié filiale, l'honnêteté et la prudence, ce sont à l'origine des critères d'après lesquels elle choisit un homme vertueux. Pourquoi le prend-elle tantôt pour un courtisan et tantôt ne le considère-t-elle pas comme courtisan du fait qu'il se laisse humilier ? A en croire, l'homme vertueux que Votre Majesté choisit selon les quatre qualités, n'est pas réellement un homme vertueux.

Le roi ne sut quoi répondre.

Yin Wen poursuivit :

— Il y a en ce moment un roi de ce genre qui, dans l'administration des affaires de l'Etat, considère toujours comme soit erroné soit juste ce que les autres trouvent ; il récompense celui qui accomplit des exploits, en même temps que celui qui n'en accomplit pas. Bien qu'il ne puisse voir ce qui est juste et ce qui est erroné, ni distinguer les mérites des défauts, il reproche à d'autres personnes de ne pas s'occuper de la gestion de l'Etat avec soin. Je voudrais demander si

ce roi peut ou non administrer les affaires de l'Etat de cette manière.

– Non, répondit le roi.

Mais Yin Wen poursuivit :

– A mon avis, les mandarins de l'Etat de Qi administrent les affaires vraisemblablement de cette façon.

Le roi le désapprouva, en disant :

– En tant que souverain du pays, il est possible que j'ignore à gérer le pays comme ce que vous dites. Les mandarins ne travaillent pas bien en gérant les affaires du gouvernement, mais il n'est pas nécessaire de le leur reprocher. Ainsi vont les affaires ! De plus, actuellement la situation n'atteint pas encore le degré de gravité que vous mentionnez.

Yin Wen dit :

– Puisque la conversation aborde ce sujet, il faut quand même en parler de façon pénétrante. La cause des troubles politiques du pays de Qi réside dans le fait que l'action des fonctionnaires n'est pas conforme à ce que Votre Majesté dit et pense. Votre Majesté dit une chose, ils agissent autrement ; la récompense et la punition, le jugement sur la justice et l'erreur sont contradictoires. Dans ce cas, même s'il y avait l'intelligence des dix empereurs Jaunes de l'antiquité, le pays ne serait pas bien géré.

A ces mots, le roi de Qi interrompit la conversation avec Yin Wen.

(Textes de Gongsun Longzi

– A propos de la trace laissée dans le palais)

Commentaire :

Etant donné qu'il changeait sans cesse ses critères de ce qu'est le talent, le roi qui aimait l'homme vertueux ne pouvait le trouver. Lorsqu'il gérait son pays, une parole et une action contradictoire pouvaient faire naître des troubles dans son pays. L'histoire révèle qu'il faut adopter un seul critère pour choisir une personne de talent ; pour bien gérer le pays, il faut adapter la parole et l'idée à l'action.

Trois ans de calomnies suivis de trois ans d'éloges

Yan Ying (? – 500 av. J.- C.) hérita du titre nobiliaire de son père, et fut nommé chef du gouvernement de la région de Ping'a dans l'Etat de Qi. Il n'avait pas prévu que pendant les trois ans de son mandat à Ping'a, des rumeurs circuleraient dans la cour et parmi la population à propos de ses fautes. Le roi Zhuanggong de Qi (règne : 553 – 548 av. J.-C.), informé, en fut fâché et, ordonna de le convoquer à la cour pour le démettre de ses fonctions. Yan Ying alla voir le roi de Qi et lui dit sans détour :

– Je reconnais mon erreur.

Il supplia le roi de le laisser retourner à Ping'a pour continuer à administrer cette région. Le roi l'approuva malgré lui.

Trois ans passèrent, tout le pays connut les « succès » obtenus par Yan Ying, et on en fit des éloges. La nouvelle parvint aux oreilles du roi de Qi qui, enivré de joie, lui donna une récompense, que Yan Ying refusa.

Surpris, le roi de Qi lui demanda :

– Mais pourquoi refusez-vous ma récompense ?

– Trois ans plus tôt, répondit Yan Ying, j'ai été chargé d'administrer la région de Ping'a. Votre Majesté devait donner un jugement favorable à propos de mon travail ; mais j'ai été puni pour avoir commis des erreurs. Aujourd'hui, je gère les affaires

de cette région, et si on me jugeait d'après les critères pour bien gérer un pays, je devrais être décapité ; mais au lieu de subir cette peine, j'ai accompli des exploits et j'en suis récompensé. Cette sorte de récompense est en contradiction avec mes désirs et mes sentiments ; c'est pourquoi je ne peux pas l'accepter.

Cette nouvelle parvint aux oreilles d'un nommé Zihuazi qui expliqua à d'autres :

– Yan Ying est vraiment un homme intègre. Il refuse la récompense du roi de Qi ; ceci doit éveiller l'attention des autres personnes et montrer que la situation de l'Etat de Qi a dégénéré totalement. Selon les règles habituelles, l'éloge provient des gens qui ont une opinion identique ; l'aide provient des gens qui sont de connaissance ; l'amour provient des gens qui partagent le même sentiment. L'amour est le contraire de la haine ; là où il y a de la haine, il y a rivalité. L'aide est le contraire de l'évincement ; là où il y a de l'évincement, il ne peut y avoir de soutien. L'éloge est le contraire de la calomnie ; là où il y a de la calomnie, il n'y a que des pensées troubles. Si le souverain d'un pays ne les voit pas, les courtisans proches peuvent faire tout ce qu'ils veulent, cela provoquera irrésistiblement des troubles. Par conséquent gérer le pays et remédier aux troubles, tout cela n'est pas supérieur à l'amour ou à la haine, à l'aide ou à l'évincement, à l'éloge ou à la calomnie. Si le roi de Qi ne connaît pas ces principes, il est naturel que son pays subisse des troubles.

(Zihuazi – Zishi au palais nord)

Commentaire :

Durant les trois premières années de son mandat, Yan Ying administra les affaires du gouvernement de façon intègre, ce qui déplut à certaines personnes qui le calomnièrent. Pendant les trois années qui suivirent, il se comporta selon les règles habituelles et n'offensa personne, si bien que tout le monde fit son éloge. Les succès étaient considérés comme des erreurs et on le lui reprochait. Les erreurs étaient considérées comme des succès et on le récompensait. L'auteur indique que Yan Ying qui refusa la récompense est un homme intègre et que le souverain d'un pays doit bien réfléchir sur les éloges et les calomnies, afin d'éviter de provoquer des troubles dans son pays.

Qin Shi présente ses condoléances

Quand Gongwen Xuan, originaire de l'Etat de Song (dans la région de Shangqiu au Henan), vit You Shi, il lui demanda avec consternation :

– Comment se fait-il que vous ayez un seul pied ? C'est une invalidité innée ou survenue après la naissance ?

– C'est une invalidité innée, non pas celle d'après la naissance, répondit You Shi. Dieu a voulu que je sois invalide quand je suis né. C'est comme une personne qui ne peut changer d'apparence après la naissance.

Le faisan dans le marais désert fait dix pas pour trouver une becquée de nourriture, fait cent pas pour boire une gorgée d'eau propre. Mais il ne veut pas s'enfermer dans une cage bien qu'il puisse facilement s'alimenter en nourriture et en eau.

Quand Laozi mourut, son ami Qin Shi alla présenter les condoléances. Il poussa trois cris de tristesse devant le cercueil et se tourna pour s'en aller. Les disciples de Laozi s'avancèrent et l'interrogèrent avec curiosité :

– Etes-vous l'ami de notre maître ?

– Oui, répondit Qin Shi.

Les disciples continuèrent :

– Pourquoi êtes-vous si peu affligé alors que vous venez lui rendre un dernier hommage ?

Qin Shi répondit :

– Hé, je croyais que vous étiez tous, comme Laozi, libérés des mœurs vulgaires, mais à entendre vos paroles, vous ne l'êtes pas. A l'occasion des funérailles, j'ai vu autour de moi des gens se lamenter, il paraît que des vieux ont perdu leur enfant, des jeunes ont perdu leur mère. En cet instant, ils ne sont pas tristes au point de montrer une douleur infinie ni de raconter leurs innombrables malheurs. Ils manifestent la tristesse pour la mort, et le regret pour la perte de la vie, mais cela ne correspond pas à la règle naturelle car ils oublient la loi selon laquelle la vie et la mort sont décidées par le Ciel, les anciens considéraient que c'est une action néfaste de s'opposer aux vœux du Ciel. Laozi naquit selon le vœu du Ciel et quitte le monde également selon le vœu du Ciel. La vie et la mort répondent à la loi naturelle. La joie et la tristesse des autres personnes n'ont pas de rapport avec Laozi. C'est comme le disaient les anciens : une délivrance que le Ciel attribue aux hommes vulgaires.

Une bougie peut être consumée, mais le feu ne peut disparaître. Il passe de génération en génération et ne s'éteint jamais.

(Textes de Zhuangzi

– A propos de la théorie pour entretenir la santé)

Commentaire :

Cette histoire révèle qu'on ne doit pas se plaindre de l'infirmité du corps et ni même de la mort. Si l'on

peut s'adapter à tout moment au changement naturel et se libérer de la joie et de la tristesse, on arrivera à l'union avec le Ciel. A la fin, l'auteur souligne que le principe de l'entretien de la santé consiste à cultiver l'esprit et non à cultiver l'aspect extérieur. La forme (la bougie) peut disparaître, mais l'esprit (le feu) ne peut jamais s'éteindre.

L'image ne peut se refléter dans l'eau qui coule

A l'époque des Printemps et Automnes (770 – 476 av. J.-C.), il y avait dans l'Etat de Lu (dans le sud-ouest du Shandong), un nommé Wang Tai qui avait subi le supplice du pied coupé. Ses élèves étaient presque aussi nombreux que ceux de Confucius. Un élève de celui-ci, nommé Chang Ji, ne pouvant comprendre cela, se renseigna auprès de son maître :

– Wang Tai est un supplicié qui est devenu handicapé. Mais les personnes de l'Etat de Lu qui suivent ses cours sont aussi nombreux que vos élèves. Wang Tai, debout, ne peut leur donner des conseils, et assis, il ne peut discuter sur les affaires de l'Etat. Pourtant, ces personnes sont ignorantes quand elles vont apprendre auprès de lui, à leur retour, elles détiennent des connaissances. Est-ce qu'il a réellement la capacité de leur enseigner des connaissances sans se servir du langage, et son esprit est-il parfait malgré l'infirmité de son corps ?

Confucius lui répondit :

– Wang Tai est un grand sage. Je suis moins érudit que lui et ne peux rivaliser avec lui. Je dois le respecter comme mon maître, d'autant plus que vous êtes tous des élèves. Non seulement les gens de l'Etat de Lu, mais aussi ceux du monde entier, je voudrais les encourager à apprendre auprès de lui.

Chang Ji l'écouta et demanda :

– Wang Tai a plus de connaissances que notre maître. Nous, les gens peu instruits, sommes naturellement très loin derrière lui. Et alors, quelle caractéristique le différencie des gens ordinaires ?

– La vie et la mort sont les choses les plus importantes pour un homme, répondit Confucius. Mais Wang Tai ne réfléchit ni sur la vie ni sur la mort. Même les bouleversements du Ciel et de la Terre ne le tourmentent pas. Il peut garder une volonté ferme sans se laisser influencer par le monde extérieur ; malgré le changement perpétuel des choses, il reste fidèle à ses propres croyances.

Chang Ji ne comprit pas ces mots, et il continua à demander :

– Comment expliquer cela ?

– Pour une chose quelconque, poursuivit Confucius, si on cherche en quoi elle diffère des autres choses, même si c'est la distance séparant le foie et la vésicule biliaire dans le corps, elle peut être jugée aussi éloignée que celle qui sépare l'Etat de Chu à l'ouest et l'Etat de Yue à l'est ; et pour voir en quoi elle leur ressemble aux autres, on peut dire que tous les êtres sur terre ont le même état d'esprit. Dans ce cas-là, on ne sait comment observer avec les yeux, ni comment écouter avec les oreilles ; l'esprit et la pensée changent également quand ils sont sous l'influence de quelque chose. Lors de l'observation d'une chose, on ne voit que son aspect parfait, négligeant les défauts. De même, en voyant Wang Tai à qui il manque un pied, on croit qu'il pourrait perdre également la terre où il vit.

Après réflexion, Chang Ji poursuivit :

– Wang Tai utilise son expérience de la vie et son intelligence pour cultiver les esprits et enseigner la vérité, puis il emploie la vérité qu'il connaît pour expliquer tous les êtres de l'univers. Les nombreux élèves à ses côtés peuvent-ils comprendre sa pensée ?

Confucius répondit lentement :

– On peut voir son image dans l'eau stagnante, mais pas dans l'eau qui coule, seule la chose statique peut refléter l'état statique d'une chose. La fleur, l'herbe, et l'arbre poussent sur le sol, mais seuls les pins et les cyprès sont verts durant les quatre saisons de l'année. Les êtres humains sont créés par le Ciel, mais seul le roi intelligent dans l'antiquité, Yu Shun avait la parole la plus juste et le comportement le plus intègre. Grâce à son bon exemple, la justice a pu se répandre. Armé de courage, un guerrier tout seul peut devenir un héros parmi des milliers de soldats. Si on admet qu'une personne qui poursuit l'honneur peut se comporter ainsi, on a raison de croire que le prophète pense pouvoir commander le Ciel et la Terre et contenir tous les êtres de l'Univers, qu'il regarde les oreilles et les yeux et d'autres parties du corps comme des choses externes, et qu'il maîtrise la sagesse de l'humanité et cherche à atteindre la hauteur d'esprit. Quand une personne choisit une occasion pour accéder au degré moral suprême, il est suivi par les gens ordinaires. Ce n'est pas la peine de douter de l'influence de la sagesse et de la justice.

*(Textes de Zhuangzi
– A propos de la plénitude de la vertu)*

Commentaire :

Cette histoire révèle que Wang Tai peut jouir d'un prestige plus grand que Confucius, parce qu'il a compris la loi taoïste universelle et qu'il juge toutes les choses selon sa propre idéologie. Par conséquent, des gens allaient suivre ses cours. L'histoire souligne que la théorie taoïste est plus raisonnable que la théorie confucianiste, que l'idéal n'est pas représenté par la forme parfaite du corps, mais qu'il consiste à éliminer les préjugés personnels sur le bien ou le mal et à faire ce qui suit la loi naturelle.

Trois vœux de Hua Feng

Dans l'antiquité, Yao, un célèbre chef de tribu, alla une fois faire une tournée d'inspection dans la région de Huazhou. L'administrateur de cette région, Hua Feng, ayant appris que Yao avait les qualités d'un homme sage, alla en personne l'accueillir. Lors de leur rencontre, Hua Feng présenta sincèrement ses vœux de longévité à Yao, mais celui-ci ne voulut pas les accepter. Hua Feng lui présenta un deuxième vœu – avoir une grande richesse – mais Yao ne l'accepta pas non plus ; Hua Feng lui présenta un troisième vœu – avoir beaucoup de fils – mais Yao le refusa encore. Hua Feng, consterné, l'interrogea :

– La longévité, la richesse, une progéniture nombreuse sont le désir des hommes. Vous êtes le seul qui renoncez à accepter ces souhaits. Je ne comprends pas pourquoi.

– Quand les fils sont nombreux, répondit Yao, ils se disputent le pouvoir, ce qui ne peut que distendre les relations fraternelles et faire croître l'anxiété de sorte qu'on vit chaque jour dans l'inquiétude. Quand on est riche, l'abondance de biens peut attirer la jalousie, il en résulte que les conséquences deviennent défavorables. Si l'on profite d'une longue vie, on est tracassé par des occupations quotidiennes pendant de longues années ; une lourde besogne de longue durée peut abîmer la santé et l'esprit mais on ne peut s'en détacher, enfin on est en butte à la critique. Les trois

vœux que vous présentez ne permettent pas de mettre en valeur la vertu de l'homme sage, par contre, ils peuvent épuiser les forces, c'est pourquoi je n'ose accepter vos vœux.

Hua Feng, avec un léger sourire, dit :

– Je croyais que vous étiez un homme sage, mais je ne m'attendais pas à ce que vous soyez seulement une personne honnête et que vous ayez seulement des soucis superficiels sans y avoir réfléchi profondément. Le Ciel crée des milliers et des milliers d'êtres humains, tous les êtres ont chacun une particularité et une fonction spéciale. Il faut conférer à chacun des responsabilités selon ses capacités, décerner le titre d'officier en fonction du talent à celui qui endossera le plus de responsabilités, et celui à qui est attribué le plus de titres de dignitaire doit faire le plus d'efforts à son poste. Quelles inquiétudes peut-on avoir ? Si le pays est abondant en produits, et peut fournir à la population suffisamment de matériels et de biens, si l'on peut suivre la règle consistant à rendre service à la population et à ne pas tirer de profits pour assouvir ses désirs personnels, comment peut-il y avoir des disputes d'intérêt ? En outre, l'homme sage, comme l'oiseau sauvage, mène une vie libre, sans un logement fixe, et de même que l'oisillon est alimenté par sa mère, son seul désir est de subsister sans se soucier du raffinement. Il réprime son ambition pour s'adapter à l'environnement de la nature ; il va et vient, comme les oiseaux qui volent partout sans laisser de trace. Si l'ordre règne dans le monde, la population vit dans l'harmonie et dans une atmosphère de prospérité et de paix avec tous les êtres de

l'univers. Si le monde est en désordre, les gens rencontrent une situation de troubles et d'émeute, et certains partent vivre en ermites pour se recueillir, s'éloignant du monde tapageur. En fonction du principe taoïste, il faut adapter souplesment son mode de vie à la situation, c'est-à-dire déployer son talent pour créer une grande œuvre, ou abandonner tous les désirs. Même une personne qui aurait vécu des milliers d'années, elle pourrait connaître la raison de ces changements ; la naissance est la volonté du Ciel, la mort est la transformation des êtres. Quand on déteste le tapage du monde vulgaire, on peut monter au paradis dans les nuages et l'air. De plus, les trois soucis qui vous tourmentent sont en réalité inexistantes. Vous pouvez être maître de votre destin et aller et venir dans ce monde, modifier vos désirs en souplesse. Croyez-vous que ce soit un malheur ou une humiliation ?

Après avoir fini son discours, Hua Feng se tourna pour s'en aller.

En entendant ces mots, Yao se mit à s'éveiller. Marchant derrière Hua Feng, il envisageait de demander encore quelques bons conseils. Hua Feng s'adressa à lui ces mots :

– Maintenant que vous comprenez ce raisonnement, vous n'avez pas besoin de vous attarder, dépêchez-vous de rentrer !

*(Textes de Zhuangzi
– A propos du Ciel et de la Terre)*

Commentaire :

Cette histoire révèle que le désir de parvenir à la longévité, la richesse et d'avoir une progéniture nombreuse peut nuire à la perfection morale, mais considérer ces désirs comme des charges ne contribue pas non plus à la perfection morale. Selon l'auteur, le souverain d'un pays doit faire ce qui correspond à la loi naturelle, vivre librement et s'adapter à la situation changeante, c'est ainsi qu'il peut incarner la volonté du Ciel.

Un homme appelé tantôt bœuf et tantôt cheval

Il y avait jadis un homme nommé Shi Chengqi qui désirait vivement voir l'homme sage Laozi. Un jour, son désir fut comblé. Il observa avec soin ce dernier et dit :

– J'ai entendu dire que vous êtes un homme sage, c'est pourquoi je viens de loin pour vous rendre visite. Aujourd'hui, je suis heureux de vous voir, mais vous n'êtes pas l'homme sage que j'avait imaginé. Votre maison est jonchée de nourriture ; c'est une action immorale. Ceci fait penser que vous avez plein de nourritures et de vêtements. Il est possible que vous les ayez pris grâce à votre cupidité.

Laozi jeta un regard sur l'individu, paraissant ne rien entendre, et ne lui adressa pas un mot.

Le lendemain, Shi Chengqi retourna rendre visite à Laozi et lui dit :

– Hier, j'ai dit des mots rudes qui pourraient ternir votre réputation. Aujourd'hui, j'ai soudain compris mon erreur et j'ai changé mes idées fausses d'hier.

– Vous venez me voir, dit Laozi, parce que vous convoitez la réputation et la sagesse d'un homme saint, mais je crois que je n'ai aucun lien avec le nom de saint ni de sage. Vous avez entendu ma réputation, et je dis la vérité. Je suis moi-même, je ne tiens pas compte de ce que les autres pensent de moi. Auparavant, on m'a appelé bœuf, je fus un bœuf ; on m'a appelé

cheval, je fus un cheval. Si je tiens compte de ma réputation, et que je n'accepte pas l'appellation qu'on me donne, cela pourra m'attirer le malheur et des inconvénients. Pour cette raison, je ne peux savoir ce qui est la rumeur ou la vérité, et ne prends pas garde à l'appellation ou à l'estime que l'on me donne.

A ces mots, Shi Chengqi, plein de confusion, n'osa même pas regarder son ombre ; comme une oie sauvage, il marcha à pas léger en inclinant le corps devant Laozi et lui demanda :

– Voulez-vous me dire si je peux améliorer mon sens moral aussi bien que vous ?

En voyant l'allure de Shi Chengqi, Laozi dit :

– Vous avez un air hautain ; votre regard perçant et votre front haut accusent un orgueil, vous parlez de façon pénétrante ; vous êtes robuste et de haute taille, comme un bon cheval lié par les rênes, prêt à galoper. Bien que vous soyez contraint de rester calme pour vous concentrer, vous serez libéré de la contrainte sociale si l'occasion se présente, comme une flèche prête à quitter la corde de l'arc, en outre, vous êtes habile à observer et à juger d'une chose, vous êtes fier de votre talent et ne pouvez écouter l'opinion d'autrui, ce qui me fait penser à un type de personne dans une région éloignée et rustique, qu'on appelle un bandit.

*(Textes de Zhuangzi
– A propos de la Voie céleste)*

Commentaire :

Le conte révèle qu'une personne ayant une haute

moralité ne doit pas se soucier de la critique ni de la réputation, et que l'orgueil empêche non seulement de s'initier à la doctrine taoïste, mais aussi contrarie la loi de la nature, comme un bandit qui fait du mal dans un pays.

Etre heureux au point de ne pas vouloir retourner dans son pays

Zhuangzi alla à l'Etat de Chu ; en chemin, il vit un squelette dans les champs. Il fit arrêter le coursier. En frappant avec le fouet du cheval l'os du crâne, il se dit :

– Comment en êtes-vous arrivé à une pareille situation ? Est-ce à cause de votre avidité de richesses que vous avez perdu la vie, ou avez-vous été tué après la ruine de votre pays ? Ou avez-vous fait quelque chose de malhonnête et pour éviter de déshonorer votre famille, vous vous êtes suicidé, ou bien êtes-vous victime d'une calamité, mort de froid et de faim ? Quel destin a marqué la fin de votre vie ?

Zhuangzi finit de le taquiner, puis, appuyant sa tête sur le crâne, il s'endormit.

A minuit, il vit le squelette en rêve, qui lui dit :

– Vous avez l'air d'être un lettré habile à palabrer. Dans la journée, vous avez parlé des ennuis des hommes dans le monde ; quand on est mort, ces ennuis ne sont plus rien. Voulez-vous savoir ce qui se passe après la mort d'une personne ?

– Bien, je vous écoute.

– L'homme se trouve chez nous après la mort. Ici, il n'y a pas le règne du roi placé en haut, ni la gestion des officiers en bas, ni le changement des saisons ni les affaires embarrassantes, nous vivons librement entre le Ciel et la Terre. Dans le monde humain, les rois

jouissent des plus grands plaisirs, mais ces plaisirs ne peuvent égaler notre joie dans cet endroit.

Zhuangzi ne le crut pas, il dit au squelette sur un ton badin :

– Eh bien, je demande au dieu qui décide de la vie de l'homme de vous permettre de reprendre votre forme originelle, de retrouver les os et rendre la chair pour que vous redeveniez un homme avec la physionomie de votre vivant, et qu'il vous laisse ensuite retourner dans votre pays natal pour que vous pourriez rejoindre vos parents, votre épouse, votre parenté et vos amis. Etes-vous d'accord ?

Le squelette fit un signe de dédain, en ricanant :

– Comme vous êtes stupide ! J'ai dit qu'on est plus joyeux en cet endroit que les rois dans le monde humain. Qui veut abandonner les plaisirs de cet endroit et retourner dans le monde humain pour supporter la souffrance.

Cela dit, le squelette se retourna et disparut.

Zhuangzi s'éveilla du rêve, quand le jour pointa. Il reprit le chemin du voyage.

(Textes de Zhuangzi

– A propos des plaisirs délicieux)

Commentaire :

L'idée de ce conte est que l'on profite de plus de plaisirs après la mort que de son vivant, car, la mort permet de libérer l'homme de la misère et du chagrin. Il s'agit de prôner une idée de passivité et de dégoût de la vie.

Tuer un singe pour donner une leçon à l'homme

Helü, roi de Wu (règne : 514 – 496 av. J.- C.), traversa le fleuve et chassa dans une grande montagne où vivait un groupe de singes. Effrayés par le roi et son escorte, les singes se sauvèrent dans la forêt, seul un singe s'amusait comme auparavant en sautant d'un arbre à un autre, comme s'il voulait montrer son agilité au roi de Wu. Ce dernier décocha une flèche à ce singe qui, au lieu de se sauver, s'empara prestement de la flèche en vol. Le roi de Wu ordonna à sa suite de tirer tous ensemble des flèches. Le singe n'eut pas le temps de s'esquiver et fut finalement tué sur un arbre.

Le roi de Wu se tourna et dit à son ami nommé Yan Buyi qui l'accompagnait à la chasse :

– Ce singe, avec son intelligence et sa souplesse, me méprisait, aussi a-t-il mérité un tel résultat. L'homme doit en tirer une leçon : ne pas traiter les autres avec orgueil et arrogance.

Yan Buyi, à son retour, alla rendre visite à un célèbre ermite de Wu appelé Dong Wu. Il le respectait comme son maître et lui demanda de l'aider à corriger son orgueil et à éliminer ses désirs de volupté et sa vanité. Trois ans après, Yan Buyi avait corrigé son défaut d'orgueil, devenant une noble personne qui bénéficia de l'estime et de l'appréciation des habitants de l'ensemble du pays.

(Essais de Zhuangzi – A propos de Xu Wugui)

Commentaire :

L'histoire raconte qu'un singe ivre de montrer son habileté et sa souplesse a été finalement tué. Elle souligne que l'homme doit éviter d'avoir de l'arrogance et du mépris à l'égard d'autres personnes.

Monter sur le toit pour regarder le sage

Une fois, Confucius alla avec son élève Zilu dans l'Etat de Chu. Ils arrivèrent à un monticule et se reposèrent chez un vendeur de lait de soja. Le voisin de celui-ci, un couple ainsi que leurs servantes, montèrent sur le toit pour regarder. Zilu demanda à Confucius :

– Tant de personnes s'assemblent. Que regardent-elles ?

– Elles sont sûrement les fidèles d'une personne sage, répondit Confucius. Celle-ci se cache parmi les gens simples, désireuse de mener une vie champêtre. Ce genre de personne est si extraordinaire que sa voix disparaît dans le monde et qu'elle nourrit une grande ambition ; sa bouche parle alors que son cœur est vide. Elle se comporte différemment des gens vulgaires et ne veut pas suivre la routine. Cet ermite est sans doute celui qui s'appelle Xiong Yiliao à Shinan de l'Etat de Chu.

Entendant les paroles de son maître, Zilu chercha à avoir une entrevue avec Xiong. Confucius l'en empêcha :

– Ce n'est pas la peine. Xiong Yiliao sait que je le connais bien, et il a appris que je venais dans l'Etat de Chu. Il croit que je viens le voir sur ordre du roi de Chu. En conséquence, il me considère comme un vil flatteur. S'il en est ainsi, il est sûr qu'il a honte de

rencontrer un homme de ce genre et de converser avec lui. De plus, croyez-vous qu'il soit encore à Shinan ?

Zilu, suspect, alla seul lui rendre visite. Comme l'avait prédit Confucius, la maison de Xiong Yiliao était déjà vide de toute personne.

*(Essais de Zhuangzi
– A propos de la règle yang)*

Commentaire :

L'histoire se sert des paroles de Confucius pour exalter le noble ermite, Xiong Yiliao, qui refuse de se comporter comme les gens vulgaires de ce monde.

Yang Zhu demanda quelle était son erreur

Yang Zhu, une personne capable de parler avec éloquence, partit pour un endroit appelé Pei (actuel Xuzhou) dans le sud, croyant pouvoir rencontrer près de là, Laozi qui par hasard faisait un voyage vers l'Etat de Qin à l'ouest. Mais il ne le croisa pas en cours de route jusqu'à ce qu'il arrive à Liangcheng (Kaifeng). Lors de leur rencontre au cours de ce voyage, Laozi, la tête levée, soupira :

– Au départ, je croyais que vous étiez une personne capable de corriger vos erreurs après avoir reçu des conseils. Maintenant, il paraît que vous n'êtes pas la personne que j'imaginai.

A ces paroles, Yang Zhu garda le silence, suivant Laozi jusqu'à son hôtel. Après s'y être installé, Yang Zhu, en portant ses affaires de toilette, alla devant la chambre de Laozi, enleva ses chaussures, y entra, et agenouillé devant Laozi, déclara :

– Quand je vous ai vu en route, je voulais vous demander des conseils utiles. Pensant que vous aviez fait un voyage fatigant, je n'osais pas ouvrir la bouche avec imprudence. Maintenant que vous vous êtes bien reposé et que vous avez le temps, voulez-vous, monsieur, continuer à m'indiquer mes erreurs ?

– Vous avez généralement une allure arrogante, dit Laozi, qui donc veut nouer des liens avec vous et vivre avec vous ? Peut-être n'avez-vous pas pensé que

celui qui se comporte avec trop de prudence a toujours peur de voir sa réputation souillée ; celui qui se considère comme une personne ayant une morale noble a toujours la hantise d'avoir des défauts. Quant à vous, on ne sait pas...

Avant que Laozi n'ait fini de parler, Yang Zhu, honteux, avoua :

– Je suis votre élève, je reconnais mes erreurs.

Quand Yang Zhu arriva à son hôtel, le maître d'hôtel avait arrangé son lit, sa maîtresse lui avait apporté une serviette, un peigne et ses instruments de toilette. Tous les clients de l'hôtel lui avaient cédé la place, même ceux qui se réchauffaient près du feu, s'éloignaient de lui. Après qu'il eut entendu les conseils de Laozi, tout changea : il s'entendit en bons termes avec le maître de l'hôtel et les clients.

*(Essais de Zhuangzi
– A propos des paroles instructives)*

Commentaire :

L'histoire révèle que pour obtenir auprès d'autres personnes des conseils utiles, il faut avant tout modifier son attitude arrogante.

Cao Shang obtient des voitures

Cao Shang, originaire de l'Etat de Song (à Shangqiu au Henan), fut envoyé par le roi Yanwang de Song (? – 286 av. J.- C.) dans l'Etat de Qin discuter de la conclusion d'une alliance entre les deux pays. Avant son départ, conformément au protocole destiné à soutenir la réputation du pays, le roi de Song lui donna quelques voitures. A son arrivée à l'Etat de Qin, grâce à sa perspicacité et à son éloquence, Cao Shang gagna les faveurs du roi de Qin et celui-ci lui donna cent voitures comme cadeaux. Quand il retourna à Song, il était si fier qu'il se vantait de sa réussite partout où il allait. Un jour, il rendit visite à Zhuangzi et lui dit avec fierté :

– Je suis un pauvre homme qui habite dans un quartier pauvre et travaille à tisser des nappes et des chaussures de paille pour gagner ma vie. Je suis souvent menacé de famine, j'ai toujours un teint pâle et je suis maigre comme un clou. C'est peut-être ma faiblesse. Mais quand je me suis servi de mon talent d'orateur pour convaincre le roi d'un puissant pays d'adopter mon opinion, j'ai gagné les faveurs du roi de Qin et il m'a donné comme cadeau cent voitures. Ça, c'est mon point fort.

Zhuangzi dit :

– Ah oui ? Mais j'ai entendu dire que le roi de Qin, pour trouver un médecin capable de soigner sa maladie, ne fait pas attention aux grosses dépenses.

Celui qui peut résorber l'enflure et éliminer la toxicité est récompensé d'une voiture ; celui qui veut lécher la plaie pour soigner les hémorroïdes ou sucer le pus de la plaie est récompensé de cinq voitures. Qui soigne la maladie la plus grave aura le plus grand nombre de voitures comme récompense. Si vous n'avez pas léché souvent les plaies du roi de Qin compte tenu de votre dignité de missionnaire, comment avez-vous pu gagner en un court laps de temps autant de voitures ? Partez s'il vous plaît, je ne veux pas avoir des relations avec une personne vile.

*(Essais de Zhuangzi
– A propos de Lie Yukou)*

Commentaire :

Cette histoire est une critique acerbe des gens qui n'ont pas honte d'employer des moyens peu scrupuleux pour gagner honneur et richesse. Dans la société féodale, des gens passaient leur temps à encenser le seigneur haut placé et, en employant cette méthode vile, ils obtenaient des récompenses et des gains comme des mouches vrombissantes autour d'excréments. Zhuangzi les compare à des actions répugnantes ; ceci montre qu'il méprise les seigneurs haut placés et déteste la poursuite de la richesse et des honneurs.

La pierre cassée et le cinabre écrasé

La pierre, bien qu'étant cassée, est encore dure ; le cinabre écrasé en poudre, garde sa couleur rouge. La dureté de la pierre et la couleur du cinabre sont des qualités naturelles, et la qualité d'une chose est décidée par la Nature, personne ne peut choisir ou décider selon son désir.

Après la fin du règne du roi Zhou des Shang et au début de la dynastie des Zhou, deux nobles de la principautés de Guzhu, Boyi et Shuqi, discutèrent pour savoir où s'installer.

— On dit qu'à Qishan, à l'ouest, le prince de Zhou est une personne vertueuse. Pourquoi n'y irions-nous pas au lieu de rester ici ?

Ils allèrent tous deux vers l'ouest. Quand ils arrivèrent à Qiyang de l'Etat de Zhou, le roi Wenwang de Zhou mourut et son fils, le roi Wuwang, prit le pouvoir. Pour réaliser son désir de conquérir l'hégémonie, le roi Wuwang de Zhou envoya son vassal Shudan (le duc Zhou) à la ville de Sinei, chercher l'ancien courtisan des Shang nommé Jiaoge que l'ancien roi de Zhou avait proposé au roi Zhou des Shang. Le roi Wuwang ordonna à Shudan de conclure un accord avec Jiaoge, promit de tripler son traitement, de lui conférer le titre d'officier de premier ordre ; l'accord d'alliance fut recopié en trois exemplaires qui furent scellés avec le sang d'un animal de trait. Un exem-

plaire fut enterré sous terre à Sinei ; Shudan et Jiaoge gardèrent chacun un exemplaire.

Boyi et Shuqi, informés, se regardèrent et dirent avec déception et moquerie :

– Bizarre ! Cette chose ne correspond pas à la morale du roi de Zhou connu de tous, ni à la morale et au comportement vertueux que nous imaginons. Jadis, sous le règne de l'empereur Yandi, Shennong gouverna le pays selon la règle naturelle, non pour obtenir un profit personnel ; il pratiqua avec respect et sérieux les rites du culte pendant les quatre saisons, au lieu de faire des prières pour son bonheur personnel. Il rendit service fidèlement au peuple au lieu d'assouvir son propre désir, il fit ce que le peuple désire, arrangea les affaires selon la volonté du peuple, au lieu de nuire à d'autres personnes pour accomplir sa réussite, il n'eut pas besoin de dévaloriser les règles en vigueur pour faire ressortir la noblesse de son propre comportement. Et maintenant, le roi Wuwang de Zhou, en constatant la décadence et les troubles sous le règne du roi Zhou de Shang, s'impatiente de l'anéantir, en usant de complots et de corruption ; il mobilise les soldats et provoque la guerre pour prouver sa puissance ; pour consolider son prestige, il n'hésite pas à faire un serment d'alliance, en buvant du sang, avec ses anciens alliés ; en utilisant les augures, il fait répandre la rumeur d'après laquelle le roi Wuwang remplacera le roi Zhou de Shang selon la volonté du Dieu. Qui peut savoir que le roi Wuwang se livre au massacre pour usurper le pouvoir du roi de Shang, et emploie la violence pour remplacer le roi féroce de Shang ?

Après un instant de repos, ils poursuivirent :

– Autrefois les personnes vertueuses et intelligentes vivaient dans une époque de paix et de bienveillance, et ne refusaient pas d'assumer leurs responsabilités, et lors des émeutes, elles n'hésitaient pas à faire ce qu'elles pouvaient au risque de leur vie. La dynastie des Zhou est si sombre que la prétendue bienveillance et la morale ne correspondent pas à la vérité. Si nous restons à l'Etat de Zhou, nous aurons une réputation souillée, il est préférable de quitter l'Etat de Zhou pour garder notre intégrité morale.

Boyi et Shuqi décidèrent finalement de quitter l'Etat de Zhou, en se dirigeant vers le nord pour se réfugier dans la montagne Shouyang, où ils refusèrent de manger les céréales de Zhou. Ils périrent de faim dans la montagne.

(Textes Lülán

– A propos de l'intégrité préservée)

Commentaire :

Boyi et Shuqi considéraient comme un idéal les temps de paix et de bienveillance ; ils sont restés fidèles à leur idéal et ont gardé leur intégrité morale. Selon l'auteur, leur foi en une morale bienfaisante et leur volonté de s'opposer à la violence ne peuvent ni disparaître ni être éliminées, tout comme persistent la qualité dure de la pierre et la couleur rouge du cinabre.

La construction du temple des ancêtres lors de l'attaque de la ville

Le prince Mengchang de l'Etat de Qi, connu pour son goût du rassemblement des personnes qualifiées chez lui, avait reçu du roi un fief situé dans la région de Xue (dans le sud-est du district de Tengxian au Shandong) qui souffrait souvent de pillages de l'Etat de Chu. Un jour, Chunyu Kun de Qi, intelligent et érudit, fut envoyé en ambassadeur à l'Etat de Chu. Au retour, il passa par la région de Xue, que l'armée de Chu s'apprêtait à attaquer. Le prince Mengchang, bien que très occupé par les affaires de la guerre, n'oublia pas de témoigner du respect à l'homme intelligent. Il réserva un accueil solennel à Chunyu Kun, puis il accompagna le visiteur au dehors de la ville. Au moment de se séparer, le prince dit avec regret et sincèrement à son invité :

– L'Etat de Chu se livre souvent au pillage de mon fief. Maintenant il va attaquer la ville. Je crains que je n'aie plus la chance de vous accueillir.

A ces paroles, Chunyu Kun répondit tranquillement :

– Je vais agir selon vos recommandations.

A son retour à l'Etat de Qi, Chunyu Kun fit au roi Xuanwang de Qi (règne : 319 – 301 av. J.-C.) un rapport sur l'accomplissement de sa mission. Le roi l'interrogea :

– Qu’avez-vous vu dans le pays de Chu ?

– L’Etat de Chu est très puissant. Quand je suis passé par la région de Xue, ce fief était en train de faire ce qui est à l’encontre de l’usage, répondit Chunyu Kun.

Le roi, curieux, demanda :

– Que voulez-vous dire ?

– Le prince de Xue ne réfléchit pas à l’importance d’une affaire ni à sa puissance réelle. Devant un puissant ennemi, l’Etat de Chu, il ne fait pas de préparatifs pour riposter, au contraire, il fait construire le temple des ancêtres. Il ne pense pas que, si l’Etat de Chu occupe la région de Xue, le temple sera détruit même si la construction est achevée. C’est pourquoi je dis que le fief de Xue fait ce qui est à l’encontre de l’usage, et que l’Etat de Chu est très puissant.

A ces mots, le roi de Qi pâlit et dit avec frayeur :

– Hélas, vous ne savez pas, c’est là le temple ancestral de ma famille Tian.

Le roi de Qi ordonna avec empressement d’expédier une troupe pour renforcer le fief de Xue et lui porter secours. Le fief de Xue put ainsi éviter d’être anéanti.

(Textes Lülan

– A propos de la réponse à la bienveillance)

Commentaire :

L’histoire raconte que le prince Mengchang accueillit avec ardeur Chunyu Kun pour lui parler des

problèmes de sécurité de son fief. Elle souligne que le souverain doit respecter les personnes qualifiées et celles-ci ne craignent pas de risquer leur vie pour récompenser la bienfaisance. Le respect des personnes qualifiées est une nécessité pour préserver l'honneur du souverain et sauvegarder la sécurité de son pays.

Avoir des points forts ne signifie pas être infailible

Wu Qi, un célèbre stratège, demanda à Shang Wen, ministre de l'Etat de Wei au cours d'une conversation :

– L'honneur et la richesse d'une personne sont prédestinés par le Ciel, sinon, pourquoi deux personnes qui aident le roi à administrer les affaires de l'Etat auraient-elles un traitement inégal ?

Shang Wen demanda d'un air perplexe :

– Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Wu Qi continua :

– Consolider la défense de la frontière et protéger les populations limitrophes, établir un régime et civiliser les habitants du pays, réformer les vieilles coutumes et les mauvaises règles, faire rayonner la justice et l'intégrité pour unir le souverain et ses vassaux, propager la valeur morale et resserrer les liens entre le père et le fils, en ce qui concerne ces choses-là, qui d'entre nous apporte une contribution plus grande, vous ou moi ?

– Ma contribution est moins grande que la vôtre, répondit Shang Wen.

– Respecter les rites et se dévouer au roi, c'est ainsi que la place du roi est consolidée et l'Etat de Wei devient puissant ; donner sa démission, cela conduit à rendre instable la position du roi et à affaiblir l'Etat de Wei. Dans ce domaine, qui d'entre

nous joue le rôle le plus important, vous ou moi ?

– Je suis moins capable que vous, fit Shang Wen.

– En tant que commandant de l'armée, grouper les soldats et organiser les formations de combat sur le champ de bataille, battre le tambour pour ordonner aux soldats de donner l'assaut à l'ennemi au risque de leur vie, tout cela qui d'entre nous est plus capable de commander la troupe dans le combat, vous ou moi ?

– Dans ce domaine, je suis moins capable que vous, avoua Shang Wen.

– Vous avez obtenu un titre et un traitement plus élevés que moi, alors que vous n'êtes pas à la hauteur de mes capacités dans ces trois domaines. N'est-ce pas que c'est la décision du Ciel ?

Après avoir écouté ce que disait Wu Qi, Shang Wen rétorqua en hochant la tête :

– Vous avez raison de parler ainsi. Mais, je vous demande, dans une situation difficile et changeante, un roi, jeune, qui ne connaît pas les affaires d'Etat, des courtisans qui sont tous hésitants et suspects, la vie des habitants instable, face à un tel état de choses, il faut d'abord stabiliser la situation intérieure du pays. Pouvez-vous dire à qui le feu roi devait confier la tâche si importante de stabiliser la situation intérieure, à vous ou à moi ?

Wu Qi garda le silence, un instant après, il répondit :

– Il faut vous la confier.

– Puisque vous jugez aussi qu'il faut me la confier, je dois recevoir un titre nobiliaire supérieur au vôtre.

Wu Qi était un éminent stratège qui avait le

talent de décider de stratégies et de commander les soldats au le front, c'était son point fort, mais il ne voyait que son point fort sans voir qu'il n'avait pas le talent pour gérer les affaires intérieures du pays ; il ne connaissait que l'intelligence, ignorant qu'il existe, en dehors de l'intelligence, la moralité et la vertu nobles. Par conséquent, après avoir gagné la bataille de Xihe, son nom fut connu de tous et le pays ennemi de Qin le craignit. Mais finalement, il ne put éviter d'être victime des calomnies d'un courtisan corrompu nommé Wang Cuo, et fut obligé de quitter l'Etat de Wei pour se réfugier dans l'Etat de Chu où il fut à nouveau victime du complot d'une personne perfide.

(Textes Lülan – A propos de la partialité)

Commentaire :

Wu Qi était un commandant talentueux, le talent militaire était son point fort ; mais il n'était pas capable de gérer les affaires intérieures du pays et ne put se protéger contre la calomnie. L'auteur indique que c'est seulement en connaissant ses points forts et sa faiblesse, et en développant les points forts et corrigeant la faiblesse que l'on parvient à défendre le pays et à se protéger en évitant la mort.

Mourir par fidélité au maître et à ses principes

Meng Sheng était une personne importante de l'école de Mozi*. Il était un bon ami du prince Yangcheng de l'Etat de Chu. Celui-ci lui confia la responsabilité de gérer son fief, découpa un morceau de jade, en donna la moitié à Meng Sheng en signe de confiance et garda l'autre pour lui, puis il dit :

– Il faut garder ces deux moitiés complémentaires du jade pour exécuter mes ordres.

Meng Sheng accepta et partit.

Peu de temps après, le roi Daowang de Chu mourut (381 av. J.- C.) et un coup d'Etat eut lieu dans la cour royale. Les seigneurs de la famille royale tentèrent de reprendre le pouvoir, ils tuèrent les anciens vassaux du roi Daowang, Wu Qi par exemple, et livrèrent un combat à l'endroit où était déposé le cercueil du roi défunt. Le prince Yangcheng fut condamné pour avoir participé à la révolte. Il quitta son fief et s'exila. Le nouveau roi Suwang de Chu profita de l'occasion pour annexer le fief du prince Yangcheng.

Face à cette situation, Meng Sheng s'adressa à ses disciples :

– Je suis chargé, sur recommandation du prince,

* Mozi, créateur de l'école philosophique qui préconisait l'amour et s'opposait à la guerre.

de gérer son fief et j'ai ce jade comme gage de confiance. A présent, je n'ai plus le gage de confiance du prince et je ne suis pas en mesure d'empêcher la récupération du fief par le nouveau roi, je ne peux que m'y opposer en risquant ma vie.

Son disciple Xu Ruo l'en empêcha en disant :

– Si votre mort était utile pour le prince Yangcheng, elle serait valable ; mais votre mort serait inutile et pourrait même nuire à la succession de l'école de Mozi ; elle n'aurait vraiment pas de sens.

Meng Sheng le désapprouva :

– La relation entre le prince Yangcheng et moi n'est pas une relation entre un maître et un disciple ; elle mérite d'être une relation d'amitié ; si ce n'est pas le cas, elle sera la relation entre un roi et son vassal. Si je ne meurs pas, on ne viendra plus désormais chercher à l'école de Mozi un maître sévère, ni un ami fidèle, ni un vassal intelligent et dévoué. Si je meurs pour témoigner de ma fidélité au maître, à l'amitié et au souverain, je pourrai incarner la bienfaisance et la vertu préconisées par notre école d'une part, et d'autre part, mettre en valeur son esprit de travailler avec diligence. En outre, j'ai confié la responsabilité de grand maître de notre école à un nommé Tian Xiangzi, originaire de l'Etat de Song ; celui-ci est un homme vertueux et intelligent. Si vous le laissez présider les affaires de notre école, il n'y a pas lieu de s'inquiéter de la succession de notre école.

En entendant ce discours de Meng Sheng, Xu Ruo lui dit :

– S'il en est comme vous dites, il vaut mieux que je meure pour éliminer l'obstacle sur votre chemin du

retour.

Puis, il se tourna et tira son épée pour se suicider.

Voyant que Xu Ruo était mort, Meng Sheng ordonna à deux disciples d'emporter le sceau du grand maître à Tian Xiangzi. Après leur départ, il se suicida. Après lui, cent quatre-vingts autres disciples se tuèrent l'un après l'autre pour témoigner leur dévouement au maître.

Les deux disciples chargés de transmettre le sceau, après avoir accompli leur mission dans l'Etat de Song, envisageaient de retourner à l'Etat de Chu pour se suicider avec Meng Sheng. Mais Tian Xiangzi les en empêcha :

– Meng Sheng m'a déjà transféré le pouvoir du maître, vous devez suivre mes ordres.

Les deux personnes restèrent dans l'Etat de Song pendant plusieurs jours, puis elles furent de retour à l'Etat de Chu et se tuèrent ensemble devant la tombe de Meng Sheng. Néanmoins, d'après la doctrine de l'école de Mozi, ils désobéirent à l'ordre du maître, c'est pourquoi leur mort n'eut aucune valeur.

(Textes Lülan – A propos de la haute vertu)

Commentaire :

Meng Sheng, le maître de l'école de Mozi, et ses disciples se tuèrent pour leur idéal : il s'agissait d'accomplir une tâche confiée par une autre personne, et d'obéir fidèlement aux recommandations de celle-ci. Pour faire rayonner la tradition de l'école de Mozi, ils n'hésitaient pas à sacrifier leur vie.

Le maître vertueux cède ses habits

Rong Yi, une personne bienfaisante de l'Etat de Qi quitta cette contrée pour aller à l'Etat de Lu. Il y arriva quand la nuit tombait et la porte de la ville était fermée. Il dut camper avec son disciple à la campagne, hors de la ville.

C'était au cœur de l'hiver, il faisait de plus en plus froid dans la nuit. Rong Yi dit à son disciple :

– Il fait très froid, si tu enlevais tes vêtements et me les donnais contre le froid, je pourrais survivre ; si je te cédaï mes habits, tu pourrais vivre. Je suis une personne réputée du pays et je réfléchis sur les affaires importantes du pays, ma mort serait regrettable. Tu es une personne dont la morale n'est pas parfaite ; ta mort n'inquièterait même pas tout le pays. Ôte tes vêtements pour me vêtir, d'accord ?

– Ah oui, je suis une personne médiocre et je n'ai pas une morale parfaite ? De ce fait, est-ce qu'une personne sans réputation, vêtue de simple habits peut déshonorer une personne réputée du pays ? répondit son disciple.

En entendant les paroles de son disciple, Rong Yi soupira avec tristesse :

– Hélas ! Cette morale ne sert à rien !

Puis, il ôta ses vêtements pour les donner à son disciple. A minuit, il mourut de froid mais il sauva la vie de son disciple. La mort de Rong Yi révèle que

son talent n'était sûrement pas assez grand pour gérer les affaires du pays et à stabiliser la société. Mais sa mort incarne l'amour sincère. Celui qui porte un amour aussi sincère peut se tuer pour témoigner de sa noblesse d'âme.

(Textes Lülan – A propos des avantages)

Commentaire :

Rong Yi a cédé ses habits à son disciple par le sauver et a fait preuve de son amour pour lui jusqu'à sa mort. Ceci témoigne de sa noblesse d'esprit et de son sens du sacrifice par amour.

Le cadavre pourri et l'épée précieuse

L'homme et l'objet résultent de la transformation du souffle *yin* et *yang*. Le souffle *yin* et *yang* s'inspire de la Nature. La Nature connaît l'affaiblissement, la défaillance, la destruction et la décrépitude, aussi bien que la prospérité, la plénitude, la croissance, et la vitalité. Par conséquent, l'homme et l'objet qui s'inspirent de la Nature connaissent également la pauvreté et les carences ainsi que l'abondance et la plénitude. C'est là une règle de mutation des objets dans la Nature et également une loi décidée par la Nature. Les hommes érudits de l'antiquité avaient compris ce concept philosophique, si bien qu'ils n'avaient pas de problèmes causés par des idées égoïstes, et vivaient sans souci.

L'homme intelligent sait que la vie et la mort sont prédestinées. Celui qui connaît cette théorie ne se laisse pas distraire par n'importe quoi, aussi ne peut-il pas être séduit par tous les objets extérieurs du monde.

Un guerrier de l'Etat de Chu nommé Cifei avait obtenu une épée précieuse à Gansui dans la région près des Etats de Wu et de Yue. Tout réjoui, il retourna au pays natal en bateau. Quand le bateau vogua au milieu du fleuve, il survint deux dragons méchants qui encerclèrent le bateau. Le guerrier demanda au batelier calmement :

– Vous avez voyagé pendant des années sur ce fleuve, avez-vous vu les deux dragons qui encerclent ce bateau ? Notre embarcation et ses passagers peuvent-ils y échapper ?

Le batelier répondit :

– Je ne les ai jamais vus.

Le guerrier allongea les bras, se débarrassa de son pardessus, retroussa ses manches et dégaina son épée préférée, en disant :

– Pour éliminer les dragons dans l'eau, la conséquence la plus malheureuse est de mourir. Si je perdais mon épée dans le combat avec les dragons pour sauver ma vie et celle des autres voyageurs, pourquoi regretterais-je de perdre cette épée précieuse ?

A cette idée, il sauta sans hésitation dans le fleuve pour combattre les dragons. Un instant plus tard, les cadavres des dragons émergèrent du fleuve. Cifei retourna dans le bateau ; tous les voyageurs dans le bateau échappèrent au danger et eurent la vie sauve.

La nouvelle du massacre des dragons par Cifei parvint à la cour royale. Le roi de Chu lui rendit grâce et lui décerna le titre de dignitaire, le nommant haut fonctionnaire. Plus tard, Confucius apprit la nouvelle et le félicita :

– Bravo ! Cifei est la seule personne qui puisse abandonner son épée précieuse pour éviter de devenir un cadavre pourri dans le fleuve.

(Textes Lülan – A propos de la lucidité)

Commentaire :

Cette histoire exalte le héros Cifei qui a risqué sa vie pour tuer les mauvais dragons. Elle révèle que, devant l'ennemi féroce, il est impossible de faire un compromis et de reculer, ou de faire des concessions ; c'est seulement en anéantissant l'ennemi qu'on peut se défendre.

Le roi de Chu puni par le fouet

Le roi Wenwang de Chu (règne : 689 – 677 av. J.- C.) obtint un célèbre chien de chasse appelé Ruhuang et des flèches faites de bambou de Wanlu ; puis, il partit faire la chasse à Yunmeng pendant trois mois sans s'occuper des affaires d'Etat. Ensuite, il trouva à Zigui une belle fille appelée Danji, qu'il emmena dans son palais et après, il se divertit avec elle du matin au soir, sans se présenter à aucune séance d'audience pendant un an pour discuter des affaires d'Etat. Baoshen, son courtisan proche, plein d'anxiété, le critiqua :

– L'ancien roi, de son vivant, a pratiqué la divination pour choisir un courtisan capable d'aider Sa Majesté dans l'administration des affaires d'Etat ; il en a résulté que le sort m'a désigné comme courtisan de confiance de Votre Majesté. Maintenant, Votre Majesté part en emmenant le chien de chasse Ruhuang et des flèches de Wanlu, chasser pendant trois mois sans revenir, puis, Votre Majesté s'amuse avec Danji pendant un an sans s'occuper des affaires d'Etat, il faut, dans ce cas-là, lui infliger une punition de coups de fouet.

Le roi Wenwang de Chu dit :

– J'accepte volontairement la punition. Mais depuis mon enfance, j'étais prince. Est-il possible de remplacer ces coups de fouet par une autre sanction ?



Baoshen répondit :

– Je n'ose abandonner de mon plein gré la règle définie par l'ancien roi. Si Votre Majesté ne la respecte pas en refusant de subir la punition des coups de fouet, c'est comme si je n'observais pas l'ordre de l'ancien roi. Je préfère plutôt offenser Votre Majesté que désobéir à l'ordre de l'ancien roi.

Le roi Wenwang de Chu ne put faire autrement que de dire :

– A vos ordres !

Baoshen fit amener une natte, sur laquelle il demanda au roi de se coucher à plat ventre. Puis, il sortit un fouet tressé d'une cinquantaine de tiges fines de ronce ; agenouillé à côté du roi, il plaça le fouet sur son dos, puis le retira. Il répéta cette action deux fois, et dit au roi :

– Votre Majesté est priée de se relever.

Le roi ne voulut pas se redresser, couché toujours sur la natte, il dit :

– Si je dois subir de toute façon le supplice des coups de fouet sur le dos, il vaut mieux me les appliquer réellement.

– La punition consiste, pour une personne honnête, à sentir la honte mentale, et pour une personne vile, à sentir la douleur dans sa chair. Si l'on n'a pas de honte à être insulté, à quoi sert de faire sentir la douleur du corps ? dit Baoshen.

Ayant fini de parler, Baoshen décida de s'exiler.

Le roi de Chu, plein d'émotion, dit :

– C'est ma faute, quelle erreur avez-vous commise ?

Le roi de Chu eut beaucoup de remords. Il fit

revenir Baoshen, ordonna de tuer le chien Ruhuang, de rompre toutes les flèches, et renvoya la fille Danji dans son pays natal, tandis qu'il s'attacha à l'administration des affaires de l'Etat. Il ne fallut pas longtemps pour que le roi de Chu réussisse à conquérir l'hégémonie et à annexer les fiefs de trente-neuf petits seigneurs.

*(Textes Lülan
– A propos des remontrances)*

Commentaire :

L'histoire raconte que le courtisan Baoshen, fidèle aux recommandations de l'ancien roi, persuada le roi Wenwang de Chu d'accepter les critiques, de corriger ses erreurs, et de s'efforcer d'accomplir de grands exploits. Baoshen insista pour donner une punition des coups de fouet au roi mais ne le frappa pas réellement, en soulignant qu'il fallait reconnaître ses erreurs et changer son comportement. Le roi de Chu accepta ses bons conseils, corrigea ses erreurs, et ce qui permit à l'Etat de Chu de devenir puissant. Ceci révèle l'importance de la critique ainsi que l'intérêt de l'accepter.

Wu Zixu traverse le fleuve

A l'époque des Printemps et Automnes, Wu Zixu ou Wu Yuan originaire de l'Etat de Chu, était un haut fonctionnaire de l'Etat de Wu (dans la région du Jiangsu et du Zhejiang). Après que son père, Wu She, eut été assassiné par le roi de Chu, Wu Zixu, poursuivi par celui-ci, il s'enfuit de Chu. Un jour, il échappa à la poursuite des soldats de Chu, monta sur le mont Taihang et soupira dans la direction de l'Etat de Zheng :

– L'Etat de Zheng occupe une position stratégique, sa population est également instruite, malheureusement, son roi est un souverain incompetent, il est impossible de l'aider à accomplir de grandes œuvres.

Wu Zixu ne voulut pas rencontrer le roi de Zheng et se dirigea vers le duché de Xu (dans le sud-est du district de Boxian de l'Anhui).

L'Etat de Xu était un très petit fief. Quand Wu Zixu demanda conseil au duc de Xu pour savoir où aller, celui-ci, menacé par les forces de l'Etat de Chu, son voisin, ne prononça pas un mot, mais se tint debout sur la place et cracha de la salive vers le sud-est. Wu Zixu comprit le sens de l'action et le remercia :

– Merci mille fois pour vos conseils.

Il dit adieu au duc de Xu et alla trouver refuge chez le prince Helü de l'Etat de Wu dans le sud-est.

Wu Zixu, ayant quitté l'Etat de Xu, fut arrêté par le fleuve impétueux Changjiang. A ce moment-là, il vit un pêcheur en bateau, prêt à pêcher avec un filet à poissons. Wu Zixu supplia le vieux pêcheur de l'emmener de l'autre côté. Celui-ci le toisa un moment et le transporta en bateau sur l'autre rive. Wu Zixu enleva son épée attachée à sa taille et la présenta au vieillard, en disant :

— C'est une épée hors de prix. Je vous la donne comme récompense.

Le vieillard la refusa et lui dit :

— Selon l'avis proclamé par l'Etat de Chu, celui qui s'empare d'un nommé Wu Zixu peut recevoir une récompense de dix mille taëls d'or avec, en plus de cela, un titre nobiliaire, un morceau de jade blanc grâce auquel on peut obtenir l'audience du roi, et un fief de dix mille foyers. Auparavant quand Wu Zixu est passé par ici, je ne l'ai pas capturé pour demander de récompense ni de titre nobiliaire. Maintenant, à quoi me servirait l'épée hors de prix que vous me donnez ?

A ces paroles, Wu Zixu, agenouillé, le salua plusieurs fois, avant de partir.

Il arriva à l'Etat de Wu, où il proposa un plan pour éliminer le roi de Wu, Wang Liao, et aider le prince Helü à monter sur le trône. Wu Zixu occupa ainsi des postes de plus en plus élevés. Il n'oublia jamais le vieillard qui l'avait aidé à traverser le fleuve, et envoya souvent un serviteur le chercher au bord du fleuve, mais il ne le trouva jamais. Pour exprimer son respect et son affection pour le vieillard, à l'heure du repas, il faisait la prière à la mémoire de ce vieux

pêcheur bienveillant.

(Textes Lülan – A propos de l'étrange trésor)

Commentaire :

Le vieux pêcheur refusa l'épée hors de prix présentée par Wu Zixu, et renonça également à la récompense de dix mille taëls d'or offerte pour la capture de ce dernier. Cela montre l'attitude exceptionnelle du vieillard à l'égard de la fortune. Wu Zixu n'oublia pas l'époque de ses difficultés quand il fut élevé au plus haut rang ni le bienfaiteur qui l'avait sauvé. C'est également une qualité qui mérite d'être appréciée.

Rendre le bien pour le mal

Song Jiu, un fonctionnaire de l'Etat de Wei, assumait les fonctions de chef de district à la frontière de l'Etat de Chu. Les soldats de la garnison de la frontière de Wei et ceux de Chu plantèrent des melons. Du fait que les cultivateurs de Wei irriguaient souvent les plantes, les melons poussaient particulièrement bien. Alors que ceux de l'Etat de Chu, paresseux, n'irriguaient guère et leurs melons étaient moins gros. Le chef du district de Chu, constatant avec jalousie que les melons de Wei poussaient mieux que les leurs, laissa ses hommes passer la frontière la nuit, pour détruire en cachette les plantes ; cela provoqua naturellement la perte de melons de Wei. Les Wei, après en avoir appris la raison, en firent le rapport au commandant de garnison, avec l'intention de faire des représailles clandestinement. Celui-ci le rapporta au chef du district Song Jiu, qui riposta :

— Non ! Comment peut-on prononcer des mots pareils ! La rancune est la racine du malheur, si cette racine n'est pas rompue, le résultat est terrible. Si vous voulez que je vous dise comment faire, il convient que vous envoyiez chaque nuit des gens à la frontière de Chu pour les aider à irriguer les melons en cachette, et prendre garde de ne pas laisser les gens de Chu savoir qui les irriguent.

Sur ses ordres, le commandant de garnison envoya chaque nuit ses hommes franchir la frontière

pour aider les Chu à irriguer les melons.

Au départ, les Chu virent que beaucoup de champs de melons étaient irrigués sans y faire attention. Peu à peu, les melons dans les champs de Chu poussèrent de mieux en mieux, ce qui étonna les Chu, qui mirent en observation les champs et comprirent que c'était les Wei qui faisaient cela. Le chef du district de Chu était si content de l'apprendre qu'il rapporta en détail cette affaire au roi de Chu. Ce dernier fit grâce à l'auteur de l'erreur causée par les bêtises, mais il dit à l'officier avec inquiétude :

— Le chef du district et ses hommes ont détruit en cachette les champs de melon du Wei. Ont-ils commis d'autres erreurs ?

Le roi de Chu apprécia hautement l'appui et l'aide clandestins des Wei, et leur donna beaucoup d'argent pour présenter ses excuses et ses remerciements. Il demanda encore d'établir des relations amicales avec le roi de Wei. A partir de ce moment-là, le roi de Chu fit souvent l'éloge de la fidélité du roi de Wei, disant qu'il méritait sa confiance. Les deux pays de Wei et de Chu, maintinrent pendant longtemps une relation harmonieuse, et ce grâce à Song Jiu qui avait résolu raisonnablement l'affaire des melons.

On dit que : « La rectification de la défaite peut conduire au succès, la transformation du malheur peut apporter la tranquillité ». Tel est ce que signifie « rendre le bien pour le mal » préconisé par Laozi dans son livre *Laozi*. Quand des personnes ont commis des erreurs, comment peut-on alors les prendre en exemple ?

Commentaire :

Dans cette histoire montrant les Wei irriguant les melons des Chu, l'auteur fait l'éloge des qualités de Song Jiu, fonctionnaire de Wei : rendre le bien pour le mal grâce à ses idées influentes, on avait non seulement évité un conflit, apaisé la dispute à propos de la frontière, et aussi cimenté l'amitié des deux pays.

Accepter les humiliations afin d'accomplir une mission importante

Zhao Jianzi, un haut fonctionnaire de l'Etat de Jin, avait un fief grand et était puissant. Il désigna Zhao Xiangzi, fils de sa concubine, comme successeur. Le vassal de la famille Zhao, Dong Yanyu, demanda d'un air soupçonneux à Zhao Jianzi :

– Xiangzi est de basse origine. Il est maintenant désigné comme successeur de la famille Zhao, je ne comprends pas pourquoi.

Zhao Jianzi répondit :

– Xiangzi a un caractère doux et généreux. Il pourra accepter des humiliations dans l'intérêt du pays à long terme.

Dong Yanyu sortit sans piper mot.

Quelques jours après, le courtisan de Jin, Zhibo but du vin avec Zhao Xiangzi. Zhibo, insolent et méchant, le gifla pour soulager sa haine. Les autres invités ne pouvant tolérer son comportement, demandèrent à Zhao Xiangzi de condamner à mort Zhibo.

Mais, Zhao Xiangzi dit avec générosité :

– Mon père m'a désigné comme successeur, car il a dit que je pourrais accepter des humiliations en tenant compte des intérêts du pays ; il n'a pas dit que je ne devais pas être indulgent pour tuer des personnes à volonté !

Plusieurs mois passèrent et en octobre, Zhibo ne

put finalement plus réprimer sa haine causée par la jalousie et fomenta un coup d'Etat. Il dirigea ses soldats pour donner l'assaut à la ville de Jinyang. Zhao Xiangzi n'hésita pas à résister à l'attaque. Il adopta le stratagème suivant : contre-attaquer l'ennemi sur deux côtés. En 453 av. J.-C., il réussit à vaincre son adversaire. Sur le chemin de la déroute, des soldats tuèrent Zhibo.

(Huainanzi – A propos des leçons de la Voie)

Commentaire :

Avoir une volonté ferme et une apparence douce et gentille sans se disputer avec d'autres personnes, c'est une attitude qu'une personne doit adopter dans la vie selon la théorie de l'école taoïste. Sous certaines conditions, le mâle et la femelle, la dureté et la douceur, l'honneur et la honte, sont mutables. Pour vaincre un adversaire, il faut unir les autres, sans se préoccuper des intérêts personnels. Zhao Xiangzi employa cette théorie, en acceptant l'humiliation intolérable infligée par Zhibo mais il se vengea finalement de cette haine. C'est-à-dire qu'il céda d'abord du terrain pour ensuite monter une attaque et l'emporter enfin sur son adversaire.

Quand le grand courage devient le découragement

Un jour, quand Hui Meng alla voir le roi Kang-wang de Song (? – 286 av. J.-C.), deux personnes, le roi et le vassal, pleins de verve, se mirent à discuter en gesticulant à propos de la théorie sur le talent de l'homme. Le roi parla à haute voix :

– J'admire l'homme courageux et fort, je n'aime pas ni n'admire ceux qui font de grands discours sur la bienveillance et la vertu. Sur ce, quelle est votre opinion ?

Hui Meng répondit :

– Sur ce point-là, je veux faire part à Votre Majesté de mon idée : certaines personnes, bien que courageuses, portent un poignard en main mais n'osent pas frapper ; d'autres, bien qu'elles aient de la force, ne peuvent poignarder une partie vitale du corps. Est-ce que Votre Majesté a observé cela ?

Le roi dit avec grand intérêt :

– Bien, bien, vous avez raison. Je désire écouter votre opinion.

– Porter un poignard tranchant à la main mais ne pouvoir frapper, prendre une arme mais ne pouvoir poignarder une partie vitale du corps, c'est une honte pour l'homme courageux et fort. A mon humble avis, cette honte est due au fait que l'homme courageux n'a pas la volonté ferme de frapper, et que l'homme fort manque d'esprit combatif. Mais à cela il y a une

raison. D'après moi en fait, l'homme courageux et l'homme fort n'ont pas le désir ou l'idée de frapper ou de tuer. S'ils n'ont pas cette idée ou ce désir, c'est parce qu'ils n'ont pas l'envie de disputer honneurs et avantages. A mon avis, pour inciter le désir de frapper ou de tuer des gens, que ce soit l'homme ou la femme, il faut les encourager à chercher avantages et honneurs cela a plus d'importance que les personnes courageuses et fortes qui n'osent frapper, ni tuer, qui ne peuvent enfoncer un poignard dans un corps ou manquent leur but. Pourquoi Votre Majesté n'y prête-elle pas attention ?

Le roi fit un signe affirmatif de la tête :

– Cela correspond parfaitement à mon idée.

Hui Meng continua à dire au roi :

– Ça, ce n'est pas difficile. Il faut agir en suivant l'exemple de Confucius et de Mozi. Ces deux personnes n'ont pas un pouce de terre mais elles inspirent le respect dans une région grâce à la valeur de leurs théories : elles n'assument pas de fonctions officielles mais elles sont considérées comme des autorités dans une région grâce à la noblesse de leur morale. Leur comportement répond au désir de tous les hommes et femmes du pays qui s'attendent à la paix et aux intérêts. Aujourd'hui, Votre Majesté est un souverain respecté de tous, elle a l'autorité absolue et la force. Si son comportement est en accord avec la morale, tout le pays en bénéficiera et c'est plus facile à faire que pour Confucius et Mozi.

Hui Meng partit après avoir prononcé ces mots. Le roi de Song s'adressa à ses courtisans proches :

– L'opinion de Hui Meng est meilleure que la

mienne. D'après Laozi, « celui qui a un grand talent mais n'a pas le courage d'agir peut rester en vie ; celui qui a un grand talent et le courage d'agir est voué à la mort ». A en juger d'après ces paroles, le grand courage se transforme en découragement.

(Huainanzi – A propos des leçons de la Voie)

Commentaire :

Hui Meng considérait que celui qui ne recherche pas d'honneurs ni d'avantages ne peut avoir la volonté de combattre même s'il a le courage et la force. Et dans ce cas, le grand courage se transforme en découragement. Cela indique que la mise en pratique de la morale permet d'assurer la paix et d'apporter des avantages à tous les habitants du pays.

Le châtement évité à trois reprises vaut trois récompenses

Sous le règne du roi Jinggong de Song (516 – 469 av. J.-C.), une comète apparut dans le ciel, rouge comme le feu, tantôt claire tantôt sombre, tantôt à l'ouest tantôt à l'est ; la position de la comète dans le ciel correspondait justement à celle du « cœur » et des « oreillettes ». Le roi de Song, en proie au doute et à l'inquiétude, appela son vassal Zi Wei chargé d'observer le phénomène astronomique et lui demanda :

– Pourquoi la comète dans le ciel apparaît précisément dans l'axe du territoire du Song relevant de la position du « cœur » ?

– L'apparition de la comète est le symbole de la volonté du Ciel ; elle relève de la position du « cœur » qui est dans l'axe du territoire du Song. Et Votre Majesté, souverain du pays, relève tant des « oreillettes » que du « cœur », ce qui signifie qu'un grand malheur s'abattra sur le souverain. Mais Votre Majesté ne doit pas se tracasser ; le malheur peut être déplacé. Si elle ne veut pas le subir, elle peut le transférer au premier ministre, dit Zi Wei.

– Non, dit le roi de Song avec empressement, le premier ministre m'est indispensable pour gouverner ce pays ; rejeter le malheur sur lui nuira au pays.

Le roi ayant désapprouvé son opinion, Zi Wei proposa encore :

– Eh bien, il faut déplacer le malheur sur la population.

– Si la population périt, moi, de qui serai-je le roi ? Plutôt me laisser mourir.

Le roi de Song n'accepta pas non plus cette proposition.

– Eh bien, laissez le malheur arriver en son temps !

– Le temps, c'est le soutien radical de la vie du peuple. Si le temps est anormal, le *yin* et le *yang* ne sont pas en harmonie, des calamités se succèdent, et la population en souffre assurément. Quelle différence y a-t-il avec le transfert du malheur sur la population ? Si un souverain gouverne son peuple en veillant seulement sur sa vie, et au détriment des habitants, qui alors voudra le soutenir ? Puisqu'il s'agit d'une punition céleste, cela signifie que ma vie doit s'arrêter, et il est inutile de renvoyer le malheur sur autrui.

Zi Wei, ne parlez plus. Puis, le roi de Song écarta les gens autour de lui, et entra avec chagrin dans le palais intérieur.

Quelques jours plus tard, Zi Wei entra dans le palais, se prosterna vers le nord en présentant ses salutations au roi et dit :

– Mes félicitations à Votre Majesté : le Ciel peut connaître toutes les choses importantes ou médiocres, il a entendu en haut la parole de l'homme sur terre, Votre Majesté a refusé à trois reprises de rejeter le malheur sur son vassal et sur la population. Pour cette raison, le Ciel lui rend le bien en triple. Ce soir, la comète va se déplacer dans l'axe de trois groupes de constellations, et l'espérance de vie de Votre Majesté

sera prolongée de vingt-et-un ans.

– Comment pouvez-vous savoir cela, monsieur ?
demanda le roi Jinggong de Song.

Zi Wei répondit :

– Votre Majesté a refusé à trois reprises de transférer le malheur sur la population, par conséquent, le Ciel lui rend le bien en triple ; la comète se déplacera au loin selon trois groupes de constellations. Il y a vingt-huit groupes, un groupe de constellations compte sept astres, un astre reste fixe durant un an, un an après, l'astre se déplace à un autre endroit. Trois groupes de constellations comptent vingt-et-un ans, donc Votre Majesté peut prolonger sa vie de vingt-et-un ans. Si elle ne le croit pas, je la prie de me permettre de passer cette nuit en sa compagnie pour observer les astres. Si la comète est à la même place qu'autrefois, je veux me tuer pour demander pardon.

Le roi de Song dit :

– Ce n'est pas nécessaire.

A la nuit tombée, le roi de Song et Zi Wei observèrent les étoiles. La comète se déplaça vraiment vers un endroit éloigné de trois groupes de constellations.

Dans le *Laozi*, il est dit : « Celui qui a le courage de supporter l'adversité dans l'intérêt de l'Etat mérite d'être désigné comme le souverain du pays ». Il n'est pas exagéré d'employer ce terme pour exalter le roi Jinggong de Song.

(Huainanzi – A propos des leçons de la Voie)

Commentaire :

Le roi Jinggong de Song ne voulut pas faire supporter le malheur au premier ministre, ni à la population. Il en résulta qu'il obtint une récompense du Ciel : sa vie fut prolongée de vingt-et-un ans. Cette histoire révèle que la fortune prédestinée par le Ciel et la morale noble du souverain sont deux choses importantes.

Le bandit a aussi de la moralité

On dit qu'à la fin de l'époque des Printemps et Automnes, il y avait un bandit bienveillant appelé Zhi. Son disciple lui demanda :

– Pour les bandits, ont-ils de la moralité ?

Zhi répondit :

– La morale est omniprésente. Il n'y a pas une seule action ou un seul geste qui puisse se distinguer de la morale. Comment les bandits peuvent-ils ignorer la morale ? Les trésors sont cachés dans l'entrepôt : le bandit doit juger d'abord s'il y a ou non un trésor là-dedans et celui qui peut donner un jugement aussi précis qu'une sentence divine est digne d'être appelé prince des bandits. Les bandits s'unissent pour pratiquer le pillage ; celui qui ne craint pas d'être blessé par le garde armé et qui est le premier à entrer, c'est un héros parmi les bandits. Quand le vol est découvert, il se livre au combat au risque de sa vie et recule le dernier pour aider ses comparses à s'enfuir, c'est la fidélité du bandit. Au moment de répartir les biens dont il s'est emparé, il place l'amitié au-dessus des biens, en prenant une petite part de biens pour céder une part plus importante aux autres, c'est la bienveillance du bandit. Avant de passer à l'action, il peut réfléchir sur le résultat bon ou mauvais et prévoir la sécurité et le danger, engager une opération si possible, sinon arrêter l'action ; s'il décide de passer à l'action, il doit sûrement s'en sortir victorieux, c'est

l'intelligence du bandit. Une personne qui ne possède pas ces cinq qualités : sagesse, courage, fidélité, bienveillance, intelligence, comment peut-elle devenir un bandit doté d'un sens moral ? Voilà ce que je sais à propos de la morale du bandit.

Le disciple de Zhi dit, pensif :

– A votre avis, est-ce que les règles du bandit peuvent être mises en application sur terre du fait qu'elles sont fondées sur les qualités du sage ?

– Mais oui, répondit Zhi, l'homme bienveillant, s'il ne respecte pas les cinq caractéristiques de la personne sage, a du mal à donner un bon exemple ; le bandit, s'il ne respecte pas les cinq qualités du sage, ne peut pas non plus exécuter son action. L'homme bienveillant peut appliquer la morale de la personne sage, il en est de même pour le bandit.

(Huainanzi – A propos des leçons de la Voie)

Commentaire :

Le bandit doté d'un sens moral a les cinq qualités de la personne sage : sagesse, courage, fidélité, bienveillance, intelligence, ce qui montre que la morale est omniprésente. L'homme bienveillant et le bandit peuvent l'un comme l'autre, appliquer la règle morale de la personne sage, ce qui montre que le bandit et l'homme bienveillant n'ont pas de différences. Voilà une ironie à l'égard de la vie sociale.

L'alternance du malheur et du bonheur

Dans l'Etat de Song vivait une personne qui faisait souvent des bienfaits et se comportait avec vertu. C'était une tradition familiale qui remontait à son grand-père. Un jour, une vache noire chez lui mit bas un veau tout blanc. Cet homme de Song, curieux, se renseigna auprès d'un devin qui lui dit :

– La vache noire met bas un veau blanc, c'est un signe de bon augure. Le veau blanc peut être donné en sacrifice. Vous le tuez le plus tôt possible pour le sacrifier au Dieu.

L'année suivante, le père de cette personne perdit la vue. En même temps, la vache noire chez lui mit bas à nouveau un veau blanc. Son père lui demanda de se renseigner auprès du devin pour savoir si c'était un signe de bon ou mauvais augure. Le fils dit :

– Le devin a dit la dernière fois que c'était un signe de bon augure, mais le résultat est que vous avez perdu la vue. Cette fois, on va lui demander la question, mais que se passera-t-il plus tard ?

Le père dit :

– Le devin annonce la parole de la divinité et reflète la volonté divine, mais la prédiction de la divinité, bien qu'elle ne soit pas réalisée au début, correspondra finalement à la réalité. De plus, l'affaire n'est pas éclaircie : va te renseigner !

La personne de Song dut se renseigner à nouveau

auprès du devin qui lui dit :

– C'est un nouveau signe de bon augure. Continuez à utiliser le veau blanc comme sacrifice.

La personne de Song rentra et transmet la parole du devin à son père. Ce dernier dit :

– Il faut agir selon les dires du devin.

L'année suivante, personne ne sut pourquoi la personne de Song perdit à son tour la vue. On était dans la 26^e année du règne du roi Wengong de Song et la 19^e année du règne du roi Zhuangwang de Chu (595 av. J.-C.). Le roi Zhuangwang de Chu dirigea ses troupes pour attaquer l'Etat de Song. Les habitants de Song étaient résolus à défendre la ville. Le roi de Chu, ne pouvant la prendre, ordonna d'encercler la ville de Song. Dans la ville, les habitants n'ayant plus de céréales, s'échangèrent mutuellement les cadavres de leurs enfants pour tromper leur faim et ramassèrent des os dans la rue pour les brûler comme bûche. Quand les jeunes et adultes moururent dans la bataille, les vieux et les invalides montèrent sur la muraille de la ville pour combattre l'ennemi. L'ensemble de la ville s'unit pour riposter à l'ennemi. Neuf mois après le début de la guerre, étant donné qu'il manquait de nourriture dans l'intérieur de la ville et du renfort à l'extérieur, la ville de Song fut occupée. Les troupes de Chu entrèrent dans la ville et par représailles, se livrèrent au massacre des militaires et civils qui avaient défendu la ville. Les morts furent innombrables : seuls le père et le fils, ayant perdu la vue, ne furent pas appelés sous les drapeaux, aussi échappèrent-ils à la mort.

Après la conquête de Song, l'armée de Chu se

livra au pillage et au massacre, puis elle repartit. Le père et son fils recouvrèrent la vue et restaurèrent le pays dévasté.

(Huainanzi
– *A propos des leçons du monde humain*)

Commentaire :

Une famille de l'Etat de Song, agissait avec bienfaisance et vertu. Mais l'homme de Song et son père devinrent aveugles, et grâce à cela, échappèrent à la mort lorsque la troupe de Chu se livra au massacre de la ville de Song. Après le départ de cette troupe, ils recouvrèrent la vue et restaurèrent leur pays. Cette histoire révèle que la générosité et la bienveillance assurent à la postérité le bonheur.

User de l'intelligence et agir avec bienfaisance

Trois Etats de Wei, Zhao et Han (dans les régions sud-est du Shanxi et ouest du Henan), s'étaient unis pour attaquer l'Etat de Qi et assiégeaient la ville de Ping'a. Un ministre de Qi nommé Kuozi s'adressa à son collègue Niuzi qui administrait les affaires du gouvernement :

– La frontière des trois Etats de Wei, Zhao et Han ne confine pas à l'Etat de Qi : les troupes de ces pays ont traversé le fief du seigneur voisin pour assiéger la ville de Ping'a. Il est faux de dire qu'ils sont tentés par les avantages matériels de la ville de Ping'a, parce que cette ville ne produit pas ce qu'ils cherchent. Par conséquent, ce n'est pas dans leur intérêt de venir ici mais parce qu'ils cherchent à rivaliser avec un pays puissant et, à profiter de la réputation de Qi, ils peuvent ainsi devenir célèbres. Sur ce, il vaut mieux que Sa Majesté aille à Ping'a régler en personne ce problème.

Niuzi jugea ses paroles raisonnables et dit adieu avec respect à Kuozi.

Kuozi était à peine parti qu'un autre ministre de Qi, nommé Wuhaizi vint rendre visite à Niuzi. Ce dernier informa Wuhaizi du stratagème de Kuozi qui ne voulut pas l'approuver.

– L'idée de Kuozi ne ressemble pas à la procédure usuelle pour traiter les affaires dont j'ai

entendu parler.

– Quand le pays est confronté à une situation difficile, qu'il est impossible de le libérer du danger, que des malheurs se succèdent, et lorsqu'on ne connaît pas la cause de la crise et qu'on ne peut régler un problème difficile, est-ce que l'on mérite d'être considéré comme une personne intelligente ? dit Niuzi avec irritation.

Wuhaizi dit :

– Les façons de résoudre les problèmes difficiles du pays sont diverses. Certains emploient la méthode qui consiste à céder un territoire pour sauvegarder la sécurité du pays ; d'autres sacrifient leur vie pour défendre le pays sans s'occuper de leur famille. Mais jamais je n'ai entendu dire que la guerre menée par les trois Etats contre l'Etat de Qi visait à profiter de la réputation de ce dernier et qu'il fallait laisser le souverain résoudre ce problème.

Niuzi, en tant que la personne qui décidait de la politique du gouvernement, rejeta les paroles vides de sens de Wuhaizi, et adopta la proposition de Kuozi. Par la suite, le résultat réel fut le suivant : les Etats de Wei, Zhao et Han retirèrent leurs troupes et la ville de Ping'a revint aux mains de Qi. Mais, le roi de Qi ne plaça pas Kuozi à un poste important et il entretint avec lui une relation de plus en plus distante ; en revanche, il considéra Wuhaizi comme son courtisan proche et le promut à un poste plus élevé.

En raison de la décision injuste du roi de Qi, les générations suivantes se moquèrent de lui. On apprécia Kuozi parce qu'il s'était préoccupé des difficultés du pays et avait trouvé la méthode pour

résoudre un problème épineux : il s'était inquiété de la sécurité du pays et avait proposé une idée pour le protéger, il mérita d'être considéré comme une personne de grand talent. Wuhaizi palabra mais son idée ne fut pas réalisable et donc inutile en ce temps-là. Il ne réfléchit pas à l'intérêt du pays, mais au désir du roi, et fit ce qu'il put pour plaire à celui-ci.

(Huannanzi

– *A propos des leçons du monde huamin*)

Commentaire :

La méthode de Kuozi s'est révélée efficace pour la prévention de la guerre et la sauvegarde du territoire du pays, mais elle ne correspondait pas au désir du roi de Qi ; Wuhaizi ne pensait pas à l'intérêt du pays, mais suggéra une idée qui correspondait au désir du roi pour lui plaire : ceci montre que le roi de Qi ne savait ni juger ni utiliser réellement les hommes de talent.

La méthode pour gagner les faveurs du roi

A l'époque des Royaumes Combattants (475 – 221 av. J.-C.), An Lingchan, un vassal du roi de Chu, avait gagné les grandes faveurs de ce dernier grâce à son physique plaisant et à son corps robuste. Un jour, Jiang Yi, un ami de An Lingchan vint lui rendre visite. Voyant que An Lingchan était le favori du roi, il demanda :

– Est-ce que vos ancêtres ont accompli des exploits glorieux pour l'Etat de Chu ?

– Non, répondit An Lingchan.

– Est-ce que vous avez accompli des exploits à la guerre ?

– Non plus.

– Qu'est-ce qui vous permet de gagner les faveurs et les honneurs du roi ?

– Je n'en sais rien !

Jiang Yi dit :

– J'ai entendu dire que l'on entretient l'amitié grâce à des biens, mais quand les biens sont consommés, la relation disparaît ; on gagne les faveurs d'une autre personne à cause de sa belle apparence, mais quand la beauté dépérit, l'amour n'existe plus. Maintenant vous êtes jeune et beau, quand vous vieillirez, avec quoi pourrez-vous obtenir les faveurs du roi de Chu ?

– Je suis jeune et stupide, je veux bien vous

demander conseil, homme vénérable, dit An Lingchan.

– La seule méthode est de montrer au roi que l'on est prêt à se tuer en se sacrifiant pour lui.

– Je suivrai certes votre conseil.

Un an plus tard, Jiang Yi rencontra An Lingchan et lui demanda :

– Avez-vous adressé au roi les paroles que je vous ai dites auparavant ?

– Pas encore, répondit An Lingchan.

Un an s'écoula encore. Jiang Yi demanda à An Lingchan :

– Vous avez dû adresser mes paroles à Sa Majesté ?

– Je n'ai pas encore eu l'occasion de lui exprimer mon désir, dit An Lingchan.

Jiang Yi, d'un air sceptique, dit :

– Vous prenez la même voiture que Sa Majesté au moment de quitter le palais, et vous restez près d'elle à l'intérieur du palais. Trois ans se sont écoulés, vous dites qu'il n'y a pas eu d'occasion. Pensez-vous que mes paroles ne soient pas valables ?

Ceci dit, Jiang Yi, énervé, s'en alla.

Cette année-là, un jour, le roi de Chu alla chasser du gibier dans une région marécageuse au bord d'un fleuve. Pour chasser des bêtes sauvages, la suite du roi alluma un feu ; les flammes empourprèrent le ciel, effrayèrent tigres et loups qui rugirent comme le grondement du tonnerre. A ce moment, un bison venu du sud s'élança sur le côté gauche de la voiture du roi. Celui-ci leva un fanion de commandement, ordonnant aux tireurs d'élite de lancer ensemble des flèches :

celles-ci atteignirent le bison qui mourut sous la voiture. Le roi de Chu, tout réjoui, les mains jointes, rit à gorge déployée. Puis il fixa du regard An Lingchan, en disant :

– Réjouissez-vous ! Si je mourais, avec qui pourriez-vous vivre de manière si heureuse ?

An Lingchan regarda les alentours ; des larmes coulant sur son visage, il embrassa la jambe du roi et dit :

– Après la mort de Votre Majesté, je voudrais partir avec elle. Avec qui d'autre pourrai-je être si heureux ?

Le roi de Chu, ivre de joie, décerna sur-le-champ à An Lingchan le titre de seigneur avec un fief de trois cents métayers.

(Textes Shuo Yuan – A propos de stratagème)

Commentaire :

Flatter pour obtenir des faveurs ne mérite pas d'être louangé. Mais Jiang Yi connaissait la méthode pour obtenir des faveurs du roi et An Lingchan savait profiter de l'occasion pour recevoir une récompense généreuse. Ceci montre que pour réaliser un plan, il faut étudier les deux aspects positif et négatif d'une chose et mûrement réfléchir ; ainsi peut-on éviter l'échec consécutif à l'action.

Un « voleur » intelligent dénommé Guo

Dans l'Etat de Qi, il y avait une personne très riche dénommée Guo. Une personne originaire de l'Etat de Song, appelée Xiang, était très pauvre. Celle-ci alla de l'Etat de Song à l'Etat de Qi pour apprendre auprès de cet homme riche du nom de Guo la recette pour faire fortune.

Guo lui dit :

– Je suis un habile voleur. La première année après que j'ai commencé à voler, je n'ai pas de soucis pour ma nourriture et mon habillement ; la deuxième année je devins riche ; la troisième année, j'eus une fortune abondante. Après, je pus sortir un peu d'argent pour porter secours aux voisins pauvres.

Xiang fut content de l'avoir écouté, mais le seul mot qui parvint à ses oreilles fut le « vol de biens », dont il ne comprit pas réellement le sens. Et après, il se mit à sauter par-dessus les murs ou à les creuser ; il rapporta chez lui tout ce qu'il pouvait voir et toucher. Peu de temps après, il fut dénoncé et arrêté avec les objets volés et même les biens qu'il avait amassés auparavant furent confisqués. Xiang crut que Guo l'avait dupé et alla à l'Etat de Qi pour le réprimander.

– Comment avez-vous volé ? lui demanda Guo.

Xiang lui avoua la vérité. Guo soupira :

– Hélas ! Vous êtes vraiment stupide au point de ne pouvoir comprendre la règle du vol ! Laissez-moi

vous en parler. J'ai entendu dire que le ciel change durant les quatre saisons ; la terre a d'abondantes ressources et la fertilité. Ce que je vole, c'est le temps et les bénéfices de la terre. La pluie irrigue les plantes, et les rivières et la montagne produisent des cultures. Je les vole pour semer des plants de riz, cultiver des plantes, construire des maisons. Sur terre, je m'empare des oiseaux et des animaux sauvages ; dans les rivières, je vole des poissons et des tortues ; tout ce que je possède provient du vol. Les plantes, le sol et le bois, les animaux sauvages et les tortues sont des produits naturels, est-ce qu'ils m'appartiennent ? Non, mais je ne peux être tenu coupable des dégâts causés par le vol de ces produits naturels. Quant aux trésors tels que l'or, le jade, les céréales, les tissus et les marchandises, ce sont des biens ramassés par d'autres personnes, croyez-vous que c'est le Ciel qui vous en a fait cadeau ? Maintenant que vous avez reçu une punition pour le vol de ces choses-là, de quoi vous plaignez-vous ?

A ces mots, Xiang fut encore plus soupçonneux. Croyant que Guo se moquait de lui une nouvelle fois, il se rendit chez maître Dongguo pour demander des renseignements détaillés.

Maître Dongguo répondit :

– Convenez que toutes les parties du corps humain sont volées ? Vous volez le souffle *yin* et *yang* pour vous donner la vie et la physionomie, de plus, parmi les choses à l'extérieur du corps, laquelle d'entre elles ne provient pas d'un vol ? Les objets dans le ciel et sur la terre sont bien sûr liés les uns aux autres. Les considérer comme ses propres biens et les

posséder, provient de la tentation de l'esprit. Le vol préconisé par Guo répond à la justice, aussi ne peut-il être accusé ; mais le vol que vous avez fait est un acte égoïste, si bien que vous avez été puni comme un délinquant. Que ce soit dans l'intérêt de la collectivité ou de l'individu, il y a vol ; même si ce n'est pas dans l'intérêt de la collectivité ou de l'individu, il s'agit toujours d'un vol. Dans les deux cas, c'est le reflet des qualités morales. Pour une personne qui comprend réellement la morale, comment peut-elle savoir qui est un voleur et qui ne l'est pas ?

*(Textes de Liezi
– A propos de l'augure céleste)*

Commentaire :

Cette histoire présente un aspect critique : lorsqu'on écoute les conseils d'autrui, il faut en comprendre réellement le sens, au lieu de les suivre sans réflexion. Mais dans ce texte, Liezi accorde au sens du mot « vol » une valeur précise : il compare l'utilisation des ressources naturelles par l'homme et les activités de production au vol pour montrer que l'humanité dans son ensemble se livre à cet acte. L'objectif est de répandre les idées de l'école taoïste ; les éléments de la nature constituent une globalité sans que l'on puisse différencier ce qui est positif ou négatif.

Le discours d'un vieux paysan concernant la théorie taoïste

Dans l'Etat de Jin (dans les régions du Shanxi, du Hebei et du Henan), Zihua, fils de la famille Fan, était une personne célèbre qui aimait à rassembler lettrés et guerriers. Des chevaliers courageux du pays vinrent se ranger sous son influence. Le roi de Jin accorda de grandes faveurs à Zihua. Bien que celui-ci n'ait pas de fonction à remplir dans la cour royale, sa puissance et son prestige devinrent supérieurs à ceux des hauts fonctionnaires de Jin. Ceux qui étaient respectés et appréciés par Zihua obtenaient le titre de fonctionnaire conféré par le roi de Jin ; les fonctionnaires qui étaient méprisés par Zihua étaient limogés par le roi. Les gens qui fréquentaient la maison de Zihua étaient aussi nombreux que ceux qui étaient présents dans la cour royale. Zihua exigea que ses adeptes rivalisent d'intelligence et de force. Même s'ils étaient gravement blessés dans des combats, il n'avait pas pitié d'eux ; par contre, il s'amusait à observer ceux-ci du matin au soir. Cette sorte de compétition féroce était quasiment généralisée dans l'Etat de Jin.

Hesheng et Zibo étaient de fidèles adeptes de la famille Fan. Un jour, lors d'un voyage à la campagne, ils passèrent la nuit chez un vieux paysan appelé Shang Qiukai. A minuit, ces deux personnes parlèrent du prestige et de l'influence de Zihua dans leur con-

versation, prétendant que celui-ci pouvait transformer un pauvre en riche et également un riche en pauvre. Shang Qiukai souffrait de la famine et de froid ; il se cacha alors sous une fenêtre donnant sur le nord et entendit leurs paroles. Puis, il mendia chez autrui de la nourriture et, portant son bagage, se rendit chez Zihua.

Les adeptes de Zihua étaient tous issus de familles nobles. Ils portaient généralement des vêtements de soie blanche, sortaient en voiture décorée luxueusement, ou bien marchaient en prenant leur temps, avec un air orgueilleux. Voyant que Shang Qiukai était vieux, faible, avec un visage basané et mal vêtu, ils le méprisèrent et le bousculèrent pour le taquiner. Mais le vieux paysan ne leur en voulut pas, attendant avec patience le moment où ils auraient utilisé tous les moyens pour l'humilier, et où ils seraient enfin las de lui faire des mauvais tours.

Un jour, les adeptes amenèrent le vieux paysan sur une haute terrasse. L'un d'entre eux lui dit :

— Celui qui ose sauter en bas aura une récompense de cent taëls d'argent !

Certains feignirent de répondre à cet appel à qui mieux mieux. Shang Qiukai crut ces paroles et sauta le premier de la terrasse ; son corps léger comme un oiseau, tomba en voltigeant à terre, sans qu'il se blesse la chair ni les os. Les adeptes de la famille Fan n'éprouvèrent pas de curiosité, pensant que c'était un succès dû au hasard. Un autre, dit en montrant du doigt un méandre profond :

— Il y a un trésor là-dessous. Celui qui plonge au fond peut l'obtenir.

Shang Qiukai écouta ses paroles et plongea dans l'eau profonde. Quand il émergea, il portait réellement dans la main une perle de valeur. Les gens furent pleins de curiosité et d'étonnement. Zihua éleva alors le vieux paysan au rang des invités distingués pour qu'il se nourrisse de la viande et porte de vêtements de soie.

Peu de temps après, l'entrepôt de la famille Fan fut incendié. Zihua annonça :

– A ceux qui peuvent sauver des soieries et des satins dans l'incendie, j'attribuerai une récompense en tenant compte de la quantité de soieries sauvées.

Shang Qiukai se lança sans réticence dans l'incendie. On le vit s'activer ça et là, son corps n'étant couvert ni de poussière, ni de plaies ou de brûlures. Les adeptes de la famille Fan constatèrent que Shang Qiukai était une personne qui avait un pouvoir magique. Ils lui demandèrent pardon ensemble :

– Ne sachant pas que vous aviez un talent extraordinaire, nous vous avons maltraité ; ne sachant pas que vous étiez une personne divine, nous vous avons humilié. Vous nous considérez probablement comme des personnes stupides, sourdes, et aveugles. Nous pourrions vous implorer de nous parler de cette sorte de pouvoir magique.

– Je ne possède pas de pouvoir magique, répondit le vieux paysan, j'en ignore la raison. Malgré tout, j'ai un point à vous signaler : il y a quelques jours, j'ai hébergé deux personnes d'entre vous chez moi. Je les ai entendues vanter l'influence puissante de la famille Fan, en prétendant que celle-ci pouvait transformer un pauvre en riche ou un riche en pauvre.

Croyant leurs paroles, je suis donc venu de loin pour m'installer comme un parasite sans avoir d'autre idée. Plus tard, j'ai considéré que vos paroles étaient dignes de foi mais craignant de manquer de confiance, j'ai retardé mon action. Je n'ai jamais su où placer mon corps, et n'ai pas réfléchi à l'avantage qui s'y rapporte, avec pour seule idée de faire attention à ce que je dois faire. L'objet du monde extérieur ne peut m'empêcher d'agir. Voilà c'est tout. C'est maintenant que je me rends compte que vous tous m'avez trompé, et ensuite je ressens le doute et l'inquiétude au fond du cœur. Je veille sur ma santé et je me félicite de n'avoir pas été blessé par l'incendie, ni de m'être noyé les jours passés. Mais je suis tourmenté de douleur, d'inquiétude et de terreur. Est-ce que je peux désormais m'approcher de l'eau et du feu et risquer ma vie ?

Depuis lors, les adeptes de la famille Fan n'osèrent plus humilier et maltraiter de pauvres gens, tels que les mendiants et les vétérinaires, qu'ils croisaient en route. Ils descendaient de voiture et les saluaient.

Ayant appris cette chose, Zaiwo en informa Confucius. Ce dernier dit :

— Ne le savez-vous pas ? L'homme très honnête peut émouvoir l'être. Il peut faire des choses qui bouleversent le Ciel et la Terre, frapper l'esprit et la divinité et parcourir le pays sans heurter aucun obstacle. Est-ce qu'il peut vraiment escalader une haute montagne ou se jeter dans l'eau et le feu ? Shang Qiukai, ayant cru ces fausses paroles, a eu le courage de ne pas reculer devant les difficultés ; à plus forte raison, vous et moi, qui avons une ferme

conviction ? Retenez par cœur mes paroles, je vous en prie !

*(Textes de Liezi
– A propos de l'Empereur Jaune)*

Commentaire :

Cette histoire révèle qu'il n'existe pas de difficultés que nous ne pouvons surmonter, si nous sommes attentifs et avons une ferme volonté. Quand nous apprenons à faire une chose, il faut avoir la détermination, la conviction et la diligence persistante. Sur ce point, le sens de l'histoire est révélateur. Mais, il faut également observer la situation réelle, respecter la loi objective pour réussir ; « la ferme volonté » n'est pas capable de tout.

Le maître et son domestique font un rêve différent

Il y avait jadis un homme riche du nom de Yin qui était capable de gérer des biens. Il obligeait ses domestiques à travailler du matin au soir et ne leur permettait pas de se reposer. Parmi ses domestiques, il y avait un vieil homme qui travaillait avec tant d'ardeur qu'il était à bout de forces et ne pouvait même plus bouger ses mains et ses pieds. C'est à lui que le riche lui donnait plus fréquemment des corvées. Le jour, il travaillait avec peine en poussant des gémissements et le soir, épuisé, dormait à poings fermés. En somnolant, il rêvait chaque nuit de monter sur le trône royal, d'être haut placé au-dessus de la population et chargé d'administrer des affaires du pays. Il rêvait aussi de s'amuser parmi les pavillons du palais et de faire ce qui lui plaisait. Il jouissait ainsi d'un grand bonheur. Le lendemain matin, éveillé, le vieux domestique allait travailler comme toujours. Certaines personnes, compatissant à ses malheurs, venaient le consoler. Le vieux domestique répondait alors :

– Toute la vie d'une personne est partagée par le jour et la nuit. Je travaille avec peine pendant la journée en tant que domestique et durant la nuit, je deviens roi et suis satisfait à tous mes plaisirs. Pourquoi devrais-je soupirer ?

L'homme riche du nom de Yin, lui aussi, était à

bout de forces chaque jour du fait qu'il se préoccupait à tout moment de ses affaires et des propriétés de la famille. A la tombée de la nuit, il dormait aussi profondément, mais chaque nuit, il rêvait qu'il devenait le serviteur d'autrui ; bien qu'il s'efforçât de faire des travaux aussi durs soient-ils, le maître l'injurait et le fouettait souvent, il subissait des humiliations et des mauvais traitements. Dans son rêve, il ne cessait de se plaindre et soupirait avec tristesse pendant toute la nuit. Yin en fut tourmenté et il alla se renseigner auprès de son ami pour que celui-ci l'aide à se débarrasser de son malheur. Son ami lui dit :

– Vous occupez une place assez distinguée et possédez en abondance des biens qui dépassent de loin les autres. Et vous rêvez de devenir domestique, le malheur alterne avec le bonheur, cela correspond à la règle de l'évolution des choses de ce monde. Vous voulez toujours jouir du bonheur pendant que vous êtes endormi et éveillé. Quelle belle chose vous rêvez là !

En écoutant les paroles de son ami, Yin traita dès lors moins sévèrement ses domestiques, leur permettant d'effectuer leur besogne moins rapidement. En outre, il se libéra également de ses lourdes occupations quotidiennes. Ce fut ainsi que Yin put diminuer les souffrances qu'il subissait dans ses rêves nocturnes.

*(Textes de Liezi
– A propos du roi Muwang de Zhou)*

Commentaire :

Cette histoire intéressante raconte qu'un domestique travaillait avec peine durant la journée et jouissait du bonheur en rêve le soir, et que son maître, en revanche, était à bout de forces la journée et supportait des souffrances en rêve le soir. Cela signifie que le malheur et le bonheur sont deux choses qui alternent et que, pour éviter de supporter le malheur en rêve, il faut contenir ses désirs d'une part et d'autre part, traiter les autres personnes avec indulgence.

Ji Liang consulte des médecins

Yang Zhu était un orateur éloquent de l'école taoïste. Son ami appelé Ji Liang, tomba un jour malade. Sept jours passèrent, la maladie s'aggrava. Debout autour de son lit, ses enfants étaient si navrés qu'ils pleuraient et suppliaient leur père de leur permettre de faire venir un médecin pour soigner sa maladie.

Ji Liang s'adressa à Yang Zhu :

– Comme mes fils sont ignorants ! Pourquoi ne voulez-vous pas leur chanter une chanson pour leur donner une bonne leçon ?

Yang Zhu se mit à chanter :

– Pour une chose que le Ciel ne connaît pas, comment se peut-il que l'homme puisse la connaître ? La fortune d'une personne n'est-elle pas décidée par le Ciel ? La malveillance n'est-elle pas causée par l'homme ? Si vous et moi, nous sommes incapables de le savoir, comment le médecin et le sorcier peuvent-ils le savoir ?

Les enfants de Ji Liang ne comprirent pas les paroles de la chanson chantée par Yang Zhu. Ils continuèrent à chercher partout un médecin. Ils firent venir finalement trois médecins : le premier s'appelait Jiao, le deuxième, Yu et le troisième, Lu. Ils les invitèrent à faire le diagnostic de leur père.

Le médecin du nom de Jiao dit au malade :

– La froideur et la chaleur chez vous ne sont pas

en synergie, et la plénitude et la défaillance ne sont pas équilibrées, votre maladie est causée par l'alimentation excessive et les désirs sexuels. Cela provoque un trouble de l'esprit. Ce n'est pas dû au Ciel ni au démon. Bien que votre maladie soit grave, il est possible de prescrire une ordonnance pour la soigner.

A ces mots, Ji Liang s'écria :

– C'est un médecin incapable, chassez-le vite de ma maison !

Le médecin du nom de Yu, après la consultation, dit :

– La faiblesse de votre constitution remonte à votre vie intra-utérine. Votre mère avait un lait si abondant qu'elle a pu vous élever. Votre maladie n'est pas apparue en un court laps de temps, mais a évolué pendant de longues années. A mon avis, il est impossible de la guérir.

En écoutant les paroles du médecin, Ji Liang ne fut pas énervé mais dit à ses fils :

– C'est un bon médecin, retenez-le pour lui servir un repas.

Le médecin du nom de Lu dit à Ji Liang :

– Votre maladie ne se rapporte pas au Ciel, ni à l'homme, ni au démon. Quand une personne vient à la vie grâce au Ciel et prend une apparence physiologique, il y a celui qui la maîtrise, aussi bien que celui qui la connaît et la comprend. A quoi peut servir un médicament pour votre maladie ?

A l'écoute du médecin Lu, Ji Liang ne put s'empêcher de s'exclamer :

– Il mérite d'être considéré comme un médecin

de talent ! Donnez-lui des cadeaux précieux !

Il ne fallut pas longtemps avant que la maladie de Ji Liang ne soit guérie sans avoir recours à un traitement médical.

*(Textes de Liezi
– Au sujet des propos raisonnables)*

Commentaire :

En voyant que Ji Liang traite de manière différente le médecin incapable, le bon médecin et le médecin de talent, on comprend qu'il ne s'agit pas de consulter un médecin ou de prendre un médicament, mais de traiter la maladie de manière à la laisser aller et obéir au destin.

Dongmen Wu a perdu son fils

Dans l'Etat de Wei (dans la région sud du Shanxi et la région centrale du Henan) vivait une personne appelée Dongmen Wu. Son fils mourut, mais il ne pleura pas sa mort. Le majordome de la famille, consterné, ne put plus se contenir et demanda :

– Monsieur, l'amour que vous éprouviez pour votre fils était une chose exceptionnelle dans ce monde, maintenant que votre fils est mort, pourquoi ne ressentez-vous pas de douleur ?

Dongmen Wu répondit :

– Auparavant, je n'étais pas triste quand je n'avais pas de fils. Maintenant qu'il est mort, il me semble que je n'ai jamais eu d'enfant. Pour quelle raison m'attrister ?

(Textes de Liezi

– Au sujet des propos raisonnables)

Commentaire :

Considérant que perdre son fils est la même chose que ne pas avoir eu d'enfant, Dongmen Wu ne ressent pas de chagrin. Cela montre qu'il adopte une attitude d'indifférence en ce qui concerne la vie et la mort.

La théorie sur la vie et la mort

D'après Yang Zhu, un ancien dicton dit : « De son vivant, l'homme doit avoir de la compassion pour autrui, et quand il meurt, on ne sait rien ». C'est parfaitement juste. La compassion mutuelle signifie non seulement avoir pitié l'un de l'autre, mais elle signifie aussi qu'il faut laisser le travailleur vivre dans le confort qu'il mérite, donner à la personne affamée de quoi manger, à la personne souffrant de froid quelque chose qui la réchauffe, et permettre à l'homme pauvre d'avoir une chance de changer une situation difficile. Ne rien savoir ne signifie pas qu'on ne se sent pas triste après la mort d'une personne, ni qu'on ne met pas dans la bouche du défunt une perle ou du jade, ni qu'on ne l'habille pas avec des vêtements en broderie de soie, ni qu'on ne tient pas de cérémonie funéraire pour le mort, ni qu'on n'expose pas les objets funèbres devant la tombe du défunt.

Yanzi (alias Yan Ying, ? – 500 av. J.-C.) s'était renseigné auprès de Guan Zhong sur le moyen pour entretenir la santé. Guan Zhong dit :

– Le principe pour entretenir la santé, c'est donner libre cours à sa pensée et ne pas réprimer tous ses désirs.

A ces mots, Yan Ying demanda encore :

– Pouvez-vous expliquer cela de façon plus précise ?

Guan Zhong répondit :

— Laissez vos oreilles écouter ce que vous voulez écouter, vos yeux regarder ce que vous voulez regarder, votre nez sentir ce que vous voulez sentir, ouvrez votre bouche pour dire ce que vous voulez dire, placez-vous confortablement à l'endroit qui vous convient. En un mot, faites tout ce que vous avez envie de faire. Si on ne laisse pas ses oreilles entendre les sons, c'est ce qu'on appelle une obstruction de l'organe d'audition ; l'homme désire admirer avec les yeux ce qui est beau ; si on ne le laisse pas regarder, c'est ce qu'on appelle une obstruction de l'organe de la vision ; le nez de l'homme sert à sentir les odeurs parfumées, s'il ne les sent pas, cela veut dire une obstruction de l'odorat ; la bouche sert à dire ce qui est juste ou faux, si on ne lui permet pas de parler, cela signifie une obstruction de l'expression ; le corps de l'homme recherche une situation confortable, si cette condition n'est pas réalisée, cela veut dire que le désir de confort de l'homme n'est pas satisfait ; l'homme aspire à la tranquillité et à l'assouvissement de ses désirs, sinon, ça veut dire l'opposition à cette disposition naturelle de l'homme. Ces obstacles sont les principales causes qui perturbent la santé et l'esprit de l'homme. Eliminer ces facteurs qui causent l'infirmité physique et morale et vivre dans l'harmonie et la joie jusqu'à la fin de sa vie, passer ainsi un jour, un mois, dix ans, telle est ma théorie pour préserver la santé. Si on acceptait les restrictions dues aux principaux facteurs qui nuisent à l'esprit et à la santé, et qu'on ne voulait pas s'en débarrasser, vivant toute sa vie dans le chagrin et le souci, même si l'on pouvait avoir une vie longue de cent ans, de mille

ans, ou de dix mille ans, ce ne serait pas ma théorie pour entretenir la santé.

Ayant achevé son explication, Guan Zhong demanda à Yan Ying :

– Je vous ai parlé de la théorie pour entretenir la santé, voulez-vous me dire quels sont les rites funéraires ?

– C'est assez simple, dit Yan Ying, par où voulez-vous que je commence ?

Guan Zhong dit :

– Je voudrais vous entendre parler du rite d'enterrement.

Yan Ying dit :

– Quand une personne est morte, il se peut qu'on la plonge dans l'eau, qu'on l'enterre, qu'on abandonne son cadavre dans un endroit désertique, qu'on jette son cadavre dans un fossé en le recouvrant de foin, ou qu'on l'habille avec des vêtements de seigneur avant de le mettre dans un sarcophage. Il faut de toute façon que les vivants s'en chargent.

A ces mots, Guan Zhong, tournant la tête vers ses amis, Bao Shuya et Huang Zi, dit :

– Il semble que Yan Ying et moi ayons tous les deux compris la théorie sur la vie et la mort de l'homme.

(Textes de Liezi – A propos de Yang Zhu)

Commentaire :

Guan Zhong estimait qu'il fallait vivre tran-

quillement, au lieu de réprimer tous désirs. Yan Ying dit que les personnes vivantes pouvaient traiter à leur guise le cadavre ; ceci indique qu'ils cherchaient à propager leur théorie pour conserver la santé et leur coutume de funérailles simplifiées.

Celui qui est habile dans le règlement des grandes affaires ne l'est pas dans les petites affaires

Yang Zhu alla voir le roi de Liang et lui dit :

– Gérer les affaires du pays est aussi facile que de tourner la paume.

Le roi de Liang répliqua :

– Vous avez, Monsieur, une épouse et une concubine chez vous, mais vous ne savez pas harmoniser les relations entre elles ; vous avez trois *mu** de terres cultivées mais vous ignorez la méthode de plantation. Pourquoi dites-vous que gérer les affaires du pays est aussi facile que de tourner la paume ?

Yang Zhu répondit :

– Votre Majesté a-t-elle vu le berger, un enfant d'une hauteur de cinq pieds, avec un fouet à la main ? Il peut diriger un troupeau de cent moutons soit vers l'est soit vers l'ouest à sa guise. Si on laissait Yao, ancien roi sage, tirer un mouton à l'avant, et Shun, son successeur, marcher derrière avec un fouet à la main, il serait impossible de faire avancer ce mouton. De plus, jamais le poisson géant capable d'avaler un bateau ne nage dans un affluent du fleuve ; jamais l'oie sauvage capable de voler haut dans le ciel ne se repose dans l'eau sale du lac. Quelle en est la raison ?

* Un *mu* équivaut à un quinzième d'hectare.

Parce qu'ils ont une haute ambition. Un air de musique solennel ne peut servir à accompagner de façon répétée une danse banale, pourquoi ? Parce que cette musique est rare. Voilà la raison pour laquelle une personne capable de gérer les grandes affaires ne peut gérer les affaires insignifiantes, et une personne capable d'accomplir de grands exploits ne peut faire de petites actions.

(Textes de Liezi – A propos de Yang Zhu)

Commentaire :

L'importance et l'insignifiance existent en fait simultanément et ont une relation d'interdépendance ; il n'y a pas entre elles de fossé infranchissable. Le perfectionnement moral, la gestion d'une famille, l'administration d'un pays, la conquête du monde, s'ils forment différentes phases au cours du développement d'une affaire, sont d'abord liés l'un à l'autre, et ensuite, se détachent l'un de l'autre. C'est pourquoi soutenir que la personne capable de gérer les grandes affaires ne peut gérer les petites est valable ; mais il n'est pas juste de dire que la personne capable d'accomplir de grands exploits ne peut remplir de petits succès.

Ne pas quémander de nourriture malgré la famine

Liezi vivait dans la misère et avait un teint de visage pâle. Le premier ministre de l'Etat de Zheng, Ziyang, avait un vassal qui lui donna son avis :

– Liezi est une personne célèbre par sa vertu. Il séjourne maintenant dans votre pays et se trouve dans une situation misérable. Serait-ce que vous négligez les personnes de talent ?

Ziyang adopta le conseil de son vassal et ordonna aussitôt à un officier d'apporter des céréales à Liezi.

Informé que l'envoyé du premier ministre Ziyang arrivait en apportant du millet, Liezi sortit pour l'accueillir et lui présenta avec politesse ses remerciements, mais refusa d'accepter les cadeaux. Après le départ de l'envoyé, Liezi retourna dans sa chambre. Sa femme, sachant que son mari avait refusé du millet, le lui reprocha avec regret, en se frappant la poitrine :

– J'ai entendu dire que l'épouse et les enfants d'une personne vertueuse pouvaient tous profiter de la vie. Cependant nous sommes si pauvres que la famine nous donne un teint pâle. Vous refusez volontairement d'accepter les céréales que le premier ministre vous a fait porter. Est-ce que le destin a décidé que je devais souffrir du malheur avec vous ?

Liezi, souriant, s'adressa à son épouse :

– Si le premier ministre voulait m'offrir des céréales, ce n'est pas parce qu'il appréciait mon talent



mais parce qu'il a écouté les paroles d'une autre personne. Il se peut également qu'il écoute prochainement les calomnies proférées par une autre personne pour m'accuser faussement. Telle est la raison pour laquelle je refuse d'accepter ses céréales.

Plus tard, le peuple de l'Etat de Zheng se dressa contre le premier ministre Ziyang et le tua.

(Textes de Liezi – A propos de signes)

Commentaire :

Liezi refusa le millet offert par Ziyang, car il connaissait les valeurs de ce dernier. L'exécution de celui-ci par le peuple révéla que Liezi avait eu la perspicacité de prévoir le danger, et qu'il pouvait abandonner de petits avantages pour se protéger de la persécution.

La passion pour la littérature et pour l'art de la guerre

Un nommé Shi originaire de l'Etat de Lu, avait deux fils : l'un avait une passion pour la littérature, et l'autre s'adonnait à l'étude de l'art de la guerre. Le premier alla, grâce à ses riches connaissances, chercher un poste dans l'Etat de Qi et il bénéficia des faveurs du roi de Qi. Ce dernier lui conféra la fonction de précepteur des princes. L'autre, passionné par l'art de la guerre, alla dans l'Etat de Chu pour obtenir un titre d'officier militaire. Le roi de Chu l'apprécia beaucoup, le laissant assumer les fonctions d'officier dans son armée. La famille Shi vivait ainsi dans l'aisance grâce à la rémunération élevée de ses deux fils. Leurs grades de mandarin inspiraient un sentiment de fierté à leur parenté et à leurs amis.

La famille Meng, voisine de la famille Shi, avait aussi deux fils qui avaient les mêmes passions que les fils de la famille Shi. Mais celle-là vivait dans la misère. Les fils de la famille Meng qui convoitaient la richesse et le noble rang de leur voisin, allèrent donc se renseigner sur ce moyen de se procurer un titre de mandarin. Les deux fils de la famille Shi leur avouèrent honnêtement leur situation.

L'un des deux fils de la famille Meng alla, après avoir appris la situation de son voisin, dans l'Etat de Qin, et rêva de gagner les faveurs du roi de Qin et de se procurer un titre de mandarin grâce à ses

connaissances. Le roi de Qin lui dit :

– Maintenant nous sommes dans une situation de dispute de l'hégémonie entre les seigneurs ; ce qui est nécessaire, c'est uniquement une armée et des céréales. Si on voulait enseigner la morale de la bienveillance pour gérer mon pays, ce serait une voie qui aboutirait à la ruine.

Pour le punir, le roi de Qin lui infligea le supplice de la castration avant de le libérer.

L'autre fils de la famille Meng alla à l'Etat de Wei pour essayer de gagner la confiance du roi de ce pays grâce à son art de la guerre. Le roi de Wei lui dit :

– L'Etat de Wei, un petit pays faible, s'expose à la menace de grands pays. Nous appliquons une politique qui consiste à se soumettre à la force du plus grand et à nouer une amitié avec les plus petits pays. Telle est notre méthode pour protéger la sécurité du pays. Si nous nous appuyons sur un stratège militaire pour provoquer la guerre, nous verrons bientôt la ruine ! Si je vous laisse partir et aller dans d'autres pays, cela attirera de grandes catastrophes sur notre pays.

Ensuite, le roi de Wei ordonna de couper les pieds de ce fils de la famille Meng et le renvoya à l'Etat de Lu.

Les deux fils de la famille Meng retournèrent pleins de rancœur à la maison. Le père et ses deux fils, fous de rage, allèrent chez la famille Shi pour réprimander les deux fils. A cette vue, la famille Shi les consola et leur dit avec sérieux :

– On dit que celui qui saisit la bonne occasion

peut prospérer et celui qui la manque connaît l'échec. Nous avons les mêmes connaissances, mais vous n'avez pas obtenu le même résultat que nous, c'est parce que vous avez raté votre chance, ce n'est pas que ce que vous avez appris est inutile. En outre, il n'existe pas une chose qui soit toujours valable, ni une chose qui soit toujours erronée. Ce qui a été utilisé maintenant pourra être délaissé ; ce qui est délaissé actuellement pourra être utile à l'avenir. Il n'est pas possible de distinguer ce qui est utile ou inutile, juste ou erroné. Il faut saisir l'occasion, parer à l'éventualité et exécuter sans hésitation une manœuvre, au lieu de restreindre son action par des contraintes, c'est là l'intelligence. Par manque d'intelligence et de ressources, bien que vous soyez aussi érudits que le vénéré Confucius et connaissiez l'art de la guerre aussi bien que l'ancien stratège le Duc Jiang, vous subirez toutefois des échecs partout !

Entendant les paroles de la famille Shi, le père et les fils de la famille Meng quittèrent immédiatement leur aspect coléreux, et agitèrent leurs mains vers les gens de la famille Shi :

– Nous avons bien compris, ce n'est pas la peine d'en dire plus s'il vous plaît !

(Textes de Liezi – A propos de talisman)

Commentaire :

Cette histoire révèle que tout change suivant les conditions, les lieux et le temps. Le dogmatisme est

inutile, l'empirisme l'est également. La situation des Etats de Qi, de Chu, de Qin et de Wei n'était pas identique. Le désir de trouver un poste de fonctionnaire aboutit à un résultat totalement différent. Nous pouvons tirer de cette histoire une leçon pour résoudre des problèmes, il faut adopter une méthode qui convienne à la situation et aux circonstances, au lieu d'appliquer une méthode de routine ; sinon, on subira certainement des échecs.

Zisi rencontre l'ermite Laolaizi

Alors qu'il allait assumer les fonctions de premier ministre du roi Mugong de Lu, Zisi, petit-fils de Confucius, alla rendre visite à un ermite appelé Laolaizi. Informé de l'affaire, celui-ci demanda à Zisi :

– Vous allez aider le roi à gouverner le pays, qu'envisagez-vous de faire ?

– Je vais agir selon mon caractère, dit Zisi, tout en tenant compte de la morale du souverain, il n'y aura pas d'erreur.

– Mais il ne faut pas régler l'affaire selon votre caractère ! Si vous agissez de la sorte, votre caractère est si rigide que vous répugnerez à flatter toute personne vile, et vous serez trop intègre pour commettre une faute quelconque. Votre comportement montre que vous ressemblez à un souverain, non à un vassal du souverain, dit Laolaizi.

– Une personne sans talent ni vertu est une personne vile ; il est naturel qu'on éprouve du dédain pour celle-ci. Quand on exécute l'ordre décidé par le souverain, applique la loi fixée par le souverain et écoute le souverain, peut-on commettre des fautes ? Si on renonce à faire des bienfaits, désobéit à l'ordre du souverain, on ne peut aider ce dernier à gouverner le pays. Rendre service au souverain signifie qu'on ne peut pas se tromper, répondit Zisi.

– Monsieur, poursuivit Laolaizi, n'avez-vous pas

vu les dents ? Les dents, bien que solides, sont finalement usées à cause de leur frottement mutuel ; la langue, douce et molle, ne peut se dégrader, bien qu'elle soit utilisée souvent.

*(Textes de Kong Congzi
– A propos de la volonté)*

Commentaire :

Zisi pensait qu'il fallait recourir à la bonne morale pour aider le souverain à gouverner le pays. Mais, d'après l'opinion de Laolaizi, pour aider le souverain à gouverner le pays, il fallait se comporter comme un vassal, se garder d'avoir un caractère rigide, et il donna comme exemple les dents et la langue pour indiquer que la souplesse et la douceur permettent de se protéger et d'éviter de subir des échecs.

Détourner un trésor pour l'offrir au roi

Un paysan originaire de l'Etat de Wei connaissait bien le moyen pour cultiver la terre. On lui donna avec vénération le nom de Tianfu (père des cultures). Un jour, lorsqu'il défrichait une terre inculte, il découvrit par hasard un jade précieux d'un diamètre d'un pied. Ignorant la valeur du trésor, il l'amena à la maison en le montrant à son voisin pour se renseigner. Il ne pensait pas que son voisin était une personne cupide. Pour s'en emparer, ce dernier chercha à duper le paysan :

– C'est une pierre fabuleuse qui provoquera le mal, il n'est pas bon de la cacher à la maison. Il faut plutôt la remettre là où elle a été découverte et l'abandonner là.

Tianfu doutait de ses paroles. Finalement, il l'apporta chez lui et la déposa dans le vestibule de la maison.

Dans la nuit même, le jade projeta des lumières brillantes et éclaira l'intérieur de la pièce. Surprise, toute la famille du paysan fut terrorisée. Le lendemain matin, il apprit à son voisin l'affaire du jade. Celui-ci saisit l'occasion pour le tromper et l'intimider :

– C'est le signe marquant que le jade apportera un maléfice. Il y aura sans aucun doute un malheur. C'est seulement en l'abandonnant que le malheur sera éliminé.

Ne pouvant supporter la malédiction dont le voisin parlait, Tianfu ne tarda pas à abandonner le jade dans un champ loin du village.

Le voisin emporta en secret le jade abandonné par Tianfu, et plus tard, il le donna au roi de Wei. A la vue du jade précieux, celui-ci s'empressa de convoquer l'artisan de la fabrique d'objets de jade pour se renseigner. L'artisan prit le jade et l'examina avec soin un bon moment, puis il félicita le roi de Wei :

– Son humble serviteur félicite chaleureusement Votre Majesté d'avoir gagné ce trésor. Ce morceau de jade est un précieux trésor si rare sous le ciel que je n'en ai jamais vu un pareil.

Le roi de Wei demanda :

– Vous jugez que ce jade est un trésor, quelle est sa valeur ?

– Tout objet a un coût, mais ce jade est d'une valeur inestimable. Jadis, il y avait un jade qui valait une ville. Pour ce jade, cinq villes ne sont qu'une brouille. Que Votre Majesté imagine donc, combien ce jade coûte ? répondit l'artisan.

Le roi de Wei convoqua immédiatement le voisin qui avait offert le jade, en lui donnant mille taëls d'or en récompense et lui accordant le privilège de recevoir une rémunération de haut fonctionnaire.

Il y a sous le ciel ce qui est juste et ce qui est faux, mais souvent, ce qui est juste ne peut servir, et ce qui est faux a souvent une utilité pour certaines gens. Celui qui possède de façon juste peut souvent perdre ce qui lui revient, mais celui qui possède par erreur peut obtenir ce qui ne lui est pas dû. L'histoire

de Tianfu et de son voisin atteste de ce raisonnement.

*(Textes de Yin Wenzhi
– A propos de la grande Voie)*

Commentaire :

Cette histoire révèle que celui qui possède de façon juste peut souvent perdre ce qui lui appartient, et celui qui possède par erreur peut obtenir ce qui ne lui appartient pas. Le voisin de Tianfu est l'exemple de celui qui obtient avantage et honneur par le mensonge, la duperie et la flatterie. Une personne aussi malhonnête peut cependant obtenir une récompense généreuse. L'auteur adresse une critique à ceux qui utilisent des moyens perfides pour obtenir gains et bonne renommée.

Lin Xiangru caresse un tigre

Lin Xiangru dépouilla le roi de Qin de son prestige lors de l'entrevue des roi de Zhao et de Qin à Mianchi en l'an 279 av. J.-C. De retour au pays, il fut nommé premier ministre grâce à ses mérites pour avoir rendu sa dignité à l'Etat de Zhao. Le commandant de l'armée Lian Po et lui s'efforcèrent de défendre le territoire de Zhao pendant une longue période.

Une fois, Lin Xiangru rencontra un nommé Shengzi. En évoquant l'affaire d'autrefois, il dit que l'Etat de Qin était puissant mais pas redoutable.

– On dit souvent que l'Etat de Qin est puissant, le prestige du roi de Qin est semblable à celui du tigre qu'on ne peut toucher. J'ai caressé la tête du tigre, tapé sur ses épaules, il n'est pas, à mes yeux, tel qu'on le dit.

A ces mots, Shengzi, déconcerté, dit à Xiangru :

– Il est vrai, Monsieur, que vous êtes le seul à avoir un si grand courage dans le pays. Mais j'ai entendu dire que dans la montagne à Chicheng, se dresse une falaise escarpée, liée par un pont de pierre qui est lisse comme le jade, d'une largeur d'un pied, et à la forme arquée comme le dos d'une tortue. Le rocher arrosé par une source est couvert de mousse. Il est difficile de le traverser parce qu'il n'existe ni ronce grimpante ni herbe à saisir. Une fois, un montagnard en portant des bûches sur le dos l'a

traversé rapidement et les gens alentour l'ont applaudi. A ce moment, une personne lui a dit : « Personne d'autre n'a osé atteindre la falaise en passant par ce pont de pierre. Pourquoi ne voulez-vous pas retourner de l'autre côté pour faire encore un va-et-vient ? » Cette habitant de la montagne, resté debout, regarda le pont avec ses deux jambes tremblantes, ne pouvant plus bouger et risquant de perdre connaissance.

– Monsieur, vous avez osé auparavant traiter de cette manière le roi de Qin, c'est comme si vous n'aviez pas vu la falaise escarpée. Celui qui n'a pas vu les vagues impétueuses n'a pas peur de traverser la gorge Baxia du Changjiang ; celui qui n'a pas désobéi à la loi de l'Etat, n'a pas peur de la prison. Si l'on vous laisse, Monsieur, toucher de nouveau la fesse du tigre, je crains que vous n'ayez plus de courage. Dans ce cas-là, il n'y a pas de quoi se vanter devant moi, Shengzi.

(Textes de Shengzi)

Commentaire :

Lin Xiangru, pour se vanter de ses mérites, compare son succès sur le roi de Qin à une caresse sur la tête et les épaules d'un tigre. Mais Shengzi considère que celui qui n'a pas vu la falaise escarpée ne la redoute pas et que Lin Xiangru n'aura pas le courage de toucher de nouveau la queue du tigre. L'histoire révèle que Lin Xiangru a fait preuve d'un

courage extraordinaire lors de l'entrevue des rois de Qin et de Zhao à Mianchi, mais cela n'est pas une raison pour qu'il se vante de son succès.

Répondre à des questions par la divination

Hongda était un homme vertueux. Il avait de bonnes qualités : générosité et indulgence, fidélité en amitié, simplicité et honnêteté, amabilité, patience et négligence de ses goûts personnels. Mais il était obsédé par une question difficile : si tous les êtres de l'univers formaient un ensemble complet, pourquoi existait-il des différences dans ce monde ? La vérité était cachée, la ruse et la malhonnêteté sévissaient. Il réfléchissait sérieusement, mais ne pouvait trouver la réponse. Un jour, il alla rendre visite à Zhenfu, historiographe royal. A la vue de celui-ci, il lui demanda :

— J'ai des questions à vous poser. Je vous prie, Monsieur, de les résoudre en consultant les oracles pour moi.

Zhenfu, assis tout droit, épousseta la table, y déposa une carapace de tortue pour s'apprêter à pratiquer les augures :

— Que puis-je faire pour vous rendre service ?

Hongda répondit :

— A la cour royale, dois-je ne pas hésiter à exposer honnêtement mon opinion dans la discussion ou faut-il accepter à contre-cœur l'idée injuste ? Dois-je être modeste, d'humeur commode et me comporter de façon intègre ou bien rechercher honneurs et profits, et faut-il ne pas m'opposer à

l'opinion injuste ? Dois-je faire des bienfaits en cachette, ouvrir mon cœur à autrui ou bien dissimuler mon erreur ? Dois-je être honnête, capable de distinguer le bien du mal ou bien ne prendre aucune chose au sérieux et même être complice de la malveillance ? Dois-je imiter le dragon qui se cache dans l'eau profonde ou imiter l'oie sauvage qui déploie ses ailes pour voler dans le ciel et qui élève la tête pour pousser un cri retentissant ? Dois-je vivre avec inertie sans me soucier de rien ou bien dois-je amasser des biens à la maison, me nourrir de mets délicieux et m'habiller luxueusement, me laisser séduire par la beauté des femmes ou alors épurer mon cœur, me retirer dans la montagne en buvant l'eau puisée de la rivière et me reposer sur des rochers ? Dois-je me recueillir comme Laozi pour avoir l'esprit calme et mystique ou faire comme Zhuangzi qui connaît les règles de la Nature et se comporte librement ? Dois-je prendre comme exemple Guan Zhong qui se résignait à se laisser humilier afin d'aider le souverain à conquérir l'hégémonie, ou bien suivre l'exemple de Lu Zhonglian qui néglige la réputation d'un dignitaire et les honneurs ? Voulez-vous me dire, Monsieur, entre toutes ces choses indiquées plus haut ce qui est la réussite, ce qui est la perte, ce qui est le bonheur et ce qui est le malheur ?

Zhenfu répondit :

– J'ai entendu dire qu'une personne honnête ne pratique pas la physiognomonie et une personne sage ne tire pas au sort. Vous êtes rangé parmi les gens qui sont capables de juger ce qui est bon ou mauvais, connaissent la théorie morale de l'antiquité et

d'aujourd'hui. Par conséquent, vous pouvez errer dans la montagne Lüliang, vous baigner à Yanggu* et voyager au lointain dans la mer du sud. Pourquoi voulez-vous chercher des ennuis pour les affaires justes ou injustes du monde ?

A ces mots, Hongda ouvrit la bouche pour parler, mais un instant après, il se tut et garda le silence.

*(Recueil de textes de Jikang
– Résoudre les problèmes douteux par la divination)*

Commentaire :

Cette histoire montre que l'historiographe Zhenfu ne peut dissiper les doutes par la divination, car une personne qui connaît le moyen moral pour distinguer le bien du mal et qui est initiée à la théorie morale de l'antiquité et à celle d'aujourd'hui, n'a pas besoin de se préoccuper des ennuis du monde humain. En fait, la divination ne peut répondre aux questions de Hongda.

* D'après une légende, Yanggu est un lieu où se lève le soleil.

Table des matières

Préface	1
La grosse calebasse et la pommade pour soigner les gerçures	7
Le cuisinier Ding et l'abattage des bœufs	11
La mante religieuse prétend arrêter un char	14
Le rêve d'un charpentier	18
Le creuset pour fondre le fer et le destin	21
Le poisson et l'eau, l'homme et ses idées	24
Huzi prédit le destin d'après la physionomie	28
L'empereur Jaune apprend la loi de la Nature	33
Confucius veut mettre ses livres en dépôt	38
La vantardise du dieu du Fleuve	41
Chanter en battant le vase	45
L'arbre dans la montagne et l'oie trucidée	48
La mante saisit la cigale	51
Ne pas savoir quoi dire	54
Un tireur d'élite vaniteux	57
Le voyage de Zhi dans le nord	59
Le principe du taoïsme est contenu dans toute chose	65
Se plaindre malgré le bonheur	69
La virtuosité du charpentier	72
La tortue divine a fait une fausse prévision	74
Refuser les conseils du médecin en dépit de la maladie	78
Le charpentier a perdu sa hache	82
Chengzi a perdu sa veste en soie	84

Entendre le son triste du <i>qing</i> dans la nuit	86
Shi Kuang est un bon connaisseur de musique	88
Jiu Fangyin examina le cheval	91
L'eau s'échappe du récipient trop plein	95
Etre studieux au soir de la vie	98
Dialogue entre la marionnette de terre et la marionnette de bois	100
L'homme qui parle et l'homme qui agit	102
Une place d'honneur réservée à l'ami blessé dans un incendie	105
Glaner du blé tout en chantant	109
Se tracasser pour un souci imaginaire	112
Où l'on se dispute pour un cerf à cause d'un rêve	115
Le secret de la longévité	118
Laozi cherche à connaître la loi de la Nature	120
Distinguer la vérité de la rumeur	123
Laozi rend visite au malade	125
Xu Wugui est capable de juger les chiens et les chevaux d'après leur apparence	127
La dispute des antennes de l'escargot	131
Bai Ju pleura pour le mort	136
Le pêcheur au bord du fleuve Weishui	139
L'empereur Jaune et le berger	144
Le discours sur la nature de l'épée	147
Un grand talent révélé tardivement	154
Avoir le courage de vérifier son erreur	157
La capacité à prévenir le danger	159
Attaquer l'Etat de Yuan et soumettre l'Etat de Wei	161
La prévoyance et les présages	163
Le roi stupide et son courtisan perfide	167

Reconnaître son erreur au dernier moment de sa vie	172
Ren Zuo fait honnêtement une remontrance	176
Gagner la confiance de la population	178
La relation d'interdépendance entre les lèvres et les dents	181
Nourrir le bœuf et gagner les faveurs du roi	184
Feindre l'humilité pour remporter la victoire	187
Jian Shu déplore l'expédition de l'armée	190
La stratégie pérenne et la méthode provisoire	195
Ximen Bao gouverne la préfecture de Ye	198
S'emparer du bœuf qui piétine des plantes dans les champs	201
Les goûts du roi Xuanwang de Qi	204
L'orgueil de l'homme pauvre	206
Des conseils utiles au lieu de félicitations	209
La longévité, la richesse et la noblesse	211
Le vêtement neuf ne vieillit pas	214
Yanzi se moque du roi Jinggong de Qi	218
Les trois frères s'entretiennent des affaires de l'Etat	221
Qie Yong vient à bout des bandits	226
Réfléchir sur la victoire	229
L'emploi habile de trois stratagèmes	232
Des lettrés érudits de Jixia interpellent Zou Ji	238
Préférer l'homme vertueux mais ne pas pouvoir le trouver	243
Trois ans de calomnies suivis de trois ans d'éloges	247
Qin Shi présente ses condoléances	250
L'image ne peut se refléter dans l'eau qui coule	253

Trois vœux de Hua Feng	257
Un homme appelé tantôt bœuf tantôt cheval	261
Etre heureux au point de ne pas vouloir retourner dans son pays	264
Tuer un singe pour donner une leçon à l'homme	266
Monter sur le toit pour regarder le sage	268
Yang Zhu demanda quelle était son erreur	270
Cao Shang obtient des voitures	272
La pierre cassée et le cinabre écrasé	274
La construction du temple des ancêtres lors de l'attaque de la ville	277
Avoir des points forts ne signifie pas être infaillible	280
Mourir par fidélité au maître et à ses principes	283
Le maître vertueux cède ses habits	286
Le cadavre pourri et l'épée précieuse	288
Le roi de Chu puni par le fouet	291
Wu Zixu traverse le fleuve	295
Rendre le bien pour le mal	298
Accepter les humiliations afin d'accomplir une mission importante	301
Quand le grand courage devient le décourage- ment	303
Le châtement évité à trois reprises vaut trois récompenses	306
Le bandit a aussi de la moralité	310
L'alternance du malheur et du bonheur	312
User de l'intelligence et agir avec bienfai- sance	315
La méthode pour gagner les faveurs du roi	318
Un « voleur » intelligent dénommé Guo	321

Le discours d'un vieux paysan concernant la théorie taoïste	324
Le maître et son domestique font un rêve différent	329
Ji Liang consulte des médecins	332
Dongmen Wu a perdu son fils	335
La théorie sur la vie et la mort	336
Celui qui est habile dans le règlement des grandes affaires ne l'est pas dans les petites affaires	340
Ne pas quémander de nourriture malgré la famine	342
La passion pour la littérature et pour l'art de la guerre	345
Zisi rencontre l'ermite Laolaizi	349
Détourner un trésor pour l'offrir au roi	351
Lin Xiangru caresse un tigre	354
Répondre à des questions par la divination	357